

0002 .

Collectif.

Les cycles de la Tradition. La fin des temps.

No 244.

Atlantis.

1968 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est-à-dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs. Seules les pages blanches sont supprimées pour faciliter la lecture.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2023 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

N° 244

41^e ANNÉE

JANVIER

FÉVRIER

1 9 6 8

ATLANTIS

FONDATEUR

PAUL LE COUR

ARCHÉOLOGIE SCIENTIFIQUE ET TRADITIONNELLE

Jean PHAURE - Eugène CANSELIET - Ioan DIONYSIOS

F. DUPUY-PACHERAND - G.-C. HONORÉ - PYRAME

Henry de TURCKHEIM

LES CYCLES DE LA TRADITION

IV.

LA FIN DES TEMPS



@

REMARQUE :

Cette revue n'est présente ici, que pour permettre à l'aimable lecteur, intéressé par les écrits d'Eugène Canseliet, de profiter de ses articles, présents nulle part ailleurs.

Le traducteur.

ATLANTIS

FONDATEUR PAUL LE COUR
ARCHÉOLOGIE SCIENTIFIQUE ET TRADITIONNELLE
30, rue de la Marseillaise - 94 - VINCENNES (Val-de-Marne)
Téléphone 328.31.95 - C.C.P. ATLANTIS 1159.91 PARIS

Président de l'Association : Dr Robert HALLIER.
Secrétaire général, rédacteur en chef : Jacques d'ARÈS.

ADHESIONS A ATLANTIS, comportant le service de la Revue (publication bimestrielle)

Membre actif 25 F Membre bienfaiteur 50 F
Membre d'honneur 30 F Membre fondateur 100 F
Etranger minimum 28 F

Insigne de l'Association (trident or sur fond azur) : 3 F ; franco : 3,50 F.

**Tout avis de changement d'adresse
doit être accompagné de la somme de 1 F.**

Les bureaux sont ouverts du lundi au vendredi de 9 à 12 heures et de 14 à 18 heures.

Le rédacteur en chef ne reçoit que sur rendez-vous, notamment le samedi.

Les études paraissant dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Leur reproduction même partielle ne peut être faite qu'avec autorisation et sous réserve de mentionner toutes références utiles.

41. ANNEE. N. 244

S O M M A I R E

JANVIER-FEVRIER 1968.

-----	-----*
I Jacques d'Arès. - <i>Editorial</i>	99 I
I Jean PHAURE. - <i>L'Age de Fer</i>	103 I
I Eugène CANSELIET. - <i>Brèves réflexions sur le Mystère des Cycles.</i> ..	151 I
I PYRAME. - <i>Le Message interdit</i>	158 I
I Jean PHAURE. - <i>Lettre à un ami intégriste</i>	169 I
I F. DUPUY-PACHERAND. - <i>L'Ere des Poissons et les Cycles du Zodiaque.</i>	176 I
I Ioan DIONYSIOS. - <i>L'Ere du Verseau serait-elle déjà bicentenaire?</i> ..	192 I
I Jean PHAURE. - <i>Demain</i>	199 I
I Henry de TURCKHEIM. - <i>Quelques réflexions sur la deuxième bête de</i>	I
I <i>l'Apocalypse de Saint-Jean</i>	204 I
I G.-C. HONORÉ. - <i>La Fin du Monde et les romanciers</i>	206 I
I <i>L'incroyance serait-elle le dernier refuge du bon sens?</i>	211 I
I <i>Bibliographie succincte pour les deux derniers numéros sur les cycles.</i>	214 I
I Jean PHAURE. - <i>Tourisme et Tradition</i>	219 I
I <i>Aperçus en bref sur les livres, les hommes et les idées</i>	222 I
I	I
-----	-----*



Chers amis d'Atlantis,

*Pour qu'un sanctuaire apparaisse, il faut
qu'un sanctuaire disparaisse.*

NIETZSCHE.



E présent fascicule termine la « tétralogie » sur les Cycles de la Tradition que nous avons entreprise. Si j'en juge par les nombreuses réactions suscitées par cette étude, nos lecteurs ont été passionnés par une telle tentative de vaste synthèse du devenir de l'humanité actuelle. Malgré les imperfections de notre travail, les raisons de cette sympathie peuvent être nombreuses. Parmi les principales, on peut citer les suivantes.

En premier lieu, tous les problèmes qui touchent à l'humain sont d'une telle complexité apparente que leur appréhension ne peut être tentée que sur le plan de la synthèse de tous leurs éléments. Or, la spécialisation à outrance qui devient une sorte de leitmotiv dans les universités et grandes écoles de cette deuxième moitié du vingtième siècle a littéralement tué l'esprit de synthèse, de telle sorte que des essais comme le nôtre sont de plus en plus rares et sont donc appréciés quel que soit leur valeur intrinsèque.

En second lieu, toutes les tentatives modernes -- ou presque -- d'explication du phénomène humain se ramènent le plus souvent à une affirmation péremptoire d'un « sens » et d'une « accélération » de l'histoire, desquels il ressort que l'homme est seul maître de son destin et que c'est la raison pour laquelle il est en train de bâtir un âge d'or que nos ancêtres ont été incapables de concevoir et de réaliser parce qu'ils n'étaient pas « évolués ». Et tous les ouvrages -- je parle de ceux qui bénéficient d'une importante publicité commerciale -- qui paraissent dans le monde entier sont tellement imbus d'une telle idéologie que les esprits en sont saturés, en sorte que toute tentative s'écartant un peu de cette ornière apparaît comme une lueur au milieu de la nuit confuse.

Et cela d'autant plus que l'homme contemporain, celui de tous les jours, constate, grâce à ce qui lui reste encore de bon sens non encore annihilé, que la plupart des faits, lorsqu'ils ne sont pas immédiatement travestis et dans la mesure où ils sont révélés, apparaissent le plus souvent en contradiction avec la théorie dont on l'abreuve. C'est ainsi, exemple entre mille, que le « progrès » dont

on nous affirme qu'ils est constant en tous domaines va de pair avec une recrudescence accélérée et savamment orchestrée de la haine... En ce sens, nous sommes hélas d'accord pour constater qu'il y a progrès ! Dès lors, tout essai d'explication plausible du devenir de notre planète apparaît comme un tremplin vers des horizons apparemment nouveaux.

Que l'on m'entende bien. Nous ne prétendons absolument pas apporter, dans les diverses études qui vous sont présentées dans ces quatre numéros, une doctrine nouvelle ou une théorie complète à considérer comme article de foi. Simplement, constatant le déséquilibre croissant entre les théories actuellement en présence et la réalité des faits historiques et pré-historiques tels qu'il apparaissent grâce notamment aux découvertes de l'archéologie scientifique et traditionnelle, nous avons voulu accomplir un retour aux sources pour nous demander franchement si les enseignements traditionnels ne seraient pas susceptibles d'expliquer d'une manière plus logique et conforme aux réalités profondes l'évolution du monde.

C'est donc bien une hypothèse de travail que nous proposons, d'ailleurs uniquement dans quelques-unes de ses grandes lignes étant donné l'ampleur du sujet. Mais cette hypothèse, ce n'est pas nous qui l'avons inventée ; nous n'avons fait que tenter de la mettre en forme en partant des données traditionnelles les plus classiques, mais également les plus méconnues.

Ce faisant, nous vous proposons de prendre conscience avec nous du chaos dans lequel l'homme du vingtième siècle vit. C'est la caractéristique même de cette « fin des Temps » dont la manifestation majeure est la confusion des esprits, soit par des contradictions flagrantes et apparemment inexplicables, soit par l'inversion totale des valeurs.

Au sein même des collaborateurs d'Atlantis, ne voit-on pas apparaître des divergences dont l'ampleur risque parfois de constituer des oppositions, alors que l'ardeur et la bonne foi des uns et des autres est égale dans la recherche désintéressée de la Tradition primitive ?

C'est d'ailleurs ici le lieu de rappeler que les études diverses qui vous sont soumises n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs, et il va de soi que telle prise de position, qui risque de heurter profondément un lecteur ou qui suscitera l'enthousiasme d'un autre (et il y en a certainement dans ces numéros), n'engage en rien les autres collaborateurs d'Atlantis.

De par le monde, chaque « penseur », au sens global du terme, est persuadé, de nos jours, de détenir la Vérité, quelle que soit l'Ecole dont il relève. C'est la plus remarquable manifestation de l'orgueil dont, depuis des millénaires, tous les textes sacrés nous disent qu'il sera la caractéristique de la fin des Temps. Devant d'aussi nombreuses vérités, l'homme ne sait plus que choisir ; de ce fait, il ne choisit pas. Deux attitudes sont alors possibles : ou bien considérer « sa » Vérité comme « la Vérité », ce qui est le cas d'un

petit nombre ; ou bien abandonner toute quête de la Vérité et s'en remettre à la seule réalité des sens, en niant en bloc le monde invisible (tout en s'en servant), c'est-à-dire s'en remettre à la matière. Celle-ci est alors immédiatement déifiée puisque aussi bien il apparaît que le propre de l'homme réside dans le besoin: inné d'une religion au sens étymologique du terme.

En fait les réactions sont différentes, voire opposées selon le plan sur lequel on se place. Si nous considérons exclusivement le domaine religieux (des constatations semblables pourraient être faites, et ont été faites, par certains auteurs, dans les domaines économique et politique), on constate une évolution rapide qui est, en fait, une révolution.

Ceux que l'on appelle « progressistes » infléchissent de telle manière les recommandations de Vatican II qu'ils en arrivent à créer une religion entièrement nouvelle dont la forme et le fond n'auront bientôt plus rien à voir avec le Christianisme puisqu'on ne sait plus très bien ce que « devient » le Christ dans cette parodie, sinon une exaltation de la Matière qui se serait créée elle-même...

A l'inverse, les « intégristes » s'opposent en bloc à l'ensemble des réformes entreprises, avec une apparence de bon sens dans certains domaines, mais en s'attachant plus spécialement à défendre les formes (récentes d'ailleurs) puisque aussi bien ils sont « traditionalistes » dans le mauvais sens du terme, la tradition ésotérique spirituelle ayant perdu toute valeur pour eux, parce que de plus en plus méconnue depuis plusieurs siècles par la plupart des clercs.

Faut-il prendre parti pour les uns ou pour les autres ? A mon avis - et je n'engage que moi en la circonstance - assurément pas. Il faut élever le débat afin de redonner à chaque élément en présence une juste valeur, en une prise de conscience lucide. La Loi traditionnelle des Cycles semble nous permettre d'atteindre un tel but.

S'il faut regretter amèrement ces prises de position radicalement opposées et tout aussi destructrices l'une que l'autre à des degrés divers, sur le plan d'un homme déterminé à l'époque actuelle, il faut constater franchement que cette évolution-révolution est prévue depuis des millénaires en fonction même de la liberté donnée à l'Homme.

Si le Christianisme est effectivement immortel et bien antérieur -- quant à son essence -- à l'incarnation du Christ, comme l'a affirmé saint Augustin (et les efforts actuels vers l'oecuménisme vont apparemment en ce sens tout en tournant catégoriquement le dos à la réalité transcendante parce que l'on oublie systématiquement la source spirituelle, au point que cet oecuménisme, si l'on en juge par la plupart des discours, même pontificaux, n'est envisagé que sur le plan matériel...) le Christianisme donc, doit changer radicalement de forme comme l'envisageait déjà Louis-Claude de Saint-Martin il y a près de deux cents ans. Et pour cela, il faut qu'il y ait destruction.

Mais, les mêmes textes sacrés que j'évoquais il y a un instant soulignent bien la nécessité, pour les Hommes de la Fin des Temps qui auront compris, de participer activement à la préparation de l'Ere nouvelle caractérisée par le Règne de l'Esprit consécuteur au second avènement christique, celui du Christ-Roi.

La Tradition immortelle dont le « Temple » est le gardien doit resurgir pour que se construise la Jérusalem céleste. C'est à cette oeuvre exaltante que Paul Le Cour nous a conviés il y a quarante-deux ans.

*
* *

Nous nous excusons vivement auprès de nos amis du retard important apporté à la parution du présent numéro. En dehors de quelques incidents « techniques », il était assez difficile de mettre au point un numéro sur « la Fin des Temps », car il faudrait des volumes pour que la prise de conscience à laquelle nous vous invitons soit complète et embrasse tous les aspects du problème.

Quoi qu'il en soit, nous sommes heureux de vous offrir, exceptionnellement, un numéro important, dont il se trouve que c'est « par hasard », comme diraient certains, qu'il comporte 144 pages. C'est un signe particulièrement symbolique eu égard, d'une part, aux cent quarante quatre mille élus de l'Apocalypse, et d'autre part, au fait que $144 = 14 + 4 = 9$, chiffre de la manifestation de la Trinité Divine ($3 \times 3 = 9$ et que 144 est égal à 9×16). Or, la seizième lame du Tarot est la Maison-Dieu, c'est-à-dire la « destruction-reconstruction »...

Jacques d'Ares.



L'Age de Fer

par Jean PHAURE.



HERCULÉENNE entreprise que celle qui se donnerait aujourd'hui pour tâche de renverser les idées reçues ! Fol dessein que de croire pouvoir modifier la mentalité de notre époque ! Insensé celui qui penserait avoir l'audience et l'influence nécessaires à la modification d'un appareil d'intoxication psychique et spirituelle aussi efficace que celui qui régit le monde où nous vivons ! Autant demander à un poisson de détourner le cours du fleuve où il nage ! Aussi tel n'est pas ici notre dessein !

D'UN BATEAU IVRE.

« Celui qui trône dans les Cieux s'en amuse,
Il les tourne en dérision... »

Psaume II, 4.

Que nous le voulions ou non, que nous soyons conscients ou abrutis, sceptiques ou enthousiastes, nous sommes tous embarqués dans cet étrange navire qu'est la civilisation planétaire de ce troisième tiers du XXe siècle. Nous sommes libres d'en parcourir les coursives, d'y hanter le bar ou la piscine, la salle de danse ou la bibliothèque, la salle de jeu ou la chapelle, de nous entretenir, de nous accoupler, d'y prier ou d'y observer les étoiles lorsque dorment les autres passagers ; mais quelque inquiétude ne laisse pas de nous étreindre lorsque par de trop fréquentes clameurs nous sommes informés que plusieurs officiers s'en disputent le commandement, qu'un certain nombre de ceux-ci semblent ivres ou aliénés, et qu'en fait personne à bord, malgré les communiqués rassurants dispensés aux passagers, ne semble vraiment informé de notre route et de la configuration véritable des côtes hostiles que nous longeons...

Car on a brûlé les cartes. Car il y a eu mutinerie à bord. Les chefs anciens ont été jetés aux requins : ils avaient démerité paraît-il. (Mais ceux qui les ont remplacés nous les feraient plutôt regretter...) Les nouveaux maîtres du bord ont proclamé (la proclamation est leur fort : ce navire est un navire-à-discours : voir la

Nef des fous d'un certain Hyéronimus Bosch...), ils ont donc proclamé que ceux qui commandaient avant eux étaient des imbéciles nourris d'idées fausses et qui ne pouvaient nous conduire qu'en des ports très anciens et très nauséeux : eux, forts de leur brutalité et de la très bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, nous promettent de nous conduire au jardin des Hespérides : c'est pourquoi sans doute ils voguent à peu près vers le soleil couchant... Sans carte, car les documents les plus précieux, ceux qui autrefois étaient l'objet de soins et de vénération, ont été détruits comme entachés d'« obscurantisme ». On a remplacé les antiques portulans de la Tradition (un mot qu'il ne faut plus prononcer à bord !) par une quantité prodigieuse d'appareils subtils et compliqués qui ne cessent de nous renseigner sur les particularités les plus inattendues d'un morceau d'univers où nous vogueons ; mais un renseignement s'obstine à demeurer inconnaissable : le cap que nous suivons.

« Où sommes-nous ? Où allons-nous ? » s'obstinent à se demander à voix basse certains passagers inquiets, paraît-il rétrogrades et « réactionnaires », que l'optimisme délirant du journal officiel du bord semble ne pas convaincre... Autour de ces « attardés », l'ensemble de la cargaison humaine s'avère frappée d'amnésie. Personne ne se rappelle que plusieurs fois déjà le navire a subi des « échouages hideux » et n'a été remis à flot qu'à grand peine. D'ailleurs l'optimisme est obligatoire à bord. Récemment un fou, un poète, (espèce dangereuse et inutile en voie de disparition) a récité devant un groupe de passagers une pièce en vers d'un certain Rimbaud Arthur. Les officiers du bord ont aussitôt décelé dans cet acte une attitude d'intolérable anticonformisme et d'insubordination larvée. On a mis le poète aux fers. Le poème s'appelait « Le bateau ivre ».

LE POINT DE MIDI.

« Sur la main de tout homme Dieu place un sceau, afin que tous connaissent son oeuvre... »
JOB, XXXVII, 7.

« Qui sommes-nous ? Où sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? » C'était en effet à ces questions essentielles, fondamentales, que répondaient les « portulans perdus » de la Tradition... Tous perdus ? Non heureusement ! Le capital métaphysique de la Tradition Primordiale nous a été en partie conservé, à travers les Livres révélés, les liturgies, le symbolisme, et ce qui reste çà et là des traditions orales : débris éclatés parfois méconnaissables, morceaux brisés de la tour de Babel, gigantesque puzzle architectural dont notre époque, plus qu'aucune autre, nous dévoile tous les jours de nouveaux morceaux. Aussi ces hardis archéologues de la pensée que sont les traditionalistes peuvent-ils mieux aujourd'hui qu'hier tenter

d'ambitieuses restitutions du Temple Primordial où siégeait la Parole Perdue.

Sous leurs efforts, des pans entiers de la Tradition se dressent à nouveau devant nos yeux. Et, chose extraordinaire, impensable il y a un siècle, on s'aperçoit que certaines données des sciences expérimentales, et parmi les plus récentes de celles-ci, non seulement tournent le dos à la conception close, étroitement rationaliste et déterministe de la science du XIX^e siècle, celle qui croyait avoir touché le fond du savoir, mais viennent maintenant confirmer quelques-uns des enseignements traditionnels hier, et encore aujourd'hui trop souvent, moqués ou piétinés.

Et c'est pourquoi, au moment même où nous en avons le plus besoin, il nous est aujourd'hui possible de « faire le point », de savoir où exactement nous nous trouvons sur l'océan du Temps. La résurgence providentielle en ce XX^e siècle de la doctrine traditionnelle des Cycles est l'exacte réponse à l'angoisse de ceux que l'effondrement de leur foi dans le « Progrès » a déboussolés. Grâce à cet enseignement qui restaure et approfondit les dogmes chrétiens de Création, de Paradis et de Pêché originel, ceux qui ont enfin su se laver de l'intoxication abêtissante des propagandes progressistes (même de celles qui hypocritement se revêtent de la Croix !) savent enfin que la décadence spirituelle de notre civilisation n'est pas un « accident » incompréhensible de l'ordre temporel, que la condition humaine n'est pas « absurde » et que déterminisme et liberté cohabitent en chacun de nous. Ils savent que parvenus à cette fin de Cycle, il y aura diverses façons de « sortir » de ce temps, et que c'est notre attitude présente, de veule acceptation ou de refus lucide à l'égard des forces de subversion, qui conditionnera notre destinée *post mortem*. Nous sommes dans le temps du Mensonge tout puissant. La connaissance de la Tradition, pour peu qu'elle soit nourrie de foi et d'Amour, nous permet de nous en préserver spirituellement.

C'est dans cette lumière que se déploie et que s'achève avec ce numéro 244 ce survol de la tradition des Cycles entrepris en mai 1967. Dans les deux premiers numéros, nous avons exposé, de façon succincte, les principales sources traditionnelles et les fondements métaphysiques de la loi des Cycles du Temps qualifié, d'où découle la notion d'Involution de l'humanité. Nous avons au passage montré combien cet enseignement traditionnel n'était aucunement en opposition avec les *faits* des sciences expérimentales : paléontologie, archéologie, et ethnologie en particulier ; à condition toutefois que l'on se débarrasse de l'hypothèse fallacieuse, et toujours indémontrée après plus d'un siècle, du transformisme... Une relecture (nécessaire pour aborder la compréhension de ce quatrième et dernier volet) du plan général inséré dans l'éditorial de Jacques d'Arès du numéro 241, rappellera que notre ambition assurément extrême, fut d'esquisser un panorama, mais plus encore une philosophie, du déroulement de notre Cycle d'humanité, de la création adamique à la « Fin des Temps », autrement dit de la Genèse

(I, verset 26) à l'Apocalypse... Nous savons que nous avons été fort infidèle à ce dessein et que les lacunes furent nombreuses dans un travail que quatre volumineux numéros d'*Atlantis* nous ont permis de pousser déjà fort avant, et auquel nous espérons pouvoir donner quelque jour un développement plus considérable. Nous remercions nos collègues amis en *Atlantis*, et en particulier des personnalités comme Eugène Canseliet et Gérard Cordonnier, d'avoir apporté au long de ces quatre numéros une massive et précieuse contribution à cette quête de notre protohistoire, de la notion traditionnelle de « Chute », et de ces « signes » sans lesquels les événements de notre temps s'avèrent incompréhensibles.

L'ANGOISSE CONTEMPORAINE.

« Nous autres civilisations nous savons maintenant que nous sommes mortelles... »

Paul VALÉRY.

Ces événements, -- avec leur gravité, leur accélération, et leur caractère destructeur qui s'avère sans précédent en l'Ere chrétienne depuis le flux des hordes barbares sur l'empire romain agonisant, surpassant le souvenir des guerres de religion et de la Révolution -- n'ont pas manqué depuis un demi-siècle d'éveiller de nombreuses inquiétudes chez les plus illustres de nos contemporains et de diviser pratiquement le « monde-qui-pense » en deux fractions : ceux qui croient au « Progrès » et ceux qui n'y croient plus... D'ailleurs jamais davantage qu'aujourd'hui nous n'aurons vécu sous le signe du *Dualisme*, et ceci sur tous les plans de la réalité : tandis que tout l'appareil officiel des propagandes progressistes (que celles-ci soient d'ailleurs d'inspiration « capitaliste » ou « communiste » pour employer les étiquettes en cours, si discutables en leur essence...) s'acharnent à imposer aux peuples du monde entier l'idée d'un « Progrès » rectiligne et indéfini de la civilisation soi-disant en route vers un âge d'or aussi technocratique qu'inéluctable, - de plus en plus d'esprits doués de sens critique prennent conscience depuis le début de ce XXe siècle d'une évidence manifestement contraire. Le XIXe siècle, malgré les Joseph de Maistre, les Hello et les Bloy, avait quasi-unaniment et d'une façon « hugolienne » pourrait-on dire, fêté l'ascension de l'humanité vers un mieux-être paradisiaque. Ferdinand Brunetière fut hué en 1895 lorsqu'il osa parler de la « faillite » de la science impuissante à répondre aux questions essentielles concernant la condition humaine. Mais le début du XXe siècle - plus exactement les années qui ont précédé et suivi la première guerre mondiale - a vu des spirituels, des philosophes, des écrivains, même des scientifiques, exprimer soudain un doute et une angoisse qui montraient que certains rouages avaient soudain cessé de fonctionner dans la belle mécanique de l'optimisme officiel,

que certains instruments de l'orchestre s'étaient soudain mis à chanter faux...

Le grand souffle de Péguy est coupé à Villeroy le 5 septembre 1914. (Que l'on lise *L'Argent* de 1913 où est impitoyablement analysée la mutation sociale du début de ce siècle !) Alors éclate une bombe, en cette année 1917 décidément cruciale, avec le livre désormais classique et constamment réédité d'Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident*. Tout un groupe d'écrivains épouvantés par l'absurde et inutile barbarie de la première guerre mondiale qui a détruit presque toute l'élite de la race blanche, se met alors à s'interroger sur les notions de civilisation et de progrès (car aucune guerre du passé n'avait jamais eu ce caractère de génocide scientifique). Mais deux hommes de lettres donnent à l'angoisse du siècle un vêtement littéraire admirable. Paul Valéry, notamment dans *Regards sur le Monde actuel* (1931), et Jules Romains dans une série d'ouvrages d'une rare lucidité qui vont du début des *Hommes de bonne volonté* (1932) à cette *Lettre ouverte contre une vaste conspiration* (Albin Michel, 1966) à laquelle nous avons consacré un long compte rendu dans le n° 237 d'*Atlantis*.

Dans une conférence donnée à l'Université de Zurich le 15 novembre 1922, Paul Valéry s'écrie :

L'orage vient de finir, et cependant nous sommes inquiets, anxieux, comme si l'orage allait éclater. Presque toutes les choses humaines demeurent dans une terrible incertitude. Nous considérons ce qui a disparu, nous sommes presque détruits par ce qui est détruit ; nous ne savons pas ce qui va naître, et nous pouvons raisonnablement le craindre... L'usure a dévoré quelque chose de plus profond que les parties renouvelables de l'être... *parmi toutes ces choses blessées est l'Esprit*. L'Esprit est en vérité cruellement atteint... (*Variété*, « La crise de l'Esprit », N.R.F., 1934.)

Mais ces lignes ne faisaient que suivre le texte tragique et célèbre paru dans le n° 71 de *La Nouvelle revue française* du 1er août 1919 :

Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins, descendus au fond inexplorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois... Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose... *Elam, Ninive, Babylone*, étaient de beaux noms vagues et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais *France, Angleterre, Russie*,... ce seraient aussi de beaux noms... Nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde... (*Variété*, « La crise de l'Esprit, N.R.F., 1924.)

Georges Bernanos, dans une conférence prononcée à Bruxelles en 1927, précise la nature de l'angoisse de ceux qui osent s'interroger sur le fond du problème :

La guerre m'a laissé ahuri, comme tout le monde, de l'immense disproportion entre l'énormité du *Sacrifice* et la misère de l'idéologie proposée par la presse et les gouvernements. Et puis encore, notre espérance était malade, ainsi qu'un organe surmené. La religion du Progrès pour laquelle on nous avait poliment priés de mourir, est en effet une gigantesque escroquerie à l'espérance !... (Cité dans le numéro des *Cahiers de l'Herne* consacré à Georges Bernanos : « L'Ouvre polémique », par Lucien Guissard ; repris dans les *Cahiers de l'Herne en Poche-Club*, édit, Pierre Belfond, 1967, p. 175.)

Dans ce même entre-deux-guerres, d'autres grands esprits comme Henri Ghéon, Lucien Daudet, Romano Guardini, Maxence Van der Meersh, Alexis Carrel, Georges Duhamel, Gabriel Marcel, Albert Béguin, Julien Green, Jacques Maritain, ajoutent leurs voix à cette prise de conscience de la « montée des périls ».

En 1937, Paul le Cour, onze années après la fondation de la *Société des études Atlantéennes* en Sorbonne et de la revue *Atlantis*, publie *L'Ere du Verseau*, trois fois rééditée depuis, où nous lisons :

Comment douter que nous soyons parvenus à l'un des moments les plus pathétiques de l'histoire ? (...) Le conflit européen est devenu mondial. Un tel désastre ne peut être comparé qu'à la catastrophe de l'Atlantide... L'esprit a rétrogradé en même temps que se développait la science de la matière et la négation de l'esprit entraîne la négation de Dieu... Mais l'humanité n'est pas abandonnée. A travers les troubles qu'elle traverse plane une grande espérance, car il suffit d'ouvrir les yeux pour constater l'existence d'un plan ayant pour but de nous diriger vers un avenir meilleur... En attendant le déroulement de ces immenses événements, une seule espérance nous reste, et c'est encore dans les Ecritures chrétiennes que nous la trouverons. Il y est dit en effet : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît ».... (*L'Ere du Verseau*, édit., 1962, Omnium Littéraire, p. 23 et 217-220.)

La seconde guerre mondiale, et bien sûr l'irruption dans l'intellect des hommes, après le 6 août 1945, du danger présenté par la libération des énergies intra-atomiques, accélère une prise de conscience qui, pour n'être pas générale, devient cependant de plus en plus fréquente.

Certains se placent dans une optique traditionnelle. Ainsi, nourri de la loi des Cycles du Temps qualifié, René Guénon, écrit-il dans l'avant-propos de *La Crise du Monde moderne* (N.R.F., 1946)

La croyance à un « progrès indéfini », qui était tenue naguère encore pour une sorte de dogme intangible et indiscutable, n'est plus aussi généralement admise ; certains entrevoient plus ou moins vaguement, plus ou moins confusément, que la civilisation occidentale, au lieu d'aller toujours continuant à se développer dans le même sens, pourrait bien arriver un jour à un point d'arrêt, ou même sombrer entièrement dans quelque cataclysme (...) Cette civilisation dont les modernes sont si infatués n'occupe pas une place privilégiée dans l'histoire du monde...,

elle peut avoir le même sort que tant d'autres qui ont déjà disparu à des époques plus ou moins lointaines, et dont certaines n'ont laissé derrière elles que des traces infimes, des vestiges, à peine perceptibles ou difficilement reconnaissables... (p. 8).

Ceci était écrit il y a vingt-deux ans. Et le moins que l'on peut dire, c'est que les crises politiques et spirituelles qui n'ont cessé depuis un quart de siècle de secouer le monde continuent à faire de ce XXe siècle le lieu de ce « retour du tragique » que presque à son insu prédisait Nietzsche, il y a un siècle.

C'est pourquoi, vue de notre temps, et malgré ses divisions intestines, une civilisation harmonieuse et solaire comme la civilisation grecque nous apparaît comme un rêve lumineux, un entracte apaisé dans ce long cauchemar sanglant qu'est l'histoire des hommes depuis six mille ans. Mais Dionysos et Prométhée ont triomphé d'Apollon, et après eux est venu l'empire actuel de Lucifer et de Satan, providentiellement équilibré, combattu en chacun de nous, si nous le voulons, par le Christ. Combien l'art, depuis deux millénaires surtout, a reflété cette mutation ! Et quelle distance entre les formes olympiennes jusqu'à la froideur d'un Phidias ou d'un Praxitèle à l'Homme de douleur de Matthias Grünewald et au Dévôt-Christ de Perpignan - aujourd'hui « remplacés » par les monstres informes de l'art moderne !

Il y a deux mille ans, en même temps que nous entrions dans le dernier tiers de « l'Age noir » ou « Age de Fer », en même temps que s'exacerbait le temps de la souffrance, accumulation des fautes et des crimes de tout le Cycle d'humanité antérieur, le Christianisme est venu donner un sens à cette souffrance, faire de cette souffrance un outil spirituel : le remède en même temps que le mal...

L'extrême grandeur du Christianisme vient de ce qu'il ne cherche pas un remède surnaturel contre la souffrance, mais un usage surnaturel de la souffrance... (Simone WEIL, *La Pesanteur et la Grâce*, Plon 1948, p. 94 ; 10-18 1962, p. 86.)

CYCLOLOGIE DU QUATRIEME AGE.

« Il est doux, au milieu du renversement
général, de pressentir les plans de la divinité. »
Joseph de MAISTRE.

Lorsque le Christ, s'adressant aux Juifs, déclare : *Avant qu'Abraham fût, je suis...* (JEAN, VIII, 58), il exprime là une pensée qui heurte notre raison. Car celle-ci se trouve, depuis des millénaires, et de plus en plus, enfermée dans l'étroite prison d'un temps linéaire et quantitatif que reflète la syntaxe de notre langue, aussi bien celle du latin que celle du français. L'hébreu et l'araméen originels possédaient une forme verbale susceptible d'exprimer

@

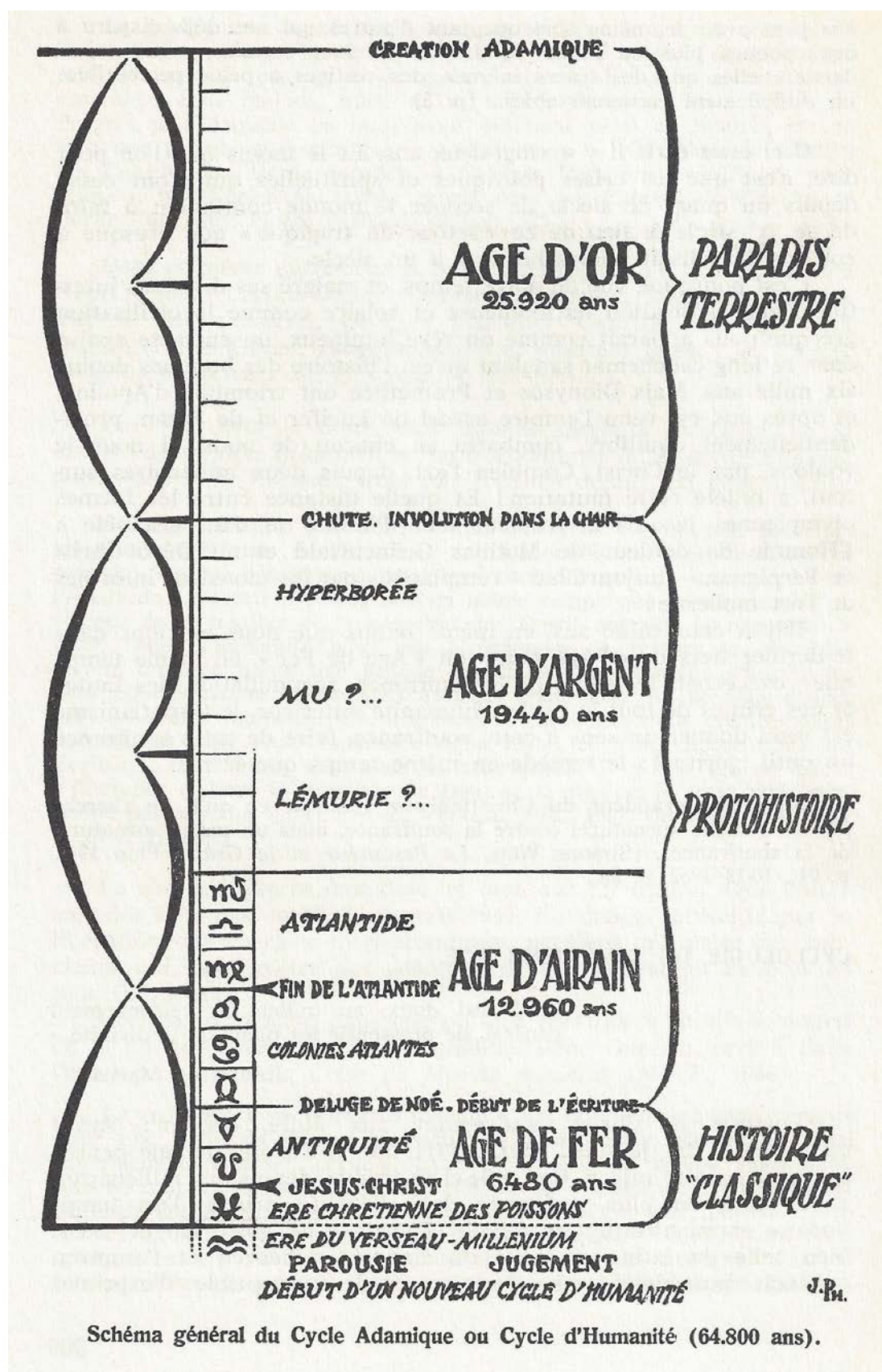


Schéma général du Cycle Adamique ou Cycle d'Humanité (64.800 ans).



Schéma du quatrième âge du Cycle Adamique ou Age de Fer (6.480 ans).

l'intemporel. Le Christ qui en Jésus dit *Je suis*, dit en même temps *J'étais et Je serai* ; car il est le Verbe divin, coéternel au Père. Seules la contemplation, l'Amour et la prière peuvent, en notre état terrestre où nous sommes emprisonnés dans les étroites limites de notre corps, nous permettre, par l'esprit qui est en nous, de dépasser les bornes du temporel, c'est-à-dire de recouvrer une petite partie de notre état originel d'Homme Primordial d'avant la Chute au sein duquel nous étions, au-dessus des anges, les créatures préférées du Créateur...

La contemplation du Temps est la clef de la vie humaine. C'est le mystère irréductible sur quoi nulle science n'a prise... (Simone WEIL, *La Connaissance surnaturelle*, p. 137.)

C'est la science traditionnelle du Temps qualifié qui seule peut « avoir prise » sur ce mystère, qui seule peut nous faire comprendre que ce temps de la Fin où nous vivons, malgré son apparence explosive et incohérente, entre bien dans l'ordre divin, comme celui de l'Antiquité - qui d'ailleurs ne nous paraît stable, olympien, que relativement au nôtre, et qui déjà faisait partie de ce Quatrième Age ou Age de Fer. Nous avons dans le n° 242 d'*Atlantis*, le second sur les Cycles, exposé succinctement la loi de succession des quatre Ages d'Or, d'Argent, de Bronze et de Fer qui, selon une durée décroissante ordonnée suivant la Tetraktys de Pythagore (4-3-2-1) se partagent le Cycle total d'humanité de 64 800 ans environ. L'Age d'Or correspond au Paradis terrestre, les Ages d'Argent et d'Airain à la Protohistoire, et l'Age de Fer à l'histoire, depuis le déluge de Noé et l'apparition de l'écriture. Le schéma de gauche de la double page qui suit rappelle cette donnée générale. Le schéma de droite représente « l'agrandissement » du Quatrième Age déroulé sur les trois Eres zodiacales du Taureau, du Bélier et des Poissons, de chacune 2 160 ans, et qui couvre donc 6 480 ans, dixième du Cycle d'humanité. Selon de nombreux recoupements que nous avons effectués depuis des années avec les traditions les plus diverses -- mais en considérant toujours en premier l'eschatologie chrétienne, nous sommes -- comme d'autres -- arrivé aux conclusions suivantes : d'une part, le début au moins de l'Ere zodiacale du Verseau coïncide avec le « Millenium » de l'Apocalypse de Saint Jean (« Mille » signifie symboliquement « plénitude », et n'indique nullement la durée de ce « Temps de l'Attente » qui est scellée, puisque « même les anges » ignorent le moment du Second Avènement du Christ qui clora définitivement le Cycle actuel) ; d'autre part, l'ensemble des Eres. du Taureau et du Bélier, puis l'Ere des Poissons, enfin, ce Millenium-Ere-du-Verseau composent les trois « Temps » traditionnels et successifs du Père, du Fils et du Saint-Esprit, selon un enseignement fondamental de l'ésotérisme chrétien illustré en particulier par Joachim de Flore et par Dante, et magnifiquement confirmé depuis un peu plus d'un siècle par les révélations mariales. Selon cet enseignement, le « Temps de l'Esprit » sera celui qui

suivra celui de la fin de l'Ere des Poissons, du « Temps du Fils », qui suivra donc les tribulations de l'Apocalypse de la fin du XXe siècle : pendant ce « Temps de l'Esprit », l'humanité « filtrée », épurée par l'épreuve divine, se préparera au Second Avènement ; ce sera donc le temps de l'Attente de la Parousie et du Jugement dernier.

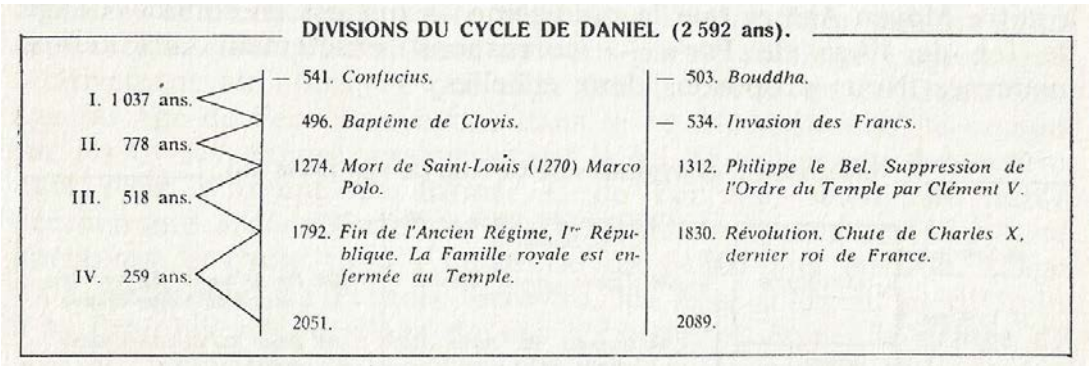
On sait que le principe fondamental dit « loi des Quatre Ages », qui consiste à diviser un Cycle d'humanité en quatre périodes de durées décroissantes proportionnelles aux éléments constitutifs de la Tetraktys pythagoricienne, est applicable par analogie, à tous les cycles de plus courte durée, et que les périodes déterminées par ces divisions sont elles-mêmes *qualifiées*, de façon plus ou moins relative, par le symbolisme « dégressif » des métaux correspondants. Ainsi, pouvons-nous diviser les 6 480 ans de l'Age de Fer en quatre périodes selon la proportion 4-3-2-1, comme l'indique le tableau ci-dessous. Nous constatons aussitôt que le troisième âge correspond à notre Moyen Age et que le quatrième - qui est en somme « l'âge de fer de l'Age de Fer » - correspond exactement aux temps modernes. Nous proposons deux échelles :

DIVISIONS DU QUATRIEME AGE OU AGE DE FER (6 480 ans).				
I. 2 592 ans.	} ANTIQUITE	— 4472. Temps du déluge de Noé et de Deucalion.	— 4320.	
II. 1 944 ans.		— 1880. Egypte : Moyen Empire.	— 1728. Fin de Sumer. Egypte : décadence du Moyen Empire.	
III. 1 296 ans.	} MOYEN AGE	64. Incendie de Rome (66 : révolte juive).	216. Début des invasions barbares.	
IV. 648 ans.		1360. Guerre de Cent ans, traité de Brétigny.	1512. Fin de l'Amérique précolombienne. 1515 : François I ^{er} , Marignan. 1517 : réforme luthérienne.	
	} TEMPS MODERNES		2160.	
		2008.		

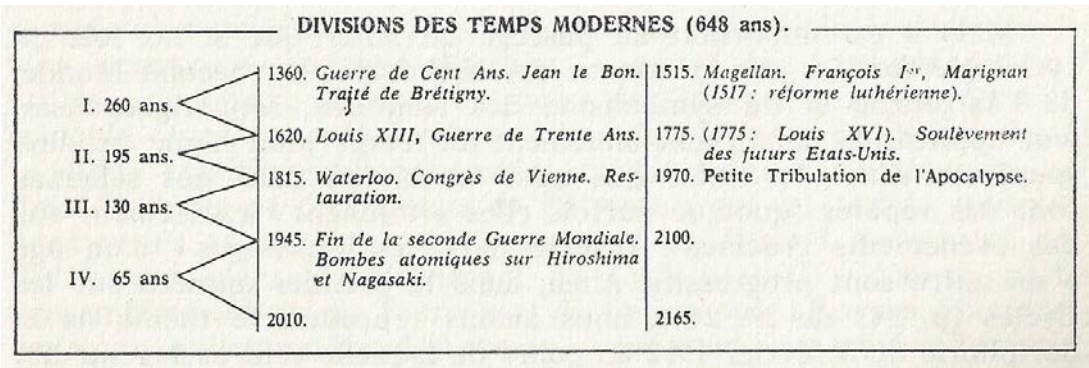
Mais il est important au passage de noter que si les lois de cyclologie fondées sur la science des archétypes du Second Monde, de l'Astrologie et du symbolisme des Nombres, sont rigoureuses, leur application dans l'échelonnement du temps jouit d'une certaine souplesse. Ainsi, les dates que nous inscrivons dans nos schémas sont des repères (quoique parfois elles « tombent » exactement sur des événements cruciaux). D'autre part, les « passages » d'un âge à un autre sont progressifs. Ainsi, dans le premier numéro sur les Cycles (p. 343 du n° 241), nous avons reproduit le thème de la doriphorie du 4 février 1962 au cours de laquelle sept astres sur dix étaient groupés dans le Verseau : ceci n'indiquait évidemment pas que « l'Ere du Verseau » commençait ce jour-là, mais que nous étions certainement ce jour-là engagés dans la période de *Transition* entre Poissons et Verseau, période qui s'étendra certainement jusqu'au XXI siècle ; il est également possible que cette doriphorie ait

coïncidé -- au centre de la période troublée que l'on sait -- avec un événement occulte ou avec la naissance d'un très important personnage. (Que l'on se rappelle la doriphorie du mois de mars de l'an -- 6 dans les Poissons et sa très probable liaison avec la naissance de Jésus.)

Selon la même loi d'analogie que nous invoquions plus haut, nous proposons ci-dessous deux autres exemples de division d'une période au moyen de la loi pythagoricienne des « Quatre Ages » : d'abord deux possibilités de division du Cycle de Daniel de 2 592 ans (le dixième d'un cycle précessionnel) qui a, on le sait, commencé au VIe siècle avant Jésus-Christ, en ce « noeud » extraordinaire de l'Antiquité où ont vécu, quasi contemporains, le Bouddha, Lao-Tseu, Confucius, Zoroastre et Pythagore et qui marque le moment où l'on commence à avoir des dates précises, c'est-à-dire où commence l'histoire proprement dite.



Enfin, nous extrairons du premier tableau la période de 650 ans environ correspondant à nos Temps modernes, pour la soumettre à son tour à la division pythagoricienne, selon deux échelles possibles ici aussi :



On voit que la difficulté n'est pas dans la numérologie mais dans le choix d'un point de départ, car pratiquement, tout dépend de la délimitation que l'on fait des Eres zodiacales : si l'on considère ou non que l'année de départ de notre Ere chrétienne, année de

naissance du Christ Jésus à trois ou six ans près, marque le départ de l'Ere des Poissons ou si, comme nous pensons personnellement, cette Ere des Poissons était déjà fort engagée lorsque le Verbe divin s'est incarné... (Cette deuxième hypothèse expliquerait que la fin de l'Ere des Poissons ne tomberait pas au XXIIe siècle, mais beaucoup plus près de nous, dès la fin de notre siècle, et que, comme tous les « signes » nous le prouvent, les tribulations de l'Apocalypse soient à notre porte...)

Nous pourrions multiplier les applications de cette règle et de quelques autres, mais nous préférons renvoyer nos lecteurs aux ouvrages de René Guénon, de Gaston Georgel, de Raoul Auclair, d'André Guerrin, d'Andrée Petibon, de Michel Helmer, etc., mentionnés dans nos bibliographies, les développements nécessaires ne pouvant trouver place dans les limites d'un article de revue, même aussi accueillante qu'*Atlantis*.

LE. TEMPS DE LA MORT DE DIEU.

« Tu m'as fait naître dans un monde qui ne
Te connaît plus, sur une planète de fer et
d'argile, nue et froide... »

Milosz, *Cantique de la Connaissance*.

Qualifions maintenant cet « Age de Fer » dans lequel nous sommes, que nous le voulions ou non, immergés. Essayons de poser sur lui un regard critique et serein, celui-là même qu'aurait un hypothétique visiteur d'un monde non encore *involué*, d'un monde encore baigné de la Lumière Primordiale, autrement dit le regard d'un « homme traditionnel ».

Qu'est-ce qui avant tout caractérise cette « Fin des Temps » ?

Assurément l'éloignement de la Psyché humaine par rapport à la Source divine : la dévaluation (et pour beaucoup la perte) du sens du divin, et par là-même des « origines ». Un survol de l'évolution de la pensée occidentale depuis la fin du Moyen Age va nous aider à comprendre quelques étapes de cette involution.

Au point de vue de la pensée, c'est-à-dire de la genèse des philosophies, des formes religieuses et des sciences, nous constatons depuis la « Renaissance » un éloignement, une occultation de la Tradition, et un processus de « libération » de l'intellect qui se veut désormais autonome en toutes ses activités. On oublie, on veut de plus en plus oublier que cet intellect, cette *Raison*, n'est qu'un outil, assurément fort précieux comme toutes nos facultés, qui a pour fonction non pas de *créer* ou de *trouver* (ce qui est le rôle de l'Intuition spirituelle), mais de *mettre en ordre* les données de l'Intuition (et de la Tradition orale ou scripturaire, elle-même don millénaire de l'Esprit). L'intellect est semblable à un chef de gare

dans une gare de triage : ce n'est pas lui qui a fabriqué les wagons, ceux-ci viennent d'« ailleurs ». C'est cet « ailleurs », cette « source » *non humaine* que, *par orgueil*, les hommes, et les plus « savants » parmi les hommes, s'acharnent de plus en plus à nier. La relation, la religion de l'homme avec sa Source spirituelle est de plus en plus relâchée ; elle sera explicitement *coupée* par les philosophes agnostiques du XVIIe siècle chez qui les « lumières » humaines travaillent à prendre la place de « la Lumière ». En fait, toute l'histoire des Temps modernes est celle de la substitution de la religion de l'Homme à celle de Dieu.

Certes, on pourrait depuis l'Antiquité, et à travers tout le Moyen Age, malgré la révélation christique, trouver d'abondants témoignages de cette émancipation luciférienne de l'intelligence humaine ; l'histoire des hérésies en particulier serait ici le principal fil conducteur. Mais, c'est bien sûr Descartes qui, établissant à l'aube du XVIIe siècle la spécificité même de l'existence de l'homme sur la raison discursive (*Cogito ergo sum*) franchit le pas décisif. La conception même de Dieu va chez les scientifiques et les philosophes subir une étrange altération. Ainsi, à la suite de Descartes, et inspiré par lui, Spinoza adopte une conception *mécaniste* du monde : pour lui, la manifestation est produite par un Dieu intellectuel et indifférent, par « l'essence divine », avec la même nécessité que les propriétés du triangle découlent de « l'essence » du triangle. Il en découle que la création n'est plus définie que par ses *causes rationnelles* : Spinoza se vante d'ailleurs de nous « délivrer » des *cause finales* ! Lui et Descartes engagent définitivement la philosophie occidentale à l'opposé de la pensée traditionnelle qui est globale, synthétique, et qui s'intéresse autant aux *buts* qu'aux *causes* de la manifestation. A partir de ce XVIIe, on n'a plus le droit de demander le *pourquoi* des choses : il ne reste que le *comment*.

Or, n'en déplaise aux cartésiens, il y aura heureusement toujours des intelligences qui ne se satisferont pas de cette amputation de la pensée prospective. Les esprits traditionalistes, ou non-conformistes, comme on voudra, s'obstineront toujours à demander *pourquoi, dans quel but* ; et à reconnaître dans les phénomènes de la Création une *finalité* que les sciences *expérimentales* et statistiques s'obstinent jusqu'à présent à nier farouchement, déclarant *inconnaissable* ce qu'elles sont incapables de connaître !

La conséquence la plus grave de ce processus intellectuel -- celle qui nous occupe le plus ici -- va être que le monde de la foi (et de ce qu'il reste de Tradition incarnée dans les églises) va être de plus en plus mis sous le boisseau (et « logiquement » *nié et moqué*) par le monde de la philosophie et des sciences. La pensée *analytique*, étroitement *phénoménologique* qui de cartésienne va devenir positiviste avec le XIXe siècle, est dès lors et pour de longs siècles, *coupée* de la pensée *synthétique* de la Tradition.

Un long flot de *mépris* ne va dès lors pas cesser de couler de la première sur la seconde, allant des simples ricanements à l'égard

des « obscurantistes », à la Révolution sanglante (celle, en esprit de 1793, et non celle, trahie, de 1789 !) qui au nom de « la Liberté » va envoyer à la guillotine les « suppôts de la superstition », -- et qui depuis un demi-siècle, toujours au nom du « rationalisme » conquérant, se propose de faire disparaître sur toute la surface de la planète les dernières traces de pensée synthétique, religieuse et traditionnelle...

Tout homme de coeur et de pensée ne peut aujourd'hui que vivre douloureusement en lui cette longue tragédie et constater les ravages que cette subversion agnostique opère jusque dans les milieux hier encore les mieux préservés... Comme le dit un des grands romanciers mystiques de notre siècle, Alphonse de Châteaubriant...

... Nous sommes, dans le coeur profond de nos générations, les victimes de la réduction du monde aux formules de l'artificielle et meurtrière abstraction logique et scientifique : nous avons chassé l'Etre de nos pensées... (*Lettre à la Chrétienté mourante*, Grasset, 1951, p. 77.)
... Même les croyants ne sont plus des croyants. La foi est vidée de son contact direct. Nous vivons bien la période positive annoncée par Auguste Comte dans sa loi d'Evolution, l'ère du Castor. Mais il est curieux de voir un Auguste Comte exalter cette évolution en l'envisageant comme ascendante (...) Absence du désir de Dieu et abaissement universel sont les deux faits simples en lesquels se résume toute la situation humaine de notre siècle (*Cahiers 1906-1951*, Grasset 1955, p. 265 et 236.)

Aussi les conséquences en sont-elles prévisibles et déjà décelables dans les « accidents » que la belle machine de la technocratie au pouvoir constate çà et là avec stupeur.

... Parce que ce peuple ne m'approche plus qu'en paroles, qu'il ne me glorifie plus que des lèvres tandis que son coeur reste loin de moi..., la sagesse de ses sages tournera court, l'intelligence de ses intelligents s'éclipsera... (*Isaïe*, XXIX, 13-14.)

Mais les faillites matérielles de la technologie rationaliste sont encore trop isolées et trop bien camouflées pour que l'optimisme conquérant des organisateurs de la planète ait pu encore subir de graves atteintes. En ce domaine comme en d'autres, gardons-nous de prendre nos désirs pour des réalités et d'anticiper sur le processus de destruction ordonné par les Cycles...

Le schéma « dialectique » des penseurs progressistes peut être magnifiquement résumé par ces lignes que Claude Cuénot de l'Académie des Sciences (et depuis devenu teilhardien convaincu) écrivait dans les *Cahiers des hommes de bonne volonté* de février 1949 :

Pendant des milliers d'années, l'intelligence humaine n'a fait aucun progrès dans la connaissance de l'Univers (*sic*), puis, tout à coup, la race blanche a réalisé de fantastiques découvertes dans tous les domaines scientifiques. ... Il ne faut pas se dissimuler que le rempart qui se dresse en face du matérialisme dialectique est lézardé de toutes parts ; le travail de mine de l'exégèse a réduit les textes, si longtemps vénérés jusque

dans leur lettre, à des édifices vermoulus de légendes orientales sans valeur historique. De la magnifique théorie du christianisme, il ne reste que la nostalgie de l'ancienne foi, l'habitude des rites, la beauté des chants, le charme des évangiles et le besoin de la morale chrétienne...

Las ! moins de vingt ans après, nos « curés de choc » ont « évacué » rites et chants et nous apprennent que le Christianisme est avant tout la « foi au monde »..., ce qui prouve tout simplement qu'ils ont cessé d'être chrétiens. Quant aux assertions de Claude Cuénot concernant la soi-disant caducité des textes traditionnels, elles ont de quoi faire sourire tous ceux qui savent au contraire combien les apports les plus récents de beaucoup de sciences recourent, sur de nombreux points fondamentaux, les connaissances métaphysiques les plus sacrées de cette même Tradition. Il n'en demeure pas moins qu'une telle opinion agnostique autant qu'orgueilleuse est toujours solidement « reçue » de nos jours dans beaucoup de milieux scientifiques, et continue, dans les laboratoires, les centres de recherche, les congrès, les lycées et les Universités à accomplir son travail de sape.

C'est pourtant un agnostique aussi - mais combien « spirituel » à sa façon -, Jules Romains, qui dans *Le Problème n° 1* (Pion 1949), s'écrie :

Il y a près de deux mille ans que le Christianisme a promulgué -- et avec quels vastes échos -- un idéal que l'humanité n'aurait eu qu'à respecter sincèrement et qu'à faire régner pour qu'aucune des horreurs et des catastrophes qui l'ont déshonorée ou ravagée depuis ne fût possible...

Hélas, une part importante de ceux qui par leur sacerdoce avaient la charge et la fonction de conserver et de faire fructifier la révélation chrétienne, après avoir « mondainement », au cours des siècles passés, mis sa puissance à la disposition des privilèges d'une noblesse décadente puis d'un ordre bourgeois qui piétinait allègrement la justice sociale comme la charité évangélique, -- n'a aujourd'hui de cesse que de « bâtir la cité socialiste », de bouleverser la liturgie sans même se rendre compte de la valeur symbolique de ce qui est détruit, de chasser l'art véritablement sacré de ses temples, et en toutes choses de *trahir* la véritable fonction de l'Eglise qui est de montrer, glorifier *ce qui demeure* et non, à tout propos et hors de propos, de se soumettre à *ce qui change* !

Le rôle de l'Eglise n'est pas d'épouser servilement les idées rationalistes, scientifiques, sociologiques de son siècle, mais de *sanctifier* celui-ci, de lui rappeler qu'en toutes choses, au-dessus de l'Ordre temporel du monde, existe en sa pérennité l'Ordre surnaturel des divins archétypes où la machine ronde puise ses formes passagères et périssables. L'Eglise du Christ a été la dépositaire des mystères de la Révélation du début de notre Ere, renouvellement ineffable de la Révélation du Premier Jardin. Au début de

son temps elle a sagement, comme elle le devait, *adapté*, pour les faire comprendre à tous, ces divins enseignements... Puis peu à peu, elle a glissé de l'adaptation légitime à l'affadissement, à la sclérose, malgré ses Pères et ses Saints, - puis maintenant par attraction du monde agnostique, à la trahison humaniste et collectiviste, prélude de son apostasie prévue par les textes eschatologiques... : aussi n'est-elle plus maintenant l'Eglise du Christ qu'au coeur de ceux de ses membres qui restent, contre vents et marées, ricanements et insultes, fidèles, derrière le curé d'Ars et le Padre Pio, à la Parole christique, à la Lumière du Verbe incarné. Malgré l'apostasie, déjà en grande partie accomplie, de la hiérarchie séculière, ces fidèles, religieux ou laïcs, sont le pont par lesquels l'Eglise d'hier s'unira à l'Eglise restaurée de demain, qui sera encore et toujours l'Eglise du Christ, celle de l'Attente de la Parousie, celle du Mille-nium, celle du Verseau. C'est pourquoi l'Espérance doit brûler en nous aujourd'hui plus que jamais !

Pourtant, nous le savons, nous sommes encore dans la Nuit, et notre Espérance y brûle comme une lampe des catacombes. Nous prions devant cette Lumière. Au-dessus roule le piétinement d'une foule dont chaque élément ne semble plus animé que par une soif grégaire, animale. Tout chez elle, rires comme paniques, trahit

...cette affreuse indigence, cette affreuse pénurie de sacré qui est sans doute la marque profonde du monde moderne... (Charles PÉGUY, *Lettres et Entretiens*, p. 197.)

Dès l'aube de ce siècle, Péguy voyait en effet venir ce temps de « la mort de Dieu » :

Après nous commence un autre âge, le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil... Une même stérilité dessèche la cité et la chrétienté, la cité politique et la cité chrétienne. C'est proprement la stérilité moderne... (*Notre Jeunesse*, p. 14.)

Mais cette stérilité de l'âme à l'égard du surnaturel (d'ailleurs le mot *âme* a pratiquement été « évacué » du monde moderne) s'accompagne aussi, ne l'oublions jamais, de la négation symétrique à l'égard de l'infra-naturel, du monde infernal. Le monde moderne a ceci en effet de caractéristique qu'il se refuse obstinément à reconnaître la nature des deux influx qui, tant que durera la Création d'après la Chute, inspireront les pensées et les actes de l'homme. On connaît l'apophtegme de Baudelaire :

La plus grande ruse du diable consiste à faire croire qu'il n'existe pas...

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le Prince de ce monde semble de nos jours y avoir réussi.. : « Mais le diable, monsieur, ça n'existe pas ! » Voilà le genre de déclarations que l'on entend et qui rejoint la célèbre déclaration de Gagarine : « Je suis allé dans le

ciel et je n'y ai pas vu le prétendu Dieu, qui, par conséquent, n'existe pas ! » Car de nos jours, M. Homais est cosmonaute et « théologien » !

Rien n'est plus caractéristique de la mentalité moderne que cette liquéfaction ricanante de l'intellect qui a une d'autant meilleure opinion de lui-même qu'il est plus déchu. Pour notre part, la non-croyance au diable a, plus encore que la croyance vague en Dieu, valeur de test et, pour notre part, nous nous refusons à entretenir quelque commerce avec des aveugles et des sourds aussi « satisfaits ».

Ainsi, nous trouvons-nous au seuil de ce troisième tiers du XXe siècle là où nous ont menés l'humanisme de la « Renaissance », le cartésianisme, le persiflage distingué et destructeur du XVIIIe siècle, le positivisme comtien, l'agnosticisme virulent de Ludwig Feuerbach, maître trop ignoré de Karl Marx, et enfin l'orgueil de Nietzsche dont vibre toujours au-dessus de nos têtes le cri rageur : *Dieu est mort...*

Chesterton a fait une réflexion d'une extraordinaire profondeur le jour où il a reconnu dans les idées modernes, même les plus excessives des idées chrétiennes « devenues folles ». C'est là la clef de la compréhension de toutes les hérésies (et nous utilisons comme d'habitude le mot hérésie en tant que mensonge à l'égard de la métaphysique traditionnelle, de la « Philosophia Perennis », beaucoup plus qu'en tant que désobéissance à un dogme précis...) ; c'est là également ce qui explique l'extraordinaire succès de ces hérésies : le diable utilise des vérités divines en les *maquillant* et en les détournant, à son profit, de leur fonction salvatrice. Ainsi, Nietzsche détourne-t-il vers un orgueil et un désespoir satanique le drame du Calvaire où le Verbe divin est venu opérer la plus grande action de Magie blanche de tous les temps pour sauver les âmes immergées dans le monde déchu et les en tirer hors... : il le fait tout simplement en passant sous silence, mieux, en niant que la *Résurrection* a suivi cette *Mort* ! Dès lors, le drame du Golgotha n'est plus qu'une sinistre absurdité, Dieu, s'il existe, a abandonné Sa Création, il ne reste plus rien que la Terre, et Dieu est en effet comme s'il était mort...

Mais on sait que cette « victoire » du diable n'a pas été totale. A celui qui refuse de boire, il reste la soif. Jusqu'à la fin de notre Cycle, et dans les milieux les plus soumis à l'intoxication athée, il restera toute une humanité qui aura décidément toujours « soif » d'« autre chose »... A ceux-là, le diable parle, parle encore, et de façon terriblement séduisante : puisqu'une philosophie des sciences toute partisane s'obstine justement à vouloir faire de « la Science » l'obstacle majeur à la foi, des hommes, des « savants » vont précisément montrer que science véritable et foi authentique sont compatibles, ce en quoi ils ont magnifiquement raison. Mais certains, hélas, vont aboutir dans leur travail de « conciliation », en soi fort estimable, à une véritable trahison du Christianisme, ce qui alors ne

peut qu'apporter de l'eau au moulin de la subversion spirituelle de notre temps. La plus considérable, de ces opérations de synthèse vicieuse, c'est-à-dire de syncrétisme, s'appelle, on le sait, le teilhardisme qui a justement dû son extraordinaire succès, d'une part à ce qu'il répondait à une immense attente, un profond désir de réconciliation entre la Science et la Foi, et d'autre part, à ce que la plupart des « spiritualistes » ou des chrétiens qui l'ont reçu et fêté ne sont plus informés en notre temps des fondements mêmes, métaphysiques, cosmologiques et eschatologiques, du Christianisme lui-même.

C'est ainsi que le R.P. Teilhard de Chardin, s.j., d'autant plus coupable qu'il était ecclésiastique, a pu, avec l'applaudissement d'un très grand nombre de lecteurs, souvent fanatiques, présenter une christologie dans laquelle étaient prestement « évacuées » les notions de Création, de Chute, de Rédemption et de Jugement dernier... Excusez du peu ! Il s'agit là des fondement mêmes, non seulement du Christianisme, mais de toute la Tradition !... Ceci pour les « origines » et pour l'involution, qui sont tout simplement passées sous silence. Quant aux « fins », sans le Jugement, mais avec la Parousie, elles sont présentées dans la clarté diffuse d'un « Point Oméga » qui est tout ce qui reste, mutilé, de la définition du Christ par lui-même dans l'Apocalypse : *Je suis l'Alpha et l'Oméga* ! Car le « phénomène humain » est englobé dans le « Système » impératif d'une *évolution* progressive, salvifique, irréversible, uniformément ascendante et accélérée, qui est le Transformisme athée « transporté » dans une lumière soi-disant chrétienne, mais en fait, pan-psychique, et non spirituelle. Des « jours », c'est-à-dire des Cycles de la Création ordonnés divinement, de la révolte des anges, du Paradis terrestre, de la création adamique, de la tentation, de la désobéissance humaine et de l'involution de l'humanité éloignée de Dieu, plus de trace ! Car, vieille hérésie ici revenue, c'est de la Matière, de la « Sainte Matière », que la Vie s'est *auto-crée* !...

Bénie sois-tu, puissante Matière, Evolution irrésistible, réalité toujours renaissante ! (*Hymne à l'Univers*, p. 73.)

Le « phénomène humain » se développe à travers des millions d'années depuis l'infime possible qu'il était au milieu des milliards de milliards de « grains d'énergie » par l'« hominisation » toute puissante, vers une inéluctable Assomption : *Tout ce qui monte converge*. Le mal n'est qu'une péripétie sensorielle. En fait, il n'y a pas de Mal. Tous les hommes sont appelés à la fusion suprême dans le « Point Oméga » par l'intermédiaire d'une « surhominisation » dont les « mutants » (que nous attendons, que nous allons *fabriquer*) sont les prémices...

Aux âmes déboussolées parce que sans connaissance métaphysique ou même élémentairement chrétienne, mais en attente angoissée, le lyrisme optimisme et confus de cette philosophie a été le

« tranquilisant » attendu. Une minorité s'est cependant indignée de voir ainsi les mots les plus sacrés pervertis

au moyen d'un tissu d'équivoques plus ou moins conscientes et volontaires... (Raymond CHRISTOFLOUR, *La Drachme perdue*, p. 19.)

Car le R.P. a opéré dans l'ordre de la foi la même « manipulation » malhonnête que dans l'ordre de la science, utilisant une hypothèse indémontrée depuis un siècle (et utilisée comme cheval de bataille contre la doctrine chrétienne), le Transformisme, pour asseoir en fait, une *Foi au monde* qui est depuis la Chute l'« enseignement » permanent du Malin :

Il faut transporter sur le Ciel tout le goût de la terre : aller au ciel avec tout le goût de la terre ! (Lettre du 9 janvier 1917.)

A défaut du zèle spirituel et de la sublime pureté de vos Saints, vous m'avez donné, mon Dieu, une sympathie irrésistible pour tout ce qui se meut dans la matière obscure, parce que, irrémédiablement, je reconnais en moi, bien plus qu'un enfant du Ciel, un fils de la Terre.

(*La Messe sur le monde*.)

Si par suite de quelque renversement intérieur je venais à perdre successivement ma foi en Dieu personnel, ma foi en l'Esprit, il me semble que je continuerais à croire au Monde. Le Monde (la valeur, l'infailibilité et la bonté du Monde), telle est, en dernière analyse, la première et la seule chose à laquelle je crois... A la foi confuse en un Monde Un et infailible, je m'abandonne, où qu'elle me conduise... (*Comment je crois*) 1.

Or, le Nouveau Testament (que le R.P. ne cite jamais, on comprend pourquoi) est riche de mises au point comme celle-ci :

N'aimez ni le monde, ni rien de ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde, -- la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse -- vient non pas du Père, mais du monde. Or, le monde passe avec ses convoitises ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. (*Première Epître de Saint Jean*, n, 15-17.)

Car la confusion - basée sur le mot sacré *Amour* utilisé abusivement ! - est quasi générale en notre temps entre les « objets » que Dieu propose à notre faculté d'aimer. Ce n'est pas le *Monde* que le Christ est venu sauver et nous demander d'aimer, mais les *âmes* emprisonnées en ce monde involué par le Pêché originel. Nous accusons formellement d'imposture et de trahison des Evangiles quiconque, surtout s'il est ecclésiastique, prêche ou écrit le contraire.

1. Nous pourrions multiplier les citations, car nous tenons à préciser que nous ne travaillons pas sur des exégèses ou des articles, mais sur les oeuvres du R.P. que nous avons achetées, lues et étudiées en la totalité de ce qui est édité - et qui est considérable !

Mais, nous répondra-t-on, et ceux qui aiment le monde par charité ? - C'est alors que leur Charité n'est pas la « Charis » ; une lumière qui aveugle n'est pas « la Lumière ». Ils se trompent sur l'objet de leur amour. Avec le meilleur « coeur » peut-être, ils trahissent le Christ qui a dit, s'adressant à Son Père avant la Passion :

Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que Tu m'as donnés, car ils sont à Toi. (*Jean*, XVII, 9.)

Et c'est parce qu'elles sont « au Père », ces âmes emprisonnées pour un temps dans le monde, que depuis la sortie du Paradis, le Tentateur, le Menteur, le Prince provisoire de ce monde, travaille sans relâche à les Lui voler.

DE LA SOLIDIFICATION A LA LIQUEFACTION.

« ... Cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, qui, de la société avec Dieu, le précipite dans la nature des bêtes... »

PASCAL (*Entretien avec M. de Saci*).

L'inversion des valeurs traditionnelles caractérisant fondamentalement « l'époque de la Fin », il est logique que, sociologiquement parlant, se soit depuis quatre siècles déroulé, puis soit maintenant accompli, un processus de destruction de toute hiérarchie véritable qui n'est que l'un des aspects de la désagrégation générale de ce qui faisait la stabilité et la pérennité de la société d'autrefois.

On sait que les quatre classes sociales traditionnelles correspondent aux quatre âges de la loi des Cycles, et au symbolisme des métaux correspondants : l'or à la classe sacerdotale, l'argent à la noblesse, le bronze à la bourgeoisie, et le fer au peuple. C'est pourquoi la montée vers le pouvoir des quatre classes successives caractérise pleinement le processus de décadence d'une société donnée tout au long de son histoire, et marque même, chronologiquement, les étapes de son involution.

En Occident, les XVIII^e et XIX^e siècles ont vu l'effondrement social de l'aristocratie nobiliaire issue de la lointaine chevalerie dont la fonction et l'idéal même s'étaient progressivement anéantis dans la courtoisie, le parasitisme et la poursuite des privilèges économiques considérés comme une fin en soi : chaque fois qu'une classe sociale ne considère plus que ses *droits* et perd de vue ses *devoirs* elle est plus ou moins rapidement engagée dans un processus de décadence et d'anéantissement. La Révolution française a marqué la phase décisive de la montée de la bourgeoisie amorcée déjà par Louis XIV lui-même qui pour des raisons d'efficacité et de compétence avait choisi ses principaux ministres au sein de cette classe sociale. D'occulte le pouvoir de la bourgeoisie est devenu officiel

avec le XIXe siècle, et notre dernier roi, « roi des Français » et non plus « de France », s'est voulu officiellement un souverain « bourgeois ». L'argent est devenu à ce moment le but avoué de toute l'activité humaine et, les distinctions nobiliaires abolies, le seul critère de distinction et de hiérarchie sociale.

Mais déjà, selon le processus accéléré de l'histoire, montait derrière la bourgeoisie la classe sociale la plus « basse » : celle du peuple, dont les éléments les plus lucides étaient justement indignés par la condition effroyable que les « bourgeois conquérants », mus par le seul appât du gain, lui imposaient à la faveur de l'avènement de l'ère industrielle née en Angleterre et déferlée au long du siècle sur toute l'Europe : journées de travail de douze à quinze heures, travail des enfants dans les usines et les mines, incertitude totale du lendemain, etc. C'est cette terrible vision d'un prolétariat odieusement exploité qui a dicté la théorie marxiste d'avènement de ce prolétariat et la prise du pouvoir par le peuple, considérée comme inéluctable dans un avenir proche.

Si Karl Marx s'avérait excellent témoin de son temps et critique lucide de l'âge bourgeois, on sait maintenant à quel point il fut mauvais prophète quant à la future « montée du peuple » sous forme de prolétariat dirigeant : d'une part le rôle du peuple dans toutes les révolutions du XIXe siècle (qui se termine en 1917) a continué à n'être que celui d'exécutant, voire de victime... (déjà au sein de la Révolution française et contrairement à la doctrine « dirigée de l'histoire officielle, le peuple n'avait été que passif : tous les acteurs et organisateurs véritablement agissants, visibles ou occultes, appartenaient à la noblesse et à la bourgeoisie, souvent étrangères à la France, d'ailleurs...) ; d'autre part, et en contradiction avec les prédictions de Marx, l'accession progressive du peuple à des conditions de vie plus confortables ne s'est nullement accompagnée d'une prise de conscience générale et efficace de son pouvoir politique. Si de plus en plus et en tous pays des personnages ont parlé au nom du peuple, il est rare que ces dirigeants en fussent directement issus. Car l'enrichissement du peuple a partout - et même en U.R.S.S. - coïncidé avec un inéluctable *embourgeoisement*. Aujourd'hui, dans tous les pays d'Occident, le premier objectif d'un ouvrier d'usine qui voit sa condition pécuniaire améliorée n'est pas, sauf exceptions, de s'engager dans la lutte de classes (le syndicalisme est devenu une administration, un service public comme les autres), mais bien de se procurer la voiture, le logement, la machine à laver et le poste de télévision qui feront de lui un membre de la classe sociale théoriquement honnie : la bourgeoisie...

Les industriels ont compris que leur meilleur acheteur était leur ouvrier. Le travailleur a donc cessé d'être un prolétaire, il continue à produire mais travaille pour acheter ce qu'il produit, et s'enferme sans récriminer, toute sa vie, dans des usines qui, en tournant, rendent le grincement triste de la cage où un écureuil prisonnier épuise ses forces... (Jean SEMER, *L'Homme et l'Invisible*, Laffont, 1964, p. 348.)

Ainsi se trouve grippé à la base, en Occident tout au moins, le mécanisme de ce qui devrait être, selon la théorie marxiste, la révolution permanente et mondiale. Celle-ci est maintenant prise en charge (et de quelle dynamique et sanglante façon !) par les peuples de couleur aux exploits desquels les « bourgeois-de-gauche » des pays nantis applaudissent, sans se rendre compte que ce faisant ils scient la branche sur laquelle ils sont assis...

Cette « déviation » de la révolution blanche est une des clefs de la compréhension de notre temps. On conçoit combien les dirigeants des divers Etats « capitalistes » (qu'ils procèdent du capital privé des trusts comme les Etats-Unis ou du capitalisme d'Etat comme l'U.R.S.S.) voient leur tâche facilitée par une telle évolution sociale : au lieu de l'agitation endémique de classes en lutte les unes contre les autres, facteur de troubles, de coups d'Etat et de révolutions sanglantes, ces dirigeants n'ont plus devant eux qu'une masse humaine quasi indifférenciée et fortement unifiée dans un seul culte et une seule religion de fait : la religion du confort et de l'argent qui le procure, et ceci sous la devise « Pas d'histoires ! » Dès lors, et à condition que ce sacro-saint confort matériel des « citoyens » ne soit pas mis en cause, le pouvoir, toujours aux mains des grands bourgeois inféodés aux puissances internationales d'argent (nous sommes décidément loin du marxisme même en U.R.S.S. !) va pouvoir impunément détruire les pans encore debout de la liberté traditionnelle fondamentale, celle des métiers, des artisanats et des arts, que la fonctionnarisation générale, l'appropriation par les trusts, les fabrications en série et le goût du profit immédiat mettent déjà en péril.

Il serait licite de ramener toute la société moderne à une vaste entreprise d'aliénation et de destruction de l'individu au moyen de cette opération satanique qui consiste à ramener tout ce qui en lui fait sa spécificité, sa personnalité, au seul mesurable, au seul monnayable...

Dans le climat mental créé par le « libéralisme », l'idée du profit a envahi tout le champ de notre conscience. La richesse apparaît comme le bien suprême. Le succès de la vie se mesure en unités monétaires. « Les affaires » sont saintes... Le sens de l'honneur est un anachronisme. Ceux qui se consacrent à un idéal, qui travaillent avec désintéressement sont considérés comme des hypocrites ou des fous... (Alexis CARREL, *Réflexions sur la conduite de la vie*, p. 20.)

De même Péguy constatait (et il était bien placé pour le faire), l'insidieux et inéluctable étranglement de

tout ce qui est faible socialement, tout ce qui est pauvre, tout ce qui est cultivé, tout ce qui est libre... (*Situation faite à l'histoire*)... Pour la première fois dans l'histoire du monde, les puissances spirituelles ont été toutes ensemble refoulées par une seule qui est la puissance de l'argent... La lutte (et une lutte inexpiable, une lutte mortelle) est entre

l'argent et tout ce qui a quelque spiritualité. C'est partout la pensée qui est visée, la métaphysique, la liberté, la fécondité, c'est l'âme même que l'on veut atteindre et réduire une fois pour toutes... (PÉGUY, *Note conjointe*, p. 301.)

Le moins que l'on peut dire, c'est que dans leur majorité, ces âmes se laissent d'ailleurs parfaitement « réduire ». Car ce monde est plein de criailleries et de récriminations, mais personne n'ose rappeler que presque toujours les « victimes » sont elles-mêmes les causes de leur asservissement au « règne de la quantité », comme dit René Guénon. Qui, en effet, pour reconquérir une liberté spirituelle dont la nostalgie même se perd chez la plupart, oserait quitter une société si douillette, où tout peut être prévu et « assuré » à l'avance de façon si parfaite ?...

C'est à la mauvaise qualité de l'individu qu'il faut attribuer l'effondrement de notre civilisation... (Alexis CARREL, *La Prière*, p. 2.)

Que l'on creuse les pulsions humaines aux époques de décadence. Que trouvera-t-on ? Violence ? Erotisme ? Veulerie ? Certes. Mais tout au fond, toujours, la Bêtise, la *Bêtise au front de taureau* disait Baudelaire qui, comme Flaubert, son exact contemporain, ne se sentait pas très à l'aise au siècle des Joseph Prud'homme, des Homais, des Perrichon et des adjudants Flick... (C'est d'ailleurs l'honneur des artistes de ce siècle d'avoir hissé quelques types immortels de l'imbécillité satisfaite jusqu'au plan métaphysique et de les avoir fait applaudir par ceux qui leur servaient de modèles !)

Certes aucune époque n'a manqué de sottes gens, mais leur sottise était contrebalancée par l'équilibre même d'une société hiérarchisée qui allait jusqu'à imposer à ces sots une sorte de contrôle de comportement, et qui les rendait quasi inoffensifs. Aujourd'hui ces personnages occupent avec une triomphante suffisance le devant de la scène et arrivent presque partout à couvrir la voix des artistes authentiques...

J'en ai assez de réclamer pour de hauts esprits les miettes d'une renommée qui va si copieusement à des pitres !

s'écrit Jean Rostand dans *Inquiétudes d'un biologiste*.

Si les traditionalistes ont reconnu dans les deux dernières étapes de la décadence des civilisations une phase de « solidification » précédant un ultime état de « dissolution », tout nous laisse à penser que les « valeurs », dont certains pérorent encore et toujours au sein des discours officiels, se trouvent en effet maintenant en pleine *liquéfaction*...

LA COLLECTIVISATION PLANÉTAIRE,

« C'est un immense troupeau dans la solitude,
une multitude infinie de coeurs tristes à la
recherche du Paradis... »

Léon BLOY.

Même les plus blasés de cette majorité d'hommes qui de nos jours ne croient plus à l'Esprit, ni aux Mystères, ni à l'Apocalypse, ne peuvent cependant éluder le problème que voici : nous sommes aujourd'hui trois milliards et demi d'êtres humains sur cette planète encombrée, et les estimations nous prédisent de six à huit milliards de « terrestres » pour l'an 2000. Quiconque a quelque peu le sens des réalités sociales, économiques, alimentaires et politiques, ne peut plus désormais hausser les épaules devant cette progression géométrique et vertigineuse qui avertit les plus indifférents et les plus optimistes que, de toute façon, « quelque chose » aura lieu d'ici-là à l'échelle planétaire. Le « règne de la quantité » n'est décidément plus seulement un problème de philosophie « traditionnelle ».

En attendant que la machine explose -- avec nos corps -- elle nous écrase. Tristesse et laideur. Uniformisation et accélération. Les humanistes d'hier, pour lesquels vivre était un art, plongés au sein des villes tentaculaires n'en croient pas leurs yeux et leurs oreilles :

Le monde n'a plus besoin de vous. Ni de moi... Nous voyons enfin apparaître le miracle d'une société animale, une parfaite et définitive fourmilière... (Paul VALÉRY, *Variété*, « La Crise de l'Esprit ».)

Nombreux sont les êtres *éveillés* (car on peut définir la masse, la majorité, comme ceux qu'un profond sommeil mental détourne de tout problème civique ou spirituel) à se rendre compte que les mots sonores que les édiles ont fait graver aux frontons des bâtiments publics sont aujourd'hui vidés de leur sens. Parmi eux, le mot de *civilisation* que Bernanos remplace par celui de *système*. L'auteur de *La France contre les Robots* s'en explique dans une conférence à la Sorbonne le 7 février 1947:

Je dis *système* pour ne pas dire civilisation, car il apparaît de plus en plus que le système qui se présente à nous (ou plutôt dans lequel nous sommes peu à peu absorbés) n'est pas une civilisation mais une organisation totalitaire et concentrationnaire du monde, qui a pris la civilisation humaine comme de surprise, à la faveur de la plus grande crise que l'histoire ait jamais connue et dont le double aspect matériel et spirituel peut se définir ainsi : la déspiritualisation de l'homme coïncide avec l'envahissement de la civilisation par les machines prenant à l'improviste une Europe déchristianisée, une Europe déspiritualisée, capable de sacrifier, presque sans lutte, à l'intelligence pratique et à sa brutale efficience, à l'intelligence pratique monstrueusement hyper-

trophiée toutes les autres formes supérieures de l'activité de l'esprit... (Numéro des *Cahiers de l'Herne* consacré à Georges Bernanos, repris dans « Les Cahiers de l'Herne en Poche-Club », éd. Pierre Belfond, 1967, p. 180.)

L'homme de notre civilisation, de la civilisation française -- qui fut l'expression la plus vive et la plus nuancée, la plus hellénique de la civilisation européenne -- a disparu pratiquement de la scène de l'Histoire le jour où fut décrétée la *conscription*... L'institution du service militaire obligatoire, idée totalitaire s'il en fut jamais... a marqué un recul immense de la civilisation. Supposons, par exemple, que la monarchie ait osé jadis, par impossible, décréter la mobilisation générale des Français, elle aurait dû briser d'un seul coup toutes les libertés individuelles, familiales, provinciales, professionnelles, religieuses, porter ce coup terrible à la Patrie, car la Patrie, c'était précisément ces libertés... (Georges BERNANOS, *La France contre les Robots*, Laffont.)

C'est d'ailleurs depuis que « les libertés » sont devenues l'idole sanglante de « la Liberté » qu'en temps de guerre le génocide est devenu *obligatoire* sous peine de prison ou de fusillade, et que le « citoyen » soi-disant protégé par les lois n'a même plus la petite « liberté » de contester les raisons sordidement politiques pour lesquelles le gouvernement de son pays a décidé d'en découdre avec les « citoyens » du gouvernement voisin... Il n'est plus question alors de consultation électorale ou du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes »...

On a dit parfois que l'homme était un animal religieux. Le « Système » l'a défini une fois pour toutes un animal économique, non seulement l'esclave mais l'objet, la matière presque inerte, irresponsable, du déterminisme économique et sans espoir de s'en affranchir puisqu'il ne connaît d'autre mobile certain que l'intérêt, le profit. Rivé à lui-même par l'égoïsme, l'individu n'apparaît plus dès lors que comme une quantité négligeable, soumise à la loi des grands nombres ; on ne saurait prétendre l'employer que par masses, grâce à la connaissance des lois inexorables qui le régissent. Ainsi le progrès n'est-il plus dans l'homme, il est dans sa technique, dans le perfectionnement des méthodes capables de permettre une utilisation chaque jour plus efficace du matériel humain... (Georges BERNANOS, *Français, si vous saviez*, N.R.F., p. 54 ; article écrit en 1945.)

Cette expression, « matériel humain », que Bernanos utilise avec horreur, nous l'entendons à la radio, nous la lisons dans les journaux, utilisée avec la meilleure conscience du monde... C'est ce « matériel » qui, convenablement manipulé, permet à ceux qui disposent de budgets suffisants de propagande, d'accéder au pouvoir « par la volonté du peuple » (... Autant parler, dans un barrage hydro-électrique, de la « volonté » que manifeste l'eau de se précipiter sur les pales des turbines par les conduits que lui ont aménagés les ingénieurs !)

Le suffrage universel vient de la croyance en l'égalité des individus. Cette croyance n'est cependant qu'une fantaisie de notre esprit... Beau-

coup d'individus, soit en France, soit aux Etats-Unis, ne dépassent pas l'âge psychologique de dix ans. La majorité n'atteint jamais la majorité mentale. Ce sont cependant ces sous-hommes qui, grâce au suffrage universel, donnent son ton à la politique de la nation... (Alexis CARREL, *Réflexions sur la conduite de la vie*, p. 12.)

Sous la dictature audio-visuelle des machines à transmettre le son et l'image et à véhiculer les informations « dirigées » par l'Etat omniprésent et tout-puissant, se construit sous nos yeux et sur toute la planète une société de termitières plastifiées et nicke-lées qui ressemble de plus en plus à celles qu'ont su imaginer, ou plutôt « pré-visionner » les romanciers de science-fiction, ou plutôt de politique-fiction les plus audacieux, tels que, plus encore qu'Aldous Huxley ou Georghiu, le génial George Orwell, auteur de « 1984 » (Livre de poche)... Que le lecteur séduit, effrayé ou indigné par ce que nous écrivons ici se plonge donc dans ce roman qui est de moins en moins une anticipation : il y trouvera la suite terriblement logique de nos propos... Sinon, qu'il continue à s'endormir dans le ronron rassurant des prédicateurs, mandatés et pourvus, de la religion officielle du « Progrès »...

GOG ET MAGOG.

« ... De la fumée sortirent des sauterelles qui se répandirent sur la Terre... En ces jours-là, les hommes cherchèrent la mort, sans la trouver... »

(*Apocalypse*, lx, 3-6.)

Pour qui est familier de l'Apocalypse et des grands écrits prophétiques de toutes les traditions, la lumière terriblement trouble qui baigne de plus en plus le monde et les éclairs accélérés qui le traversent prennent de plus en plus de signification eschatologique. Car nous sommes en cette année 1968 engagés dans la première épreuve planétaire dite « Petite Tribulation » dont nous sortirons vers 1973, la « Seconde » ou « Grande Tribulation » de l'Apocalypse commençant vers le milieu des années 80 pour effectuer le « filtrage » décisif de l'humanité avant l'entrée de ce qui restera de celle-ci (les « 144 000 », Nombre symbolique des « survivants de l'Arche ») dans le « Temps de l'Attente », l'Ere du Verseau -- Millenium, régi directement par l'Esprit Saint. Ces enseignements, fruits chez nous d'une confrontation de bien des années, des textes prophétiques avec la pratique de l'astrologie mondiale, nous pourrions ici longuement les développer, mais nous nous méfions terriblement de la mentalité superstitieuse et « prévisionnelle » de nos contemporains uniquement assoiffés de « prodiges », de dates et de faits. Or, de même que nous n'avons pas ici personnellement comme ambition d'effrayer, mais de *réveiller*, de même l'Astrologie, la Numé-

rologie, la Cyclologie et l'Eschatologie n'ont pas été données aux hommes (sauf à quelques élus) pour leur permettre de connaître exactement l'avenir, mais d'en connaître assez pour leur permettre de *qualifier* leur époque, et surtout de *lutter*, pendant qu'il en est temps encore, contre l'involution spirituelle collective, puisque le fruit de la vie terrestre est la vie éternelle.

Hélas, qui, dans notre monde veut encore lutter, et essaie de remonter la pente de l'universel abrutissement ? A qui s'adresser ? Vers qui se tourner ? Un spiritualiste est dans notre société très exactement un « martien » que l'on ne tolère que dans la mesure où son « pittoresque » demeure souriant et débonnaire ; mais s'il met les pieds dans le plat et se met à rappeler à haute voix, ne serait-ce que les enseignements spirituels des Evangiles, il est considéré comme un gêneur et promptement évacué hors du cercle des gens « bien » et pourvus... Or, pour ceux qui sont arrivés à un certain « point de non-retour », il n'est plus possible de se taire ; la vérité n'est pas une chose que l'on murmure mais que l'on ne peut que crier, comme le disait le grand « gêneur » Léon Bloy, qu'il n'est pas toujours de « bon ton », un demi-siècle après sa mort, d'admirer à haute voix, surtout dans les milieux dits « religieux ».

... Aujourd'hui, au seuil de l'Apocalypse où nous voici parvenus, sur le bord d'un abîme dont la profondeur nous est inconnue, -- alors qu'il ne s'agit même plus de la révoltante médiocrité du monde chrétien, mais seulement de savoir, comme la pauvre bohémienne, si on peut compter sur un dieu vivant -- il est affolant de penser que nul n'en sait rien et que personne, à l'exception de quelques être douloureux, n'en veut entendre parler... (Léon BLOY, *Méditations d'un solitaire*, 1916.)

Nul n'en veut entendre parler, car ce serait obliger les hommes à fuir leurs « divertissements » et à s'interroger, plus encore que sur la valeur de leur civilisation, sur la nature et le devenir de leurs âmes. Or tout ce qui est solitude, contemplation et prière est considéré de nos jours comme inutile et ridicule.

L'homme n'a de contact avec son âme que par la vie intérieure, et dans la civilisation des Machines la vie intérieure prend peu à peu un caractère anormal. Pour des millions d'imbéciles, elle n'est qu'un synonyme vulgaire de la vie subconsciente, et le subconscient doit rester sous le contrôle du psychiatre... (Georges BERNANOS, *La France contre les Robots*.)

... Nouvelle marque de cette confusion constante (et volontairement entretenue par certains, intoxiqués de freudisme, de surréalisme, de spiritisme et de teilhardisme) entre Intuition et Instinct, *sur*-conscient et *sub*-conscient, spiritualité et infra-psychisme. Cette confusion, basée comme toujours sur un usage erroné du vocabulaire, sur un trucage de la langue, est la base de la mentalité « grégaire », à la fois veule et violente, de la société d'aujourd'hui. Elle trahit surtout l'entrée de l'humanité dans une phase avancée de

l'asservissement de ses facultés psychiques aux puissances d'« en-bas » qui, pour mieux tromper leurs victimes, se présentent sous les apparences, approximatives, des puissances véritablement spirituelles d'« en-haut » assaut maintenant généralisé qui montre bien que nous sommes en pleine phase de « dissolution » spirituelle et psychique.

En 1937, le romancier C.S. Lewis avait décrit dans *Le Silence de la Terre*, envoûtant roman fantastique et symbolique, le déroulement d'une guerre planétaire dont l'enjeu n'était rien moins que *la Possession de l'âme humaine...* Ce n'était, un quart de siècle à l'avance, que la prédiction des guerres révolutionnaires de ces années 60 qui ne sont que le début de la plus gigantesque entreprise d'asservissement des âmes de l'histoire de l'humanité, car son champ est la planète tout entière, son outil la suppression « définitive » de toute idée de Dieu, et le but le contrôle des êtres humains par une poignée de « maîtres » aussi efficaces que cachés.

Et la part de l'humanité qui prétend « penser » en épousant ces idéologies, au nom de la « Liberté » bien sûr, n'a même pas l'excuse de n'être pas informée. Qu'il s'agisse de Marx, de Lénine, d'Hitler, ou de Mao Tsé-Toung, *tous* ont par écrit, dès le début de leur action, *défini leurs buts*. De même, les plus « efficaces » des vrais « maîtres noirs » de la planète qui « tirent les ficelles » à visage voilé s'inspirent tous plus ou moins d'occultistes tels que Gurdjieff (lui est connu, combien d'autres ne le sont pas !) qui déclare dans l'ouvrage de son disciple Ouspensky, *Fragments d'un enseignement inconnu* :

Ma voie est celle du développement des possibilités cachées de l'homme. C'est une voie *contre la nature et contre Dieu...*

Nous voilà donc prévenus !... Ce qui ne nous empêche pas d'entendre fréquemment des « spiritualistes » déboussolés se réclamer de telles idéologies !

Certes, il a toujours existé, et dès le début de ce que nos connaissances nous permettent d'appeler « l'histoire », des mages noirs dont le but avoué était l'obtention des « pouvoirs ». Mais les fins d'Âges, ou de sous-cycles importants (comme celui qui a « qualifié » la décadence de l'Atlantide) sont caractérisés par des phénomènes de « transfert » de ces « idéaux magiques » des individus aux sociétés. C'est pourquoi notre civilisation mécaniste et technocratique tout entière, par la nature des buts qu'elle se propose et par les instruments qu'elle se forge, prend, à vitesse accélérée, un visage de « magie noire », et ceci dans tous les domaines de son activité, de ses techniques et de ses arts : notre époque, fin du Cycle adamique tout entier, selon la loi des compensations cycliques, représente en effet le « renversement » de l'Age d'Or et le temps de réalisation de tout ce qui avait été repoussé, refoulé autrefois comme contraire à la Tradition et à l'équilibre du monde : nous sommes, sur le plan

psychique en particulier, la « poubelle » de l'histoire et de la proto histoire...

En particulier, le monde démoniaque tout entier, conscient d'ailleurs que cette « liberté » sera courte, se rue avec délices sur notre monde de la Fin, profitant de ces « passages » du monde invisible que les traditionalistes appellent « les fissures de la Grande Muraille » et qui ne sont ouvertes que justement parce que nous sommes en effet passés de la « solidification » à la « liquéfaction » des structures psychiques et spirituelles... Écoutons sur ce point René Guénon :

Dans la tradition islamique, ces « fissures » sont celles par lesquelles pénétreront, aux approches de la fin du Cycle, les hordes dévastatrices de Gog et Magog (dans la tradition hindoue, ce sont les démons Koka et Vikoka dont les noms sont évidemment similaires) qui font d'ailleurs des efforts incessants pour envahir notre monde ; ces « entités » qui représentent les influences inférieures dont il s'agit, et qui sont considérées comme menant actuellement une existence « souterraine », sont décrites à la fois comme des géants et comme des nains, ce qui les identifie, tout au moins sur un certain rapport, aux « gardiennes des trésors cachés » et aux forgerons du « feu souterrain », qui ont aussi un aspect extrêmement maléfique... Maintenant, c'est-à-dire en ce qui concerne la période que nous pouvons désigner comme la seconde partie des temps modernes, et qui est déjà commencée..., non seulement les fissures peuvent de nouveau se produire de plus en plus largement, et présenter un caractère bien plus grave que jamais, en raison du chemin descendant qui a été parcouru dans l'intervalle, mais les possibilités de réparation ne sont plus les mêmes qu'autrefois ; en effet l'action des centres spirituels s'est fermée de plus en plus parce que les influences supérieures qu'ils transmettent normalement à notre monde ne peuvent plus se manifester à l'extérieur, étant arrêtées par cette « coquille » impénétrable dont nous parlions tout à l'heure ; où donc, dans un semblable état de l'ensemble humain et cosmique tout à la fois, pourrait-on bien trouver une défense tant soit peu efficace contre les « hordes de Gog et Magog ? (René GUÉNON, *Le Règne de la quantité et les signes des Temps*, N.R.F., 1945, p_ 170-2.)

Les centres spirituels de l'humanité -- ou ce qu'il en reste -- sont en effet les sentinelles que l'Esprit a placées devant les hordes maléfiques et démoniaques (dont les armées révolutionnaires ne sont en notre temps que les « véhicules » visibles) et d'autre part les « antennes » spirituelles par lesquelles l'humanité peut continuer à rester en communication avec le monde divin. On conçoit dès lors que la nature même de notre époque et sa place dans le Cycle rendent exceptionnellement possible la *destruction* aussi progressive qu'inéluctable de ces sanctuaires. Bien des temples ou des « cités saintes » ont été investis, profanés et détruits dans le passé, accompagnant la chute des civilisations correspondantes. Mais nous voyons de nos jours le processus s'accélérer sous nos yeux.

Ainsi, avons-nous appris il y a sept ans -- malgré la discrétion d'une presse rompue à la pratique de l'indignation unilatérale --

l'investissement du Tibet par les troupes communistes chinoises, guerre et destruction accompagnées de raffinements tels que l'émasculatation de la population mâle, « formalité » dont aucune « Ligue des droits de l'homme » ne s'est bien sûr inquiétée en Occident, les cadavres et les victimes n'étant pas convenablement tournés dans le « sens de l'histoire »... Sur le plan eschatologique et spirituel,

... il n'est pas douteux que dans un sens « cyclique », la disparition de la dernière civilisation traditionnelle intégrale qui existait dans le monde est un événement dont les implications vont très loin, un « *Signe des Temps* » qui ne peut être lu que par ceux qui ont des yeux pour « voir » ; dans l'ensemble du monde, si quelques-uns ont protesté contre l'abominable traitement infligé aux Tibétains, la plupart se sont contentés de prendre une attitude de cynisme complaisant en face de l'outrage, en soutenant leur propre mauvaise conscience au moyen de subterfuges légalistes concernant le statut international du Tibet avant l'invasion ; et pendant ce temps, le travail de subversion continue sans empêchement, au refrain incessant de l'emphase progressiste accompagnée de cette cruauté méticuleuse où les communistes maîtres de la Chine ont si largement surpassé leurs mentors russes... (Marco PALLIS, « Le mariage de la Sagesse et de la Méthode », article des *Etudes Traditionnelles* de mai-décembre 1961.)

Le peu que l'on sait aujourd'hui de la Chine nous permet cependant de connaître quel sort la « révolution culturelle » a réservé à de nombreuses pagodes qui faisaient autrefois l'orgueil du Céleste Empire : ainsi la « Cité interdite » de Pékin ne serait-elle plus que cendres...

De même c'est avec une grande souffrance que nous apprenons au moment même où nous écrivons ces lignes la destruction des tombeaux des Empereurs d'Annam à Hué, où nous nous étions promené étant enfant... Cet ensemble prodigieux bâti au bord de la rivière des Parfums ne pouvait être comparé en cette Extrême-Asie qu'à l'ensemble de Pékin et à celui des temples d'Angkor amoureuxment restaurés depuis le début de ce siècle par l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Car c'est bien là un caractère de notre temps : tandis que les uns conservent et restaurent avec ferveur, les autres détruisent par barbarie, haine de la spiritualité, ou, à coups de bombes, pour « défendre » militairement, avec la meilleure conscience du monde... (Chez nous, après tant de destructions imbéciles, fruit des fureurs révolutionnaires, mais plus encore du vandalisme mercantile comme à Cluny, nous assistons à la *défiguration* des sites et des villes anciennes, qui, en Italie ou en Allemagne, seraient soigneusement restaurées, et ceci dans l'indifférence absolue du « peuple souverain » que jamais d'ailleurs à l'école ou au lycée on n'a essayé d'initier à l'histoire de l'Art, ou au respect de l'architecture...)

Ainsi sur le monde entier s'avance le grand bulldozer démoniaque qui en notre Fin des Temps se donne pour tâche de détruire toute beauté, toute spiritualité, toute tradition. Nous, étonnerons-

nous de voir aux commandes les peuples hier colonisés par nous et qui nous rendent maintenant au centuple les leçons de violence que nous leur avons données ?

Les Européens se sont disputé le profit de déniaiser, d'instruire et d'armer des peuples immenses, immobilisés dans leurs traditions, et qui ne demandaient qu'à demeurer dans leur état... (Paul VALÉRY, *Regards sur le monde actuel*, avant-propos.)

Ils leur ont en particulier envoyé des propagandistes politiques, qui, profitant de leur décadence « traditionnelle » (car cette décadence spirituelle est aujourd'hui planétaire, ne l'oublions pas) ont réveillé leur passivité (d'ailleurs relative : la Chine s'emploie à envahir l'Indochine depuis des siècles !). Les prophéties nous mettaient en garde : *Ne réveillez pas le dragon* ! Aujourd'hui le Japon a dépassé la puissance industrielle de l'Allemagne, s'acheminant!, à brève échéance vers la place de seconde puissance mondiale, et la Chine, malgré ses guerres civiles baptisées « révolutions culturelles », est très avancée dans la fabrication des bombes H, dont il ne semble pas qu'elles soient uniquement défensives...

Les misérables Européens ont mieux aimé jouer aux Armagnacs et aux Bourguignons, que de prendre sur toute la Terre le grand rôle que les Romains surent prendre et tenir pendant des siècles dans le monde de leur temps... L'Europe sera punie de sa politique ; elle sera privée de vins et de bière et de liqueurs. Et d'autres choses... (*ibid.*, chap. « Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe », écrit en 1927.) Nous avons étourdiment rendu les forces proportionnelles aux masses... (*ibid.*, « La Crise de l'Esprit », 1919). Tout ceci, conclut Valéry, entraîne fatalement le retour de l'Europe au rang secondaire que lui assignent ses dimensions... (*ibid.*, avant-propos).

Pauvre Europe ! En dehors de quelques unions économiques déjà bien laborieuses, les Européens, vingt-trois ans après la fin de la seconde guerre mondiale, ne sont toujours pas capables de s'unir en Fédération politique ! D'année en année, notre angoisse est grande, à nous qui sommes depuis longtemps Européen, de ne voir toujours pas -- sauf dans quelques milieux de jeunes -- naître et s'exprimer l'ébauche même d'un patriotisme européen ! Certes l'Europe se fera tôt ou tard, et certainement en pleine crise, sous la pression des événements les plus sanglants, car il faudra bien que la race blanche s'unisse si elle veut survivre, au moins en partie. Mais que de souffrances pourraient dans un avenir proche être évitées par un prompt dépassement des chauvinismes et des nationalismes imbécilement anachroniques ! Certes la mauvaise volonté de certains chefs d'Etats mégalomanes retarde l'enfantement européen (quoique les peuples nourrissent eux-mêmes des vanités identiques : *Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent*, disait cruellement mais véridiquement Joseph de Maistre) ; mais nous pensons que tant que le cadre des Etats actuels sera

respecté, l'Europe sera impossible : nous sommes en effet, cycliquement, à la fin du « Temps des Nations » et les vieilles frontières sont des sottises onéreuses. C'était l'idée de Goethe (et de Paul Le Cour) qu'il fallait *d'abord* rendre leur autonomie aux Provinces, avec leurs parlements et leurs législations, avant de construire véritablement l'Europe sous forme d'une *Fédération de Provinces unies*. Les mouvements d'autonomie provinciale si vigoureux aujourd'hui comme les navrants événements de Louvain renforcent ce point de vue.

Ainsi, les « lumières » de la science, de la démocratie et du « Progrès » devaient unir les peuples ; or jamais les politiques n'ont été plus intransigeantes, les nationalismes plus virulents, et n'ont autant isolé les peuples dans leurs haines orgueilleuses et armées ! Certains peuvent s'offrir à la fois « le beurre et les canons », mais tous et même les plus pauvres forgent des armes qui n'ont d'autre but que de porter la révolution, c'est-à-dire la misère et la tyrannie, chez le voisin. Et le tout dans un concert assourdissant d'insultes où les bourreaux crient à l'assassin et où la moitié du monde choisit les mains les plus sanglantes pour y verser son apitoiement. Les passions, les préjugés et surtout l'intoxication des propagandes ont détruit le sens critique et celui des responsabilités. Les puissances démoniaques ont la voie libre. Tous les monstres anciens, sous des déguisements divers, chevauchent impunément nos continents. Seth, *le Seigneur des Tempêtes*, selon l'expression du *Livre des Morts des Anciens Egyptiens* au chapitre CLXXIV, souffle un vent de discorde qui n'est d'ailleurs encore qu'un zéphir au regard de celui qui déclenchera la « Grande Tribulation » de la fin de ce siècle.

Mais avant de nous épouvanter, et surtout d'accuser Dieu, n'oublions jamais que si les forces de destruction, qu'on les appelle Satan, Seth ou Kali, vont aujourd'hui se déchaînant, c'est selon un *Ordre cosmique*, une échéance cyclique, et en définitive, une harmonie supérieure qui est Ordre et Justice. Ce sont les forces pernicieuses que nos désobéissances millénaires ont déclenchées qui nous retombent sur le dos, et qui viennent effacer, par son déchaînement même, l'Empire du Mal que nous avons construit, pour préparer les Aubes d'Or futures.

LES SORCIERS CONQUERANTS.

« L'homme scientifique a-t-il, dans sa recherche aveugle de la vérité scientifique, oublié sa responsabilité humaine et sa dignité ? »

Albert EINSTEIN, *Testament*.

... Agir à distance ; faire de l'or ; transmuter les métaux ; vaincre la mort ; prédire l'avenir ; se déplacer dans des milieux interdits à notre espèce ; parler, voir, d'un bout du monde à l'autre ; aller visiter les astres ; réaliser le mouvement perpétuel, que sais-je, - nous avons fait

tant de rêves que la liste en serait infinie. Mais l'ensemble de ces rêves forme un étrange *programme* dont la poursuite est comme liée à l'histoire même des humains... (Paul VALÉRY, *Variété*, « La Crise de l'Esprit », conférence donnée à Zurich en 1922.)

Ce « programme », c'est celui des « pouvoirs » rêvés par l'homme depuis des millénaires, que la Tradition nous dit avoir été possédés par l'Homme Primordial (et en partie encore par l'homme de l'Age d'Argent) et que l'*Homo scientificus* d'aujourd'hui cherche à nouveau à réaliser. Cette convergence des réalisations d'un bout à l'autre du Cycle - mais avec des moyens de nature diamétralement opposée -- est une des clefs fondamentales pour la compréhension métaphysique et eschatologique de notre époque, surtout si l'on pense à des mythes tels que ceux de Phaéton et de Prométhée.

Mais en notre temps Prométhée s'est fait décidément luciférien, et sur le globe trois hommes sur quatre sont gonflés d'un orgueil sans bornes devant les résultats *matériels*, et assurément ahurissants de la technologie contemporaine. Comment nous en étonnerions-nous ? *Une société luciférienne qui veut détourner l'homme de Dieu lui donne la puissance en même temps que l'avidité...* (Raymond CHRISTOFLOUR, *La Drachme perdue*, p. 19.) Et c'est justement cette *Puissance* aujourd'hui multipliée à l'extrême et déchaînée par des *Intellectuels* inconscients de sa nature *spirituelle* (donc qualitative, et non seulement quantitative) qui justifie aujourd'hui toutes les angoisses.

Qu'on nous entende bien. Nous ne prétendons nullement ici nier les bienfaits immédiats autant qu'indiscutables des sciences expérimentales et de leurs applications dans les domaines de la médecine, de la chirurgie, des transports, de l'habitat, etc. Mais qui ne voit qu'en chacun de ces domaines ces mêmes bienfaits *immédiats* accumulent à *plus ou moins longue échéance* des effets négatifs, au début négligeables, qui peu à peu s'accroissent selon une courbe géométrique et non arithmétique ?...

Les inventions qui vont en se multipliant actuellement avec une rapidité toujours croissante sont d'autant plus dangereuses qu'elles mettent en jeu des forces dont la véritable nature est entièrement inconnue de ceux-mêmes qui les utilisent... (René GUÉNON, *La Crise du Monde moderne*, p. 106.)

Le problème essentiel, autour duquel tournera la future tâche de la culture et dont la solution commandera tout, non seulement le bien-être et la misère, mais la vie et la mort, c'est la *Puissance*. Non pas pour l'intensifier, cela ira de soi, mais pour la dompter et en faire bon usage. Les forces chaotiques primitives... réapparaissent au sein de la culture elle-même, et leur élément est précisément ce qui a vaincu les formes primitives : *la Puissance elle-même* (...) Quand la conscience de l'homme n'assume plus la responsabilité de la puissance, les démons en prennent possession. Et par ce mot, nous n'entendons pas nous plier aux usages actuels du journalisme, mais dire exactement ce qu'entend la Révélation : des êtres spirituels, créés bons par Dieu, mais déchus,

séparés de Lui, qui ont opté pour le mal, et sont maintenant résolus à perdre sa Création... (Romano GUARDINI, *La Fin des Temps modernes*, Seuil, 1953, p. 97 et 94.)

De ces poisons apportés par les fruits de la science, une part de plus en plus importante de la population *éveillée* de l'Occident prend tous les jours davantage conscience. Nous pensons à cet égard à nos lecteurs suffisamment informés de ces problèmes pour que nous puissions éviter d'insister ici, puisqu'ils ont assisté par exemple aux deux congrès *Vie et Action*, aux conférences d'André Birre, ont ses oeuvres dans leur bibliothèque aux côtés de celles de Gunther Schwab, de Jean Dorst, de Roger Heim, etc. (Voir notre bibliographie.)

Il est difficile en effet de ne pas le trouver « étrange » ce « Progrès rectiligne » autant qu'« inéluctable » qui aboutit à perturber et détruire le milieu naturel d'où nous tirons notre plus élémentaire subsistance, depuis l'air que nous respirons, l'eau que nous buvons et les aliments dont nous nous nourrissons !... Quant aux « accidents » spectaculaires de la technique industrielle ou militaire, les journaux suffisent à nous porter presque chaque jour leur ration de surprises : un pétrolier s'échoue sur les côtes de Cornouailles et pollue toute la Manche (voir *Atlantis*, n° 240, p. 297), des bombes atomiques tombées d'un bombardier « s'égarent » en Espagne et au Groenland, etc. Mais, nous dit-on, ce ne sont là que simples « péripéties », négligeables accidents, et on sait que ceux qui s'en inquiètent ne sont que d'incurables obscurantistes qui ne comprennent rien à l'avènement de l'Age d'Or technocratique. Bien...

Il est un domaine pourtant auquel nous voudrions ici faire une précise allusion, car il est plus que tout autre caractéristique de la mentalité luciférienne de nos modernes sorciers en blouse blanche. Nous voulons parler de la biologie « conquérante » qui ne se propose pas moins que de *modifier l'homme* par les techniques d'avant-garde suivantes (entre autres) : parthénogenèse, bouturage chromosomique, grossesse en bocal, conservation de la semence en vue d'inséminations posthumes, modification des acides nucléiques qui déterminent l'hérédité, etc.

Jean Rostand, dans son dernier livre, *Inquiétudes d'un biologiste* (Stock, 1967), bien que délivré par son athéisme de toute préoccupation proprement spirituelle, a la lucidité et l'honnêteté d'écrire :

Les pouvoirs de la science nous créent plus de soucis qu'ils ne nous apportent de lumière (p. 55). Nous allons apprendre à changer l'homme avant de savoir ce que c'est que l'homme (p. 27). Je ne puis me défendre d'un peu de malaise en voyant s'esquisser ce monde gouverné par la biologie et la chimie, où le meilleur de l'homme sera voulu, prévu, calculé, où le talent, le don, la charité, la vertu, seront obtenus à volonté par des artifices techniques... Nous ferons-nous sans répugnance à l'idée de ces humains façonnés sur mesure, conformes à un prototype idéal, de ces humains d'avance « programmés » pour le service de la société ?... (p. 20-22).

Et Rostand n'envisage ici que des « manipulations réussies » vers un mieux-être « fonctionnel » au service de la société. Mais qu'arrivera-t-il si, comme cela est hautement probable et comme cela est déjà arrivé pour des nouveaux-nés à la suite d'irradiations ou d'intoxications chimiques subies par la mère, ces « manipulations » produisent des monstres ? Teilhard de Chardin semble n'avoir pas posé la question, qui affirme : *Dut-on en frémir, c'est éminemment sur ce terrain de la modification de l'homme par l'homme qu'il nous faut tout essayer, jusqu'au bout...* Jusqu'où peut aller « la foi en l'homme » ! Et c'est un homme d'Eglise ou soi-disant tel, qui parle !

On sait combien ces rêves, qui risquent dans la réalité de tourner au cauchemar, sont la pâture habituelle des adhérents d'un certain nombre de « mouvements » que l'on pourrait grouper sous le nom de « nouveaux magiciens », en référence à l'ouvrage de Louis Pauwels et Jacques Bergier qui fit sensation en 1961 : *Le Matin des magiciens* (N.R.F. et Livre de poche). Nos lecteurs se souviennent que nous avons consacré un long article intitulé *Les Nouveaux magiciens ou la contre-Tradition* au « phénomène Planète » dans le n° 219 d'*Atlantis* de septembre-octobre 1963. Nous leur demandons de s'y reporter car si nous ne l'avions pas alors fait, nous aurions été obligé (comme pour Teilhard de Chardin) de lui consacrer ici un important développement. En effet l'irruption dans le domaine de la presse « d'idées » de ce mouvement caractéristiquement luciférien est un fait très important de civilisation, un fondamental « signe des temps » qu'il importe de qualifier et d'étudier avec le plus d'objectivité possible, car il porte d'étranges et précieuses lueurs sur la spiritualité « inversée » du milieu humain dans lequel nous allons vivre demain.

Il y a trois ans, ce mouvement a été violemment pris à partie par l'Union rationaliste qui, on le sait, non seulement n'accorde aucune attention, aucune créance aux domaines où la science devient une méta-science et la physique une méta-physique, mais continue à s'accrocher stérilement à la philosophie positiviste du siècle dernier. Nous avouons que la lecture du pamphlet anti-Planète de cette organisation intitulé *Le Crépuscule des magiciens* nous a beaucoup plus divertie que convaincu.

Mais alors, nous demandera-t-on, vous êtes donc pour « Planète » ? Nous répondrons que nous sommes en effet pour « Planète » *moins* le transformisme, *moins* l'occultisme, *plus* l'ésotérisme chrétien et en particulier l'eschatologie traditionnelle... Ce qui en définitive fait une position spirituelle assez éloignée, si ce n'est à peu près opposée !...

La plupart des curiosités « non conformistes » des directeurs de « Planète » sont fondées, une grande partie des faits « maudits » comme ils les appellent, qu'ils invoquent, sont réels ; un bon nombre des collaborateurs surtout occasionnels sont compétents, parfois éminents ; mais c'est le *climat intellectuel et psychique* dans

lequel tous ces éléments sont immergés, digérés et « recyclés » qui ne peut manquer d'inquiéter un spiritualiste traditionnel informé de la véritable nature des forces ici manipulées.

Précisons que nous n'avons à l'égard de ce mouvement comme à l'égard d'autres aberrations de notre temps nulle nostalgie de l'Inquisition et des procès de sorcellerie... D'ailleurs le rôle de courants d'idées comme celui de « Planète » est trop efficace dans la destruction des vieilles structures de notre civilisation et dans l'accélération des échéances cycliques pour que, dans une grande mesure, nous ne nous réjouissions pas de son dynamisme... Le diable aussi porte pierre...

Il existe d'ailleurs la possibilité d'une « lecture » de « Planète » (et de toute la littérature analogue, par exemple les ouvrages de Robert Charroux) qui *dépasse* et... trahit les intentions de leurs auteurs. Nous voulons dire par là que de ces faits et de ces textes invoqués, un homme de mentalité traditionnelle n'a pas de peine à tirer une « philosophie » assez différente de celle qu'on voudrait nous y communiquer... C'est la constatation de ce qu'on peut appeler les « convergences » entre les découvertes de notre temps et les enseignements de la Tradition.

Nous lisons dans les *Cahiers du Symbolisme chrétien* n° 6 de juillet 1950:

Il est remarquable de constater qu'après avoir renié la plupart des données dites traditionnelles (fondées essentiellement sur les lois d'analogie et la représentation symbolique de l'univers) la science moderne est en train de proclamer à nouveau les postulats de la sagesse antique : 1. Relativité. - 2. Discontinuité. - 3. Unité de la matière. Les données des disciplines traditionnelles seraient d'un incalculable secours pour la science moderne, ne serait-ce que pour orienter et circonscrire plus efficacement les recherches...

Heisenberg a montré qu'une certaine liberté existe jusque dans les phénomènes intra-moléculaires. Eddington a avoué que la science n'a pu encore écarter l'hypothèse d'un anti-hasard, qu'il appelle... Dieu, et qui est en effet la divine Providence... Liberté ? Providence ? Le tout jouant de façon harmonieuse avec la part de déterminisme « mécanique » qui régit tout ce qui appartient au « Troisième Monde », celui de la manifestation ? C'est exactement l'enseignement traditionnel ! Comme quoi, selon l'adage connu, un peu de science détourne de Dieu mais beaucoup de science y ramène... Ce dont, bien sûr, la majorité encore des hommes de science d'aujourd'hui, enfermés dans leur dogmatique agnostique, ne veulent pas convenir..

En fait, la physique moderne contredit celle du XIXe siècle et s'accorde avec la métaphysique traditionnelle, Après Planck, Heisenberg, Eddington, Louis de Broglie, Minkowsky, on sait maintenant que la matière est discontinue, que le vide y emporte démesurément sur le « plein », qu'elle n'est qu'une modalité de l'énergie et que l'atome ne mérite plus son nom puisque même ses constituants

sont eux-mêmes « sécables ». Et, chose stupéfiante, on s'aperçoit qu'au quantitatif est joint un phénomène *qualitatif* : les atomes se comportent comme s'ils étaient doués de liberté « créatrice » dans l'accomplissement des combinaisons qui composent les molécules. Car, spontanément, la nature opère des transmutations : on le sait depuis 1919 grâce à Louis de Broglie. Enfin les constituants de l'atome s'avèrent « non matériels » : l'électron n'est qu'une onde de probabilité...

Oui, comme le disait Shakespeare, ce que nous appelons le « réel » n'est fait que de « l'étoffe de nos songes » ; la matière n'est que de l'*Energie* dévaluée, qui n'est elle-même qu'une forme inférieure de l'*Esprit*. Du Centre suprême, de l'Unité, émanent (Expiration) des vagues de lumière et d'énergie qui se « densifient » au fur et à mesure qu'elles s'éloignent de ce Centre, avant -- au cours de la seconde phase du Cycle total, l'Inspiration suprême -- de se fondre à nouveau dans la Lumière et dans l'Unité retrouvée. Le Cycle d'humanité dont nous vivons en ce temps la fin n'obéit pas à un autre schéma : l'Involution et la Réintégration-Rédemption correspondent à la même « Expiration » et à la même « Inspiration » de la Création divine.

Et c'est à la confrontation totale de tous les ordres de *Réalité* que nous voudrions convier tous les chercheurs, du psychique à la méta-psychique, et de la physique à la méta-physique... Dans la conclusion de *Signes et Messages pour notre temps* (Buchet-Chastel, 1958) Raymond Christoflour s'écrie :

Si le soleil a vraiment tourné à Fatima sur le commandement de la Sainte Vierge, si le Père Lamy a parlé aux anges, si le corps du Père Charbel reste incorruptible malgré les années, si le Padre Pio se rend invisible, alors la sécurité des incroyants s'effondre, le monde des athées chancelle, un autre monde s'élève et s'édifie, celui du rêveur de Judée, auquel ont cru les enfants et les saints. Et toutes les doctrines sont à réviser, toutes les directives à reprendre, tous les programmes à déchirer et à refaire. C'est bien à cette conclusion formidable que les incrédules sont invités...

ART MODERNE ET ART TRADITIONNEL.

« C'est cet admirable, cet immortel instinct du beau qui nous fait considérer la terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une *correspondance* du Ciel... »

Charles BAUDELAIRE,
Introduction aux *Histoires extraordinaires*
d'Edgard Poe.

En attendant quelque réhabilitation de l'Intuition, nous ne pouvons que constater que c'est à l'*Instinct* qu'obéit cette société si parfaitement infatuée d'une « culture » dont on lui rebat les oreilles. C'est poussée par un instinct grégaire, jouet de toutes les

pulsions de la publicité, de la propagande et de la démagogie politique ou commerciale, que cette société s'abandonne aveuglément à toutes les tyrannies de la mode, ou épouse, de plus ou moins loin, les fluctuations de l'art moderne.

En fait, ce qui était jadis et même naguère harmonieux décor de vie, témoignage personnel d'un goût, d'un style d'existence que l'on pouvait personnaliser à l'infini, ce qui était l'expression, au-delà des mots, d'une soif de bonheur et de vérité que l'on s'efforçait de réaliser dans la lucidité, la mesure et la plénitude -- est aujourd'hui devenu un long hurlement brutal et indifférencié qui, en tous les points de la planète, transforme nos villes, nos musées, nos appartements, nos salles de concert et de théâtre, et nos revues littéraires, en un morne catalogue de « structures » inhumaines et de vagissements animaux où l'intellectuel inconscient ne voit même plus qu'il est en train de diluer ce qui faisait sa fragile spécificité, cette intellectualité même, au sein d'une brume infra-psychique et au profit d'un instinct grégaire et viscéral.

Il serait évidemment impensable, dans le cadre d'un article de revue, d'entreprendre un panorama de l'art moderne et de qualifier analytiquement les principales de ses « productions ». Précisons au passage que ce dont nous contestons ici la valeur éthique et spirituelle n'est pas l'art *contemporain*, car il est heureusement encore à notre époque nombre d'artistes dignes de ce nom -- en général d'autant plus ignorés qu'ils sont plus authentiques... -- mais bien l'art *moderne*, celui qui caractérise pleinement la confusion mentale de notre temps et que par un chantage aussi insidieux qu'efficace, tous les rouages humains de l'actuel « Système » qui nous régit nous mettent en demeure d'admirer, -- sous peine d'être étiquetés « passésistes », « rétrogrades », « obscurantistes », « pompiers », etc. L'homme « moderne » type ayant pour double caractéristique de n'avoir ni caractère ni sens critique est sans défense contre les « ukases » de nos « critiques » patentés, de nos marchands de tableaux, de nos financiers et de nos ministres de la « Culture » ; comme le dit Max Picard, sa faculté d'admiration est sans cesse *prostituée*. En faveur de quoi ? D'une galerie de *monstres* 1... Car là, comme en tous les autres domaines, c'est tout le monde obscur, jadis refoulé ou contrôlé de l'*Infra-réalité* qui, à la faveur de la dissolution psychique de l'humanité, a fait brusquement irruption il y a cinquante ans, et maintenant de plus en plus, sur nos cimaises, nos tréteaux, nos scènes et nos rayons de bibliothèque. Nous sommes priés d'admirer en plein jour les cauchemars de nos nuits. Et pour ne parler que de peinture, pour peu que l'intoxication publicitaire ait été convenablement dosée, on peut voir cent mille, deux cent mille gogos (ô Panurge !) « faire la queue » pendant des heures (et payer bien sûr) pour admirer et trouver beau (« puisqu'on vous dit que c'est beau ! ») l'univers atomisé, plein de fœtus et de cadavres, dont un Pablo Picasso emplit depuis soixante ans à cadence industrielle nos galeries et nos musées...

Croit-on qu'un art secret, profond comme celui de la poésie se trouve aujourd'hui davantage préservé ? La poésie est de tous les usages qu'on peut faire du langage, le plus *pur*. Or la notion même de pureté a disparu du monde moderne. C'est d'autre part le *langage de l'Âme*. Or, ce dernier vocable est aujourd'hui pour la plupart vide de sens, car les hommes de ce temps ont en effet perdu leur âme. Enfin et surtout -- en dehors de nombreux groupes de vieilles dames et de vieux messieurs qui continuent vaille que vaille à composer en 1968 des vers à la François Coppée --, la quasi-totalité de la poésie dite « littéraire » ou « moderne » continue quarante ans plus tard à distiller les absurdités, les incohérences et les poisons du surréalisme (qui est en fait un *sous-réalisme*) basé sur l'anéantissement de toute prosodie, le culte de l'image gratuite et la pratique du hasard verbal dit « écriture automatique », et ceci d'autant plus que la plupart de ces « poètes » se livraient, et se livrent encore souvent avec fatuité, à l'absorption de drogues hallucinogènes... (Pauvres poètes dont « l'ivresse dionysiaque » a besoin d'être ainsi approvisionnée en pharmacie !) Le résultat, on le connaît : plus personne pratiquement n'achète de livres de poésie, même les « intellectuels » n'ayant pas envie de se casser la tête sur des rébus incompréhensibles... Déjà il faut bien dire que le Français n'a jamais beaucoup eu la tête poétique. Il y a trente-sept ans, Henri de Montherlant dans ses *Carnets* remarquait amèrement *le mouvement électrique de recul du Français quand il a touché par hasard le lyrisme, comme s'il avait touché une vipère...* Si déjà, à ce qu'on nous dit, 58 des Français *n'ouvrent jamais un livre* du berceau à la tombe, à quel pourcentage n'arriverait-on pas en considérant les recueils poétiques ! Pratiquement aucun éditeur n'édite plus de poésie et -- l'auteur de ces lignes est bien placé pour le savoir -- ce pays est devenu spirituellement pour le poète un véritable camp de concentration...

Reste évidemment la chansonnette ! Oh, certes, un petit nombre de chansonniers sont d'authentiques poètes... Mais presque toujours, hélas, la marchandise rythmée que l'on nous sert oscille entre la primarité brutale et de déliquescentes fadaïses. Car c'est bien de cette alliance entre veulerie et violence que procède la musique dite « populaire » d'aujourd'hui, qu'elle qu'en soit la forme, de la chansonnette insipide au jazz même dit « authentique ». D'une ancienne technique d'extase collective empruntée au continent noir, la civilisation a fait ce bain sonore à la fois excitant et « tranquillisant » où se dilue toute volonté, tout sens critique... Comment s'étonner de la mutation de toute une jeunesse qui s'avère tout à coup étrangère à nous, avec laquelle il n'est plus de communication possible lorsqu'on pense que la majorité de ces pauvres moutards vit depuis le berceau dans des appartements où le robinet à musique est ouvert à longueur de journée sur cette effusion permanente, obligatoire, de « musique veule » ? Voudrait-on tourner le bouton que le poste voisin vous inonderait à son tour. Et après le robinet à sons, le

robinet à images prend le relais, achevant par son extraordinaire pouvoir de suggestion qui ne demande rien à l'attention ou à la réflexion, de transformer tout un peuple, toute une civilisation, en troupeau de « gogos » prêt à gober n'importe quelle propagande, mot d'ordre ou campagne d'intoxication diffusés par les « pouvoirs », que ceux-ci soient ceux du marchand de transistors ou ceux du tyran de service élu au suffrage universel, le premier travaillant pour le second comme il se doit...

Quant à la musique dite « grande » ou « culturelle », on sait qu'elle a été son évolution depuis quelques décennies : le dodéca-phonisme et ses suites, l'abandon de toute mélodie, la recherche d'accords nouveaux et... surprenants... On n'entend plus parler là aussi que de « recherche » et de « structure ». Parfois, certaines de ces recherches prennent leur bien dans la musique du haut Moyen Age ou de l'Extrême-Orient, et, lorsqu'elles sont mises en oeuvre par quelques artistes véritablement inspirés comme Olivier Messiaen, Carl If, ou Penderecki, aboutissent à des créations absolument envoûtantes. Mais la plupart du temps, la musique d'avant-garde, dite « concrète », n'est plus que la négation de la notion même d'art musical : raclements, chocs, cris, vagissements, piles d'assiettes qui s'écrasent, etc. D'ailleurs, leurs thuriféraires ne se veulent plus « artistes » mais acousticiens et mathématiciens. Le 20 janvier 1967, sur l'antenne de France-Culture, Georges Charbonnier, dialoguant dans l'émission « Musique pour demain » avec Pierre Barbault et Michel Philippon, déclarait sans rire :

La musique est une chose trop sérieuse pour qu'on puisse l'abandonner aux musiciens. Le temps est venu de l'analyse scientifique du phénomène musical. La musique la plus intéressante qui se fait actuellement se fait en laboratoire. La musique de l'avenir ne pourra plus se faire sans machines... Ainsi, pour l'arracher à la concurrence des constructeurs de machines (ordinateurs), et des industriels capitalistes, il est souhaitable que la production musicale devienne une affaire d'*Etat* où travailleront les jeunes chercheurs parfaitement compétents et désintéressés (exemple : le C.N.R.S...). Le musicien qui compose à sa table ou à son piano deviendra l'équivalent de ceux qui aujourd'hui s'occupent encore de dentelle ou d'enluminure : des attardés pittoresques sans aucune influence sur la production de leur époque...

On apprécie les thèmes ici soulevés et leur « convergence » inquiétante avec tous les autres aspects de la nouvelle Babylone en construction : technicité impérative, souci d'une production intellectuelle, « programme » au mépris de toute préoccupation sensible ou spirituelle, anonymat, étatisation collectiviste et suppression brutale, après une phase de mépris condescendant, des traditionalistes dits « attardés pittoresques ». On ne s'attendait pas à voir ce schéma devenu banal appliqué au plus « spirituel » de tous les arts... Mais le programme planétaire de mise en condition et de destruction de tous les éléments de la civilisation ne saurait rien laisser dans l'ombre...

Déjà, dans la plupart des productions musicales contemporaines qui nous sont proposées dans les salles de concert et à la radio, et même dans les moins déroutantes de ces oeuvres, une oreille de « sensibilité métaphysique », si l'on peut dire, n'a pas de peine à dégager un caractère commun : inaudibles ou attachantes, toutes ces oeuvres *suent l'angoisse*... En effet, une oeuvre d'art peut avoir deux fonctions : refléter, exprimer en profondeur son époque, ou bien la transcender ; la plupart des musiques de ce temps n'offrent aucune échappatoire vers « le haut », elles expriment, à l'insu même de leurs auteurs, le désespoir profond, ontologique de cette civilisation qui a tué son Dieu et malgré un déluge de mots et de communiqués de victoire, n'arrive pas à couvrir le bruit de son coeur étouffé de panique. Ces musiques éclatent en visions de sangs et de désastres. Ces musiques sont d'Apocalypse.

C'est pourquoi elles retournent au *bruit*. Raymond Christoflour dit, dans *La Drachme perdue*, p. 15 :

Le bruit est à la musique ce qu'est le chaos initial à la création divine..

La musique moderne reflète ce monde qui se défait, cette création divine qui retourne au « chaos initial » pour une inéluctable « refonte » cyclique. Elle exprime, elle crie, elle hurle la liquéfaction générale, la dé-genèse, la dégénérescence de notre temps !

Ainsi nous devient de plus en plus significatif cet art moderne que si peu d'opposants *qualifient* véritablement et que les enthousiastes noient sous un flot de mots abscons : homélies où fleuraient il y a vingt ans les mots d'*absurde* et d'*existentiel*, hier de *convergence* et de *distanciation*, aujourd'hui de *contexte* et de *structure*... On n'a ainsi versé aucune lumière sur un objet obscur, mais on a prononcé beaucoup de mots présumés profonds, et on se déclare satisfait.

Et pourtant, comme toujours, à la clarté de la Tradition, la vérité est *simple* ! La voici : si l'on croit que la civilisation moderne et technocratique se dirige vers un mieux-être et une harmonie inéluctables, c'est-à-dire si l'on croit que dans tous les domaines -- et même en dehors du domaine technique où cela est évident -- l'idée de *progrès* est applicable à toutes les activités humaines, alors on est acculé à accepter l'idée de progrès également dans les arts ; à penser et proclamer, en toute logique, que les voitures compressées de César ou les squelettes de bronze de Germaine Richier, représentent une phase plus « évoluée » de la sculpture que la Pietà de Michel-Ange, que les ectoplasmes de Modigliani sont plus « exaltants » que les portraits de Clouet, que les « blocs » de Maine-Montparnasse sont des « machines-à-habiter » bien plus humaines que les hôtels de l'île Saint-Louis, et que les « bruits » programmés par ordinateurs sont une « musique » autrement enrichissante pour l'âme

que l'*Orfeo* de Monteverdi... Pourquoi pas ? Si un tel « choix » peut apporter paix et plénitude à certains de nos contemporains, nous sommes disposés à respecter chez eux ce qui ressemble fort -- toutes proportions gardées -- à la foi inconditionnelle des sectateurs d'une nouvelle religion.

Mais nous qui, grâce à la Tradition, connaissons les « origines » de l'humanité, qui savons que celle-ci ne « monte » pas mais qu'elle « descend », qui savons que le mythe de l'Age d'Or n'est pas un mensonge, mais la mémoire d'un temps qui a réellement existé et d'un état prestigieux de l'homme d'avant la Chute, -- à nous a été donné le fil d'Ariane qui permet de comprendre le moteur psychologique et spirituel de l'art véritable, de l'art traditionnel. Comment cette lumière de l'Age d'Or ne nous éclairerait-elle pas ici ?

Comment ne pourrions-nous pas comprendre en cette lumière la nostalgie, consciente ou inconsciente, que les artistes ont témoignée tout au long de l'histoire, c'est-à-dire de notre Age de Fer, à l'égard de cet « état Primordial » de simplicité, d'innocence et de plénitude ? Là est *l'enfance du monde*, qu'aveuglément, maladroitement, chaque artiste recherche en sa propre enfance, comme en un état à jamais révolu où instinct et intuition n'étaient pas encore antagonistes, où la douloureuse conscience du Mal n'était pas encore éveillée, et où la Connaissance des êtres et des choses était directe et spontanée...

Cette « mémoire », plus ou moins voilée, plus ou moins travestie, de l'Age d'Or, est le *moteur profond, éternel* de l'Art, comme il est celui de la Religion dont la fonction est de donner à chaque homme, individuellement, que ce soit sous le nom de « Salut » ou de « Libération », le moyen de parcourir *en sens inverse*, le long escalier de l'Involution descendu « collectivement » par l'humanité, de lui donner le moyen de *réintégrer* le « Lieu Primordial »...

Il n'est pas jusqu'à cet art moderne, apparemment incompréhensible en son essence dont la nature ne s'éclaire à cet enseignement ! En effet, toute l'histoire de l'Art, en tous temps et en tous pays, peut être ramenée à deux ordres de pensée, à deux impulsions spirituelles fondamentales, à la fois antagonistes et complémentaires.

La première de celles-ci a été jusqu'ici de loin la plus constante : c'est ce que nous pourrions appeler l'impulsion « réintégrationniste » qui en fait se confond avec l'*art traditionnel*, et qui consiste à obéir à cette nostalgie de l'Etat Primordial: c'est l'art qui *rattache* l'homme à ses sources spirituelles, qui, allant à l'inverse de l'involution, réaffirme en lui - *mezzo vote* - la présence de tout un Monde, perdu et par lui retrouvé, d'Innocence et d'Harmonie. Il n'est pas de poésie en particulier qui ne trouve ici la source de son élan, le fondement métaphysique de sa fuite obstinée, désespérée, vers d'inaccessibles ou secrets « ailleurs ». C'est la clef de Novalis comme de Nerval, de Rilke comme de Baudelaire dont la dernière strophe de *Moesta et errabunda* traduit magnifiquement cette obsession spirituelle :

Mais le vert paradis des amours enfantines,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs
Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs
Et l'animer encor d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?

Cet art, en la plénitude de son chant, reconstruit incessamment sur les ruines du Temps la Perfection détruite de l'homme chassé de son « Lieu » et de son « Etat » originels. Cet art relie l'humanité vieillie à son Enfance éternelle. Aussi, pourrions-nous nommer cet art traditionnel l'Art « *religiosus* » (*Religare* : relier)... Et, en effet, jusqu'au seuil des Temps modernes, il n'a jamais été dissocié de la religion parce qu'il en assumait, selon des modalités différentes, la même fonction dans le même esprit.

Et enfin, quelle est la seconde de ces deux impulsions spirituelles qui, à l'opposé de celle-ci, anime aujourd'hui l'art ? Qui, en notre fin de Cycle d'Humanité, prend à une vitesse accélérée la place de la première. C'est l'impulsion *involutive* qu'un euphémisme démagogique désigne sous le nom de « Progrès », d'« Evolution », ou plus franchement de « Révolution » : c'est l'impulsion *destructrice*, celle qui n'obéit plus à l'Intuition spirituelle mais à l'Instinct viscéral. C'est l'art d'abord tout simplement profane qui, sur sa propre lancée, devient peu à peu inéluctablement satanique, parce qu'il a pour fonctions de *détruire toutes les formes, de rompre toutes les harmonies, de briser irrémédiablement avec tout Passé...* C'est le grand Sabbat esthétique de notre Fin des Temps. C'est l'Art moderne.

Qu'importe alors que les mâcheurs de « structure » et d'« informel » qui en sont les auteurs, les acteurs ou les figurants soient conscients ou non, « sincères » ou roublards, intelligents ou bêtes. Obéissant à la « pesanteur » spirituelle (dans l'acception que Simone Weil donnait à ce mot en l'opposant à la « grâce »), alors même qu'ils se croient originaux, révolutionnaires et à contre-courant, ils ne font que se laisser pousser par la « logique » involutive de notre temps, par le « Vent de l'Histoire » (qui sent de plus en plus mauvais !) ; ils suivent leur pente..., qui descend vertigineusement ! Ils achèvent d'abattre les murs d'un monde déjà en ruine. Ouvriers déjà de la pré-apocalypse que nous vivons, alors même qu'ils croient -- dans le domaine de l'art comme d'autres dans celui de la politique ou de la science -- porter l'humanité vers de vertigineux destins, ils obéissent aveuglément au calendrier cyclique et ne font qu'« achever » un monde déjà condamné. Eux qui sont toute « révolte » et qui personnifient la « négation » spirituelle, ils obéissent ainsi quand même, à Dieu !

Mais s'ils ne font qu'accomplir le destin collectif de l'humanité, leur attitude ne peut, sur le plan individuel, qu'amonceler pour chacun d'eux un passif spirituel, un « karma » redoutable. Même inconscient, l'exercice de cette magie noire qu'est l'art moderne ne peut être impunément poursuivi !

Ainsi, ignorants ou incrédules pour la plupart, s'agitant fébrilement aux sons des trompettes du « Progrès », vont les hommes vers la fin du Cycle de leur manifestation terrestre jusqu'à ce que sur les ruines de leurs entreprises orgueilleuses et retournées au néant s'élève, dans un nouveau Jardin, l'Arbre de Vie d'un nouvel Age d'Or.

DUALITE DU MONDE MODERNE.

« Quand la vie diminue d'une part, elle engendre de l'autre... »

EMERSON, *Forces éternelles*.

Nous avons déjà rappelé la dualité fondamentale de ce temps, due à la loi permanente de compensation spirituelle. C'est pourquoi, dans la perspective de l'accentuation progressive de l'opposition qualité-quantité, à mesure que la *majorité* des habitants de la planète s'abandonne passivement à la subversion « capitaliste » ou « révolutionnaire », une *minorité* réagit spirituellement à l'involution générale. Certes, la plupart, par la nature même des sociétés où ils sont immergés, ont beaucoup de peine à s'exprimer et à communiquer entre eux. Mais qu'ils soient religieux, savants, artistes, commerçants ou fonctionnaires, ils forment, sans le savoir parfois, une chaîne invisible autant qu'efficace qui *transmet la tradition* et qui *témoigne*. Car notre tragique époque voit par publications, travaux, colloques, correspondances, etc., une extraordinaire reviviscence de la vie traditionnelle, en dehors des cadres habituels aujourd'hui décadents que sont les églises exotériques ou les organisations traditionnelles et autrefois initiatiques. Par ailleurs, des chercheurs indépendants et souvent ignorés ou désavoués par les milieux officiels, font, pour la première fois dans l'histoire, des ponts entre sciences expérimentales et métaphysiques traditionnelles. (Les récents exposés en *Atlantis* de M. Gérard Cordonnier et du Dr Hallier en témoignent.) On ne saurait comprendre et surtout *juger* notre temps sans tenir compte de ces extraordinaires facteurs d'espérance eschatologique.

Enfin, derrière les façades de l'optimisme officiel, les murailles du rationalisme apparemment triomphant, un immense désarroi qui n'est que l'aspect d'une Attente inconsciente et plus ou moins bien refoulée, mine irrémédiablement les structures et se fait reconnaître aux yeux suffisamment dessillés...

... Notre époque, en apparence si sceptique, si imperméable au surnaturel, si éprise de rationalisme et de scientisme, à la vue de l'impuissance universelle soupçonne autre chose que le jeu normal des lois de la nature et des sociétés, elle se sent désarmée comme une ville ouverte, frappée d'une malédiction qui n'offre aucun refuge, qui n'épargne ni les puissants ni les habiles. Quoi qu'elle veuille et quoi qu'elle taise, elle est travaillée jusqu'aux entrailles par une angoisse métaphysique, elle est en proie à une crainte sacrée... (Raymond CFIRISTOFLOUR, *Signes et Messages pour notre Temps*, p. 10.)

Deux courants donc se croisent sous nos yeux : l'un spirituellement « ascendant », l'autre spirituellement « descendant ». Tout oppose ces deux courants : d'abord la *quantité* des individus qui suivent l'un ou l'autre, et surtout la position sociale de ceux-ci : aux thuriféraires du « Progrès » sont ouvertes toutes les portes, toutes les perspectives ; alors que les traditionalistes qui se comportent parfois en « prophètes de malheur » sont traités avec suspicion ou mépris comme des « attardés irrécupérables »...

La jeunesse offre à nos regards un milieu particulièrement caractéristique de cette dualité. Nous n'avons que trop d'occasions de la mal juger à travers le comportement aberrant de certains troupes d'énergumènes toujours prêts, sous des prétextes « audiovisuels », syndicaux, politiques, beatniks ou hippies, à se livrer à la violence et à l'hystérie grégaire. Le bruit qu'ils font nous abuse sur leur importance : ce sont toujours les outres vides qui font le plus de bruit. Mais toute une part de la jeunesse d'aujourd'hui, Dieu soit loué, et souvent celle issue des milieux les plus modestes, témoigne à l'opposé d'un sérieux, et d'une maturité que le vide moral et spirituel des méthodes d'éducation de ce temps ne laissait pas présager.

D'ailleurs, ce même phénomène peut être observé aujourd'hui pour tous les âges (à la réserve près que c'est dans la jeunesse qu'il nous paraît le plus spectaculaire) : la société de la Fin des Temps « bouge » décidément. Personne n'y reste immobile. Elle semble se scinder en deux populations de plus en plus étrangères l'une à l'autre l'une, minoritaire, qu'attire vers le haut une « attente de Dieu » ; l'autre, composée du plus grand nombre, qui paraît vouloir sombrer en l'animalité béate et satisfaite. Ceux-ci, ou bien subissent, ou bien « profitent » sans l'ombre d'un « complexe » de l'époque où ils vivent, en absorbant passivement les « tranquillisants » euphoriques. Mais les premiers, sans violence et avec les seules armes de l'Esprit, luttent contre ce « Temps de la Fin », pour préparer le « temps à venir », même s'ils savent qu'ils n'ont aucune chance d'y parvenir physiquement. Les hommes du troupeau se livrent, inconsciemment aux soldats de l'Apocalypse, quand ils ne sont pas eux-mêmes ces rétiaires... Tandis que la minorité, spirituellement, bâtit l'Arche que porteront les « eaux » du « déluge » à venir : ils sont le sel de la Terre ; ils sont les ouvriers de la Onzième heure...

L'EGLISE ETERNELLE.

« La Croix se dresse, inaccessible aux flammes, bannière triomphale de toute la race humaine... »

NOVALIS, *Hymnes à la Nuit*.

A la fin de *Signes et Messages pour notre Temps*, Raymond Christoflour, après avoir évoqué d'extraordinaires expériences mys-

tiques, de celle de Thérèse Neumann aux dernières apparitions mariales, en passant par celles du Padre Pio et du Saint homme de Tulle, écrit :

On l'aura remarqué, beaucoup de messages que nous présentons, annoncent d'une manière plus ou moins voilée l'approche des temps nouveaux, qui pourraient bien être les derniers Temps. En tout état de cause, nous assistons présentement aux convulsions dramatiques qui semblent précéder quelque terrifiant passage, un terme d'ailleurs présumable dans la contraction du temps et dans la précipitation de notre histoire... Que l'on parte de n'importe quel point de l'activité moderne et qu'on suive du regard sa direction, qu'on se demande où *elle mène*, la même conclusion s'impose avec une rigueur géométrique... (p. 376).

Bien que souvent ils s'en défendent par « pudeur cartésienne », beaucoup d'hommes de notre temps ressentent profondément l'échéance de cette grandiose mutation, mais souvent réagissent de façon incohérente, parce qu'ils ne savent pas en fait *de quoi* il s'agit, ni *ce* qu'ils attendent. Ce qui est vrai des individus l'est aussi des institutions, et l'on sait quel trouble, quel antagonisme, quelle anarchie ce passage d'une Ere à l'autre provoque en l'Eglise mère de la Chrétienté, l'Eglise de Rome -- comme dans les autres provinces spirituelles de la Chrétienté d'ailleurs. C'est pourquoi, jamais n'a été aussi urgent de rappeler et de séparer clairement dans les esprits *ce qui peut changer* de *ce qui doit demeurer* et surtout de rassurer ceux qui, dans l'angoisse, croient voir dans ces convulsions la fin du Christianisme lui-même !...

Les destinées du Christianisme dépassent les imaginations des hommes ordinaires et elles ne font encore qu'être soupçonnées par ceux mêmes qui, pendant longtemps et avec, la grâce de Dieu, lui ont donné leur esprit... (Alphonse de CHATEAUBRIAND, *Lettre à la Chrétienté mourante*, p. 175.)

Le Christianisme sera rajeuni d'une manière extraordinaire ; il ne s'agit pas d'une « modernisation » de l'Eglise, mais d'une forme nouvelle de la religion éternelle qui sera au Christianisme actuel ce que celui-ci est au judaïsme... (Joseph de MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg*.)

Le Verbe divin, la deuxième Personne de la Trinité, le Fils consubstantiel au Père a pris pour nous, depuis deux mille ans, le visage du Christ Jésus. Il n'y a plus eu d'incarnation historique depuis deux mille ans : il est l'Alpha et l'Oméga ; il est le Verbe ; Celui qui était au commencement des Temps ; il est pour nous depuis deux mille ans le Dieu Vivant, *celui qui est*. Il est le *Maître* et le seul Maître. Les églises chrétiennes, au-delà de leurs différences, de leurs schismes et de leurs décadences, ne sont et ne demeurent chrétiennes que dans l'exacte mesure où elles continuent à incarner le Message évangélique, que dans l'exacte mesure où elles sont encore, au moins en partie, le Corps visible du Christ.

Alors, que nous vient-on parler en notre temps de « religion nouvelle » ? Ce que cache cette application au Christianisme de

l'adjectif passe-partout « *nouveau* », si commode pour faire vendre de nouvelles marques de lessive, nous ne le savons que trop : c'est la désertion du plan divin pour la soumission au plan terrestre, c'est l'oubli même du sens du sacrifice et de la nature même de la vie terrestre prélude de la vie éternelle, c'est l'oubli du Ciel pour la Terre. Que toute une part de l'Humanité, et la plus nombreuse hélas ! délaisse la voie étroite et escarpée pour les plaisirs confortables de la Terre, c'est son droit, c'est son affaire ; mais le droit qu'elle n'a pas, c'est de le faire *au nom du Christ*, en allant jusqu'à faire du Verbe divin le moteur d'une notion toute matérialiste, technocratique et communautaire du « Progrès », en allant jusqu'à l'appeler « le Christ *évoluteur* », comme dit Teilhard en son jargon.

Il n'y a pas de pire imposture que de vêtir du nom du Verbe divin le goût du troupeau pour les biens de la Terre. Ceux-ci nous ont été donnés pour la subsistance de notre corps, et non pas (toutes les religions révélées le répètent !) pour que l'usage immodéré de ces biens nous fasse oublier nos fins dernières, qui sont la destinée finale de notre âme, et la parcelle d'esprit divin qui y a été déposée -- et que nous oublions trop souvent !

La Religion véritable, celle qu'à travers ses voiles et ses révélations diverses nous reconnaissons comme la Tradition Primordiale de l'Age d'Or et du Paradis terrestre, cette Tradition dont le Christ, il y a deux mille ans est venu nous rappeler l'essentiel, est *Une* et *Eternelle*. Elle n'est ni nouvelle ni ancienne. L'étonnement, l'émerveillement ou l'inconfort qui sont les nôtres lorsque nous la retrouvons à travers les Pères de l'Eglise, l'Evangile et les Livres révélés de toutes les religions véritables, cet étonnement, cet émerveillement ou cet inconfort ne sont qu'à la mesure de notre ignorance, de notre indignité, de notre décadence intellectuelle et spirituelle d'hommes de la Fin des Temps, d'hommes de l'Age de Fer, en lesquels la vacillante flamme de l'humaine et orgueilleuse raison a succédé à la Lumière Primordiale de l'Intuition Spirituelle. Si la Religion éternelle nous semble étonnante et *nouvelle*, c'est que nous nous sommes éloignés de la Source, c'est que le vase que nous sommes s'est altéré, c'est que la *Parole* en nous s'est en grande partie perdue. La doctrine des Cycles du Temps qualifié, commune à l'ésotérisme de toutes les traditions, nous permet de connaître, sinon la cause première, du moins le processus et la logique de cette déchéance, en explicitant le dogme chrétien du Pêché originel : elle nous permet de mieux *comprendre* cette « Chute », de mieux en *accepter* les conséquences individuelles et collectives. Elle donne au gigantesque et effrayant problème du Mal, sinon la Réponse absolue que nous ne pouvons recevoir en notre état présent, tout au moins une Clef majeure, une réponse temporelle extraordinairement précieuse qui confirme et éclaire la réponse exotérique du Christianisme. La doctrine des Cycles, pierre d'angle de la Connaissance, peut nous sauver de la Révolte « inutile et perverse » ; elle peut fonder notre acceptation ; elle peut, en nous, et au plus haut, porter l'Amour.

Jean PITAURE.

Brèves réflexions

sur le Mystère des Cycles

par Eugène CANSELIET.



NOTRE titre souligne, dès l'entrée, combien il est difficile et délicat, que nous nous prononcions sur l'importante et brûlante question que Jacques d'Arès et Jean Phaure ont pris la courageuse décision de soulever. Le temps nous manque trop pour une étude approfondie, de laquelle on imaginera sans peine l'extraordinaire ampleur, par les passionnantes approches, dues à nos amis et confrères en *Atlantis* et déjà réunies dans les précédents numéros.

*

* *

De même qu'on ne peut nier la régulière translation de la Terre autour du Soleil, -- à moins, tout simplement, que ce ne soit l'astre qui gravite autour d'elle, -- de même on ne peut refuser, à la planète et à l'humanité qu'elle supporte, cette existence commune et soumise, inexorablement, à la courbe qui part de la naissance et s'en va vers la mort.

Le fait est évident, pour notre monde sublunaire, qui est celui de la matière et des trois dimensions, qu'il n'est pas d'autre processus, qu'il n'existe point même, conséquemment, d'évolution réelle, sinon, tout au contraire, une évidente et continuelle régression. L'évolution n'est progressive que dans le microcosme alchimique dont les quatre âges, de fer, d'airain, d'argent et d'or, se succèdent à l'inverse de ceux du grand monde de la nature.

A cet égard, un traité d'alchimie, édité en 1780 et anonyme bien que signé Huginus a Barma, résume de son titre le cyclique processus : *Le Règne de Saturne changé en Siècle d'or*. C'est le retour à l'origine, aux délices du Paradis, ou, plus exactement, au recommencement du monde, selon l'idée générale de *cercle*, de *circuit*, que recèle le substantif *cycle* pris à la langue grecque : *κύκλος*, *kyklos*.

On peut voir dans Mutus Liber - *Le Livre muet* de l'Alchimie -- dont Jean-Jacques Pauvert vient de sortir, pour la première fois et en fac-similé, l'édition originale, imprimée en 1677 à La Rochelle (Rupellae), on peut voir, disons-nous, la *cible* aux cercles concen-

triques, qui est le rappel coloré des cycles parcourus et de laquelle l'alchimiste, souvent représenté par le tireur à l'arc, s'applique patiemment à atteindre le centre. Ce but, ce temps, cet espace de totale félicité, c'est, pour l'*artiste*, la très heureuse Arcadie que chantèrent les poètes, et dont le peintre Nicolas Poussin -- le philosophe de la peinture -- affleurant le Grand oeuvre, nous laissa l'expression dépouillée et soulignée, sans tristesse véritable, de l'épithaphe fameuse :

ET IN ARCADIA EGO
Je suis aussi en Arcadie.

Voilà bien qui nous déclare sans ambages que l'Adepté vit désormais dans l'âge d'or, au sein de l'éternel présent ; voilà bien qui sous-entend que le tombeau est vide de toute charnelle et authentique dépouille, de même que l'était sans doute celui de Rennes-le-Château dont Gérard de Sède a mis l'énigme en lumière, dans son ouvrage passionnant, voire angoissant à l'égal d'un roman policier (*L'Or de Rennes*, Julliard).

De quelle nature était là-bas la source abondante du précieux métal, qui fut non moins discrètement découverte que sans vergogne utilisée, à la fin du siècle dernier ? Alchimique inclinons-nous à croire, précisément à cause de la pierre tombale qui, dans le cimetière de ce tout petit village de l'Aude, portait encore, il y a quatre-vingts ans, l'inscription latine, transcrite en majuscules grecques aujourd'hui effacées :

ET IN APXADIA EΓΩ.

Mais revenons aux cycles du grand monde, constituant le présent sujet d'*Atlantis*, pour relire la quatrième églogue de Virgile, que Paul Le Cour évoquait fréquemment et dont Philéas Lebesgue, quelques mois avant sa mort, dans le prestige d'un sursaut de son intense vie spirituelle, nous rythma le chant des vingt-cinq premiers vers. sur sa harpe d'inégalable prosodie. Nous n'en citerons en ce lieu, que ce qui est relatif à notre propos :

Ultima Cumaei venit jam carminis aetas ;
Magnus ab integro saeculorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
Jam nova progenies caelo demittitur alto.
Tu modo nascenti puera, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina : tuus jam regnat Apollo.

*Déjà vient le dernier âge de la prédiction de Cumes ;
De nouveau commence le grand ordre des siècles.
Déjà revient aussi la Vierge, revient le règne de Saturne ;
Déjà une nouvelle race descend du ciel élevé.
Toi, chaste Lucine, favorise seulement l'enfant naissant
Par lequel d'abord cessera l'âge de fer,
Puis paraîtra la race d'or par le monde entier :
Déjà règne ton Apollon.*

*
* *

Nous l'avons dit, les minéraux, les végétaux, les animaux et les hommes naissent, vivent et meurent ; ils connaissent l'enfance, la maturité et la vieillesse, en un délai qui est à la fois cyclique et de durée variable.

Quant au globe terrestre, c'est la *Grande Année* dont la mesure, évidemment, reste fort éloignée des chiffres proposés par la supputation savante et la vaticination scolaire. L'Histoire et l'Archéologie sont là, qui laissent entrevoir la tragédie, pour peu qu'on s'applique à l'examen médité le plus élémentaire, de caractère inductif, néanmoins, et qu'il serait vraiment trop facile de condamner sans appel, sur son apparence de simpliste objectivité.

N'y a-t-il pas, ici, motif de très profond étonnement, que l'absence de constructions élevées à la surface du sol était presque complète au début du XI^e siècle ? Par suite, pourrait-on appliquer plus justement l'inexacte métaphore qu'on entend, d'ordinaire, au sens d'ignorance absolue : la nuit du Moyen Age !

Sous le rapport d'une certaine connaissance et même de la vie dans son élan, sa force et sa beauté, le Moyen Age, à qui sont dues les cathédrales, était fort loin de se tenir au sein de l'obscurité.

A la basilique de Saint-Denis, au cours de fouilles profondes, au-dessous du dallage de la crypte, un sarcophage a été découvert, qui, par extraordinaire, était inviolé. Dans ce coffre de pierre massif, une femme reposait là, bien avant que l'abbatiale de Suger y fût construite au XII^e siècle. La tombe remonte, selon toute vraisemblance, à cette époque mérovingienne qui ne possède guère plus d'histoire que de monuments et qui retient notre attention, dans l'énigme des cycles, -- on l'aura compris, -- par le grand mystère de son silence.

Le somptueux mobilier d'Arnegundis, en sa dernière demeure, révèle à quel degré les arts étaient poussés, ne fût-ce, ici, que pour les étoffes et les bijoux. Ceux-ci, certainement, éclipseraient les autres tout autour, dans la vitrine du meilleur joaillier parisien. La bague d'or, très simple, exceptée si l'on veut, que la grande dame avait au pouce et qui porte le nom susdit, gravé en exergue, sur le chaton circulaire. Au centre, le symbole est parfaitement hermétique, qui rappelle la nef solaire avec sa figure de proue et son château.

Pièces merveilleuses dont on peut voir les photographies, dans le numéro de décembre du magazine *Histoire pour Tous*, dirigé par Alain Decaux avec tant d'efficace et très honnête intelligence.

*
* *

Rien donc, en Occident, dès que s'y furent apaisées les fameuses terreurs de l'an 1000 ; rien, si ce n'est, remontant à la conquête

de la Gaule, les monuments romains miraculeusement préservés et qu'il est toujours possible d'admirer dans le sud de la France. Ainsi se présentent, dans une impressionnante majesté, sans le moindre rapport avec l'ère actuelle, le pont du Gard, les arènes et la Maison Carrée de Nîmes, l'arc de triomphe et le théâtre d'Orange et, moins connu peut-être, à La Turbie, dans les Alpes-Maritimes, tout au bout de l'antique Via Julia, le Trophée des Alpes qui fut construit en l'honneur de l'empereur Auguste, cinq années avant Jésus-Christ.

Beaucoup de vestiges ont été découverts et d'autres le seront encore, que la terre recouvre, le plus souvent, en grande épaisseur.

Tout mystère, il est vrai, pose son problème que l'ordinaire moyen de n'avoir pas à le résoudre, consiste bonnement dans la décision infantile et lâche de l'ignorer par-dessus tout.

Que survint-il exactement, nous y insisterons, qui put annihiler, sans que rien n'en restât visible, les fastes architecturaux de la jouissance gallo-romaine ? Les villas patriciennes étaient cependant nombreuses, au sein desquelles se dressaient des logis commodes et luxueux, en matériaux durs, de briques et de pierre blanche, atteignant fréquemment de très vastes proportions.

Toute explication est généralement valable, hormis celle de quelque cataclysme qui aurait nivelé le sol, après l'avoir profondément labouré, et qui aurait entraîné, par extermination, une solution de continuité dans la mémoire des hommes. Le bulldozer des peuples envahisseurs recueille, en tout état de cause, la quasi-totalité des suffrages. Pour notre part, nous imaginons mal ces soi-disant barbares s'acharnant à raser, au lieu de s'en servir, d'inappréciables constructions, puis à en recouvrir, non moins laborieusement les décombres énormes. C'est par eux, en tout cas, qu'on justifie, en particulier, l'amnésie qui gagna, vers la même époque, tous les cerveaux humains pensant dans le Latium. Là encore, les historiens se montrent fort embarrassés, qui, sans conviction, comblent la lacune large de trois siècles, avec cette raison, assez peu convaincante, que ce fut le fait des hordes sauvages qui dévastèrent Rome et ses alentours.

Afin, dit-on, que les saintes reliques, ensevelies aux Catacombes, fussent soustraites à la fureur dévastatrice des vandales, -- qu'il s'agisse d'Alaric, de Vitigès ou bien d'Ataulphe, -- elles furent portées dans les églises de la ville, en sorte que les fidèles, à partir de ces jours funestes, perdirent le seul motif de leurs visites à la Rome souterraine. Personne ne s'occupa plus de ces lieux naguère vénérés, et, conclut-on avec la même naïveté, leurs traces s'effacèrent, en même temps que leur souvenir.

Et voilà, c'est très simple ! Il ne faut donc pas s'étonner que les Catacombes romaines, complètement ignorées jusqu'en pleine Renaissance, ne furent découvertes que, tout à fait par hasard, dans la seconde moitié du XVI^e siècle.

En France, des traditions rapportent que, vers le Ve siècle, les îles anglo-normandes n'étaient séparées du littoral que par des flaques d'eau et des rigoles faciles à franchir à marée basse. La baie du mont Saint-Michel était alors une vaste forêt que traversaient les voies dallées de Rennes à Valognes et de Rennes à Bayeux, où s'étaient établis plusieurs monastères et formés des centres de population, tels que les villages de la Paluelle et de Bourg-Neuf...

Au fond, le temps est long, qui semble si court à chacun dans son désir de vivre interminablement. S'avise-t-on parfois du chemin parcouru, de l'incroyable changement de toute chose, en pas même dix siècles ; seulement depuis le Hugues Capet insignifiant de la primaire royauté, jusqu'au souverain grandissime de la Ve République ? A l'échelle du monde, la panique vous prend, que puisse se poursuivre, dans le millénaire qui vient, le rythme endiablé du dernier siècle de celui-ci.

*
* *

Il apparaît bien que la mémoire et le jugement s'affaiblissent ou s'oblitérent chez les hommes qui se montrent, conséquemment, en vivante illustration de la *restreinte* Relativité. Les nombres astronomiques d'estimation ne les troublent, non plus que l'accélération d'une évolution qui ne représente pas grand'chose de la plus modeste conception d'un quelconque progrès.

Ne peut-on lire, sous la plume de Charles-Noël Martin, qui dévoile l'Univers, que les changements du climat sont cycliques et qu'ils surviennent tous les 250 millions d'années, de sorte que ce savant estime la supputation tout à fait remarquable. Nous n'y contredirons pas.

Ces variations, assurément, se produisent en des écarts de temps-durée, qui sont infiniment moins étendus et que l'invariable précession des équinoxes fixe, en sa marche tranquille d'horloge gigantesque. En effet, le soleil, au cours de son grignotement sur la route zodiacale, passe d'une constellation à l'autre ; dans l'immédiat, du Bélier précédant le second millénaire avant Jésus, au Verseau des prochains siècles, en passant par les Poissons de l'avènement du Christ.

Les limites de la nature ne sont pas nécessairement celles que lui assignent les hommes ; que nous envisagions l'antique chronologie, les annales anciennes ou le banal calendrier. L'impression est nette, par exemple, que le XVIIIe siècle ne se soit terminé qu'à la chute de Charles X, et que le XIXe n'ait vraiment pris fin qu'avec l'année 1930.

Le cycle est difficile à contester, de cette course du soleil, à la fois rétrograde, circulaire et fermée, tout au long du zodiaque. Entrées et sorties s'y succèdent comme, en alchimie, celles que Georges Ripley, *sans doute chanoine anglais de Bridlington* -- anglicus canonicus nempé Bridlingtonize -- nous a savamment dépeintes en son *Livre des Douze Portes* -- Liber duodecim Portarum.

De cet Adeptes, finalement entré dans l'ordre des Carmes, Theodorus Mundanus, in ejus *Epistola* ad Dickinson. Oxoniae à Oxford, 1686, nous apprend qu'il fut à portée de remettre, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, cent mille livres d'or, afin qu'ils défendissent l'île de Rhodes contre les assauts des Turcs que commandait Mahomet II. Voici, selon Georgius Riplaeus, la suite et les noms de ces douze portes, dans le latin qui donne lieu à une amusante allitération et qui se montre facilement compréhensible :

Calcinatio, solutio, separatio, conjunctio, putrefactio, coagulatio, cibatio (nourriture), *sublimatio, fermentatio, exaltatio, multiplicatio* et *projectio*.

Ainsi l'artiste, au sein du microcosme physico-chimique, voit-il se dérouler la progression de son petit soleil, ou or *philosophique*, par le truchement du *miroir* qui est aussi son *mercure* et dans lequel il contemple la nature à découvert. Au niveau du Grand Oeuvre, chaque signe du zodiaque annonce la phase qui lui correspond, de même qu'il dévoile, sur le plan cosmique, l'ère nouvelle dont il fournit le caractère et l'impulsion maîtresse.

*
* *

Nous songeons à l'Atlantide, mais nous nous garderons de toute précision, quant à l'époque où survint son anéantissement, en l'espace réduit d'un jour et d'une nuit. L'étude est instructive de cet âge où Phébus quitta le signe des Gémeaux pour celui du Bélier qui régnait donc quand Platon promenait son calame sur le papyrus de ses volumina.

Il n'y a aucune raison de rejeter l'assertion de ce prêtre égyptien, dans le *Timée*, selon laquelle, au VII^e siècle avant Jésus-Christ, l'océan (πέλαγος) s'étendant très loin, à l'ouest des Colonnes d'Hercule, c'est-à-dire de Gibraltar, se montrait *impraticable et inexploré* -- ἄπορος καὶ ἀδιερεύνητος. Cela à cause de l'obstacle du limon, de la boue (πηλοῦ très exactement, que l'île (νῆσος) avait laissée en s'affaissant.

Le même vieil hiérophante avait exposé la double destruction que devaient annoncer, à leur tour, les trois évangiles synoptiques et par laquelle la terre est jugée, alternativement, dans l'eau, puis dans le feu :

« Moi (Jean-Baptiste) je vous baptise dans l'eau, ... Lui, vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu. »

Le mystère des cycles n'est pas sans s'apparenter étroitement avec celui de l'île *Atlantis*, que Paul Le Cour s'appliqua tant à éclaircir.

L'ère qui vient est-elle en désaccord avec le *Verbum Dei* de plus en plus délaissé ? Quoi qu'il en soit, les prodromes se manifestent de la venue d'Aquarius, que le fondateur d'*Atlantis* annonçait déjà,

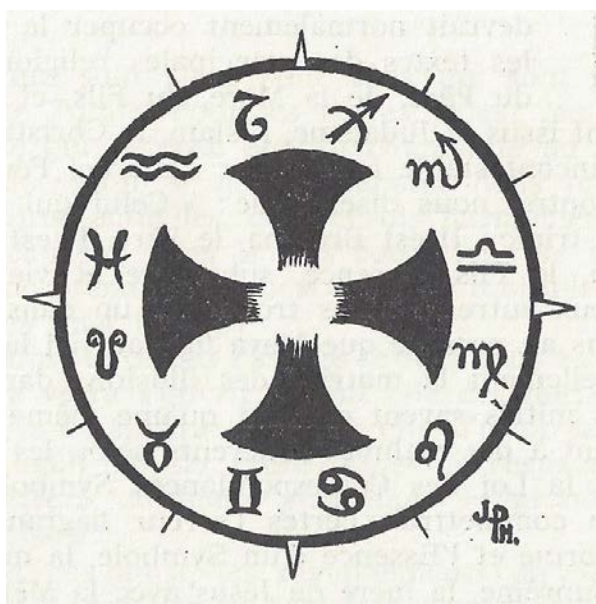
il y a plus de trente années, dans ses études diverses, et, de façon plus étendue, dans son livre *L'Ere du Verseau*.

Le sens est clair du signe simplifié et traduisant l'éphèbe nu, en son manteau ouvert, qui verse, de toute sa hauteur, l'eau de l'amphore couchée sur son épaule, dans l'urne béante devant lui. Certes, combien frappant se montre l'hiéroglyphe constitué de deux lignes qui ondulent, l'une au-dessus de l'autre, et qui fournissent l'image expressive des ondes en mouvement, qu'elles soient matérielles ou électromagnétiques. Celles-ci, dans l'attente de beaucoup mieux faire, apportent aux humains, sur le petit écran, des loisirs variés et des plaisirs infinis. Nous y avons tenu tribune, notre très cher Henry Bac et nous-même, tous deux étroitement unis pour le noble et bon combat.

Cette même lutte que mena Paul Le Cour, qu'il appuyait sur l'Atlantide et l'avènement salutaire de Ganymède.

Savignies, ce jour de Noël 1967.

Eugène CANSELTET.



Le Message interdit

par PYRAME.

« Le règne du Père a passé, le règne du Fils
s'écoule, le règne de l'Esprit approche ! »

Joachim de FLORE.

II. - ACTUALITE DE FATIMA (1).



I l'expression principale de la Mère en notre monde est la Matrice Astrale, Sa Nature est tout autre sur les plans supérieurs et notamment sur celui des Principes où resplendit la Trinité Suprême : Père, Fils et Saint-Esprit !

Or, le Saint-Esprit occupe ici la place que devrait normalement occuper la Mère. En effet, les textes des principales religions nous parlent du Père, de la Mère, du Fils, et seul le courant sémite d'où sont issus le Judaïsme, l'Islam, le Christianisme, marque une réticence incontestable à diviniser l'Eternel Féminin. Les Upnishads, par contre, nous disent que : « Celui qui crée sans cesse les mondes est triple : Il est Brahma, le Père. Il est Maya, la Mère. Il est Vishnou, le Fils. Essence, substance et vie. Chacun d'eux contient les deux autres et tous trois sont un dans l'Ineffable ! »

Remarquons au passage que Maya figurant ici la Mère Suprême désigne habituellement la matrice des illusions dans l'hindouisme. Les Brahmines initiés savent en effet qu'une même Essence anime l'univers, vibrant à des rythmes différents selon les plans. En bref, ils connaissent la Loi des Correspondances Symboliques et aucun d'entre eux ne commettrait certes l'erreur flagrante consistant à confondre la Forme et l'Essence d'un Symbole, la mère d'un Avatar avec la Mère Suprême, la mère de Jésus avec la Mère-Dieu ! L'essor du christianisme ce fut, certes, l'épanouissement d'une Idée Nouvelle effaçant les Idées Mortes, mais aussi, hélas, les drames d'Ephèse et de Nicée quand la majorité ignorante l'emporta sur la minorité initiée ! Cette minorité connut pour sa part la véritable nature du

1. La première partie de cette étude a paru dans le n. 243 d'*Atlantis*.

Paraclet puisque les textes gnostiques les plus hermétiques nomment l'Esprit-Saint « La Mère ».

Si la Nature du Fils fit l'objet d'infinies polémiques au cours desquelles se manifesta une fois de plus la confusion des plans, le Saint-Esprit demeura un mystère pour la plupart des théologiens. Il fut et est toujours, selon l'expression de Van der Leeuw « ce chapitre ignoré de l'histoire religieuse (2) ».

Or, bien qu'Il occupe la placé logique de la Mère, bien qu'Il en soit très proche, le Saint-Esprit n'est pas la Mère ! Nous pourrions dire qu'Il est le Feu de l'Eternel-Féminin, la manifestation en tant qu'énergie cosmique de l'Eternel-Féminin Transcendant ! En fait, il y a, entre le Saint-Esprit et la Mère, la même différence qu'entre le Verbe et le Fils (3). Et tous les traditionalistes connaissent le rôle éminent que jouera ce Feu au cours des temps à venir !

L'ère du Verseau dans laquelle l'humanité est sur le point de pénétrer sera essentiellement l'ère du Saint-Esprit, marquée notamment par l'avènement d'une féminité transcendée. La femme régénérée retrouvera le rôle initiatique qu'elle occupait des millénaires avant l'épopée de Ram, au temps de l'Atlantide, quand elle était l'Intermédiaire Naturelle entre l'homme et la création. Eve redeviendra Marie et la Prêtresse Solaire effaçant son noir visage des profondeurs entraînera l'Homme du Verseau sur les chemins du Ciel !

*
* *

Pour ceux qui sont purs, pour ceux qui sont prêts, le Saint-Esprit est Grâce Totale. Pour les autres, il est feu dévorant.

Le problème qui se pose donc à l'humanité au seuil d'une ère spirituelle est de savoir si elle est capable dans son état présent, dans ses structures actuelles, de recevoir harmonieusement le Feu Divin. Est-elle capable, dans le très court laps de temps encore à sa disposition, de prendre conscience de ses multiples erreurs et de les rectifier sans plus tarder ?

S'il en est ainsi le Grand Passage se fera sans à-coups et l'humanité *tout entière* verra s'ouvrir devant elle des horizons, des possibilités matérielles et spirituelles dont elle n'avait jamais osé rêver auparavant. Accueilli par ses Frères Aînés de l'espace infini, l'Homo Galacticus pénétrera de plain pied dans le grand conclave des mondes spiritualisés !

S'il n'en est pas ainsi, les rayonnements du Saint-Esprit descendront néanmoins car rien ne peut interrompre le cours des cycles. Seulement, au lieu de se présenter en tant que Grâce, à une humanité préparée, au lieu de manifester leur aspect transcendant, les rayonnements ignés devront au préalable s'adapter au rythme vibra-

2. Van der LEEUW, *Le Feu créateur*, Edit. Adyar.

3. *Atlantis*, n° 231, « Wagner et la Tradition » (*Ecce Homo*, p. 32 et 33).

toire de l'humanité et de la sphère astrale entourant la planète...

Ce feu, nous nous en doutons bien, ne sera plus Grâce, Connaissance, Béatitude et la déchéance humaine appellera celui de l'atome éclatant dans un fracas d'apocalypse !

Il ne s'agit pas pour nous de prophétiser, au sens où le profane l'entend. Il ne s'agit pas d'exprimer une « éventualité » et d'en affirmer gratuitement la réalisation ! Il s'agit de Lois, et celle, notamment, de la Concordance des Plans (4) est formelle : l'Univers entier est régi par une Harmonie et un Equilibre rigoureux. Les opérations alchimiques reposant toutes sur la science des polarités exigent un dosage minutieux entre des Principes complémentaires et antagonistes à la fois. Si les deux plateaux de la Balance Hermétique ne sont pas rigoureusement équilibrés, si le Soufre et le Mercure, le Feu et l'Eau, le Volatil et le Fixe ne s'unissent en des proportions judicieuses, le Grand Oeuvre tout entier échoue. Or, ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Des Lois Alchimiques règlent le devenir des humanités et la Science des Prophètes n'est autre que la Connaissance de ces Lois. Ces dernières sont rigoureusement respectées par les Maîtres Alchimistes présidant aux destinées du monde et les Frères du Feu n'atténueraient certes pas la descente de courants spirituels sous prétexte que ceux-ci occasionneront de sérieuses perturbations au sein de l'humanité.

En conséquence, le Feu de l'Eternel Féminin descendra au cours des prochaines années *selon un rythme vibratoire correspondant exactement à l'état spirituel de l'humanité dans son ensemble*, selon un rythme dont nous sommes tous co-responsables.

Le Saint-Esprit est essentiellement bi-constitué (5). Il détruit avant de construire quand la structure sur laquelle Il doit s'abattre ne vibre pas à un niveau spirituel assez haut. Il est bien évident que, dans ce cas, la phase destructrice ne doit rien à des rayonnements manifestant la Transcendance ! Une échelle infinie relie Satan à Dieu (4), et l'Eternel Féminin comme le Saint-Esprit, sa manifestation propre, sont présents sur chacun de ses innombrables degrés !

Dieu ne châtie pas ! Ce n'est pas afin d'éprouver l'humanité selon ses « péchés », ce n'est pas afin de lui faire boire « le calice de sa colère » que sonnera l'heure de l'apocalypse, mais en fonction d'une Loi immuable selon laquelle *un rythme vibratoire déterminé appelle inéluctablement son rythme vibratoire complémentaire*.

Or la noirceur du plan astral est telle en cette fin de Kali Yuga (l'âge noir, selon la Tradition Hindoue), que s'il n'y avait ceux que la Dame de La Salette appela « les apôtres des derniers temps » l'humanité entière risquerait de périr ! « Si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, personne ne serait sauvé ; mais Il les a abrégés à cause des Elus... » (Marc, XIII, 30.) En relatant les mêmes événements, Luc

4. *Atlantis*, n° 243, « Là Mère et les correspondances symboliques ».

5. *Atlantis*, n° 220, « Le symbolisme des jeux ». (Les échecs et le cosmos, p. 99).

précise (XXI, 32) : « Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera point que tout cela n'arrive. » Nous ne devons pas rejeter ces prophéties en prétendant qu'elles s'adressaient au seul peuple d'Israël menacé de déportation par les légions romaines. Les paroles de Jésus-Christ concernent tous les plans, ayant une signification particulière sur chacun des multiples échelons de l'Echelle Symbolique. Sur un plan restreint, car effectivement limité aux seuls Juifs, cette prophétie concernait bien le soulèvement réprimé par Titus et noyé dans le sang. Mais dans un sens cosmique le terme « cette génération » ne signifie plus le cours d'une vie ! Il représente alors l'ère des Poissons. C'est-à-dire l'ère actuelle dans son ensemble !

N'oublions pas cependant que si la phase dissolvante, c'est-à-dire l'apocalypse, est inéluctable, la phase suivante, celle de la Construction Céleste ne l'est pas moins ! Le passage de l'ère des Poissons à celle du Verseau marquera « la fin d'un monde » et non pas « la fin du monde » ! Une ère spirituelle s'ouvre devant l'humanité et les pleurs de la mère en train d'enfanter céderont vite la place aux larmes de joie !

L'humanité entière est actuellement figée en des structures appartenant au vieux monde, à ce monde qui doit mourir pour céder sa place à la Jérusalem des Temps Nouveaux !

« Pour qu'un sanctuaire apparaisse, il faut qu'un sanctuaire disparaisse », proclame éternellement la Tradition. Si les vieilles structures n'étaient détruites ou pour le moins fortement ébranlées, il serait impossible d'établir l'ordre Nouveau du Verseau ! Si l'équilibre fallacieux qui maintient encore debout un monde d'injustice et d'hypocrisie devait se prolonger indéfiniment, alors nous pourrions être légitimement inquiets et angoissés ! Mais nous affirmons notre confiance en des temps plus spiritualisés et bientôt viendra l'Aurore !

Tous les cultes des Poissons appartiennent déjà au passé et les actuels potentats religieux, politiques, militaires ou financiers préfigurent en les parodiant d'une façon souvent diabolique les Grands Synarques du Verseau ! Notre temps est celui des faux prophètes : César se substitue à Ram et Mammon au Christ ! Partout la justice s'est effacée devant l'arbitraire !

Combien d'Etats sont aujourd'hui gouvernés par des militaires ayant confondu « Pouvoir » et « Autorité » ! L'or, métal solaire, symbole de perfection spirituelle, est utilisé comme instrument de corruption et de domination ! La Tiare Etrusque, Symbole du Trirègne, est coiffée par des Pontifes remplis certes de bonne volonté mais ayant perdu les Clefs de la Haute Science !

Comment nous étonner dès lors si le vieux monde roule à l'abîme ! Comment nous étonner lorsque ceux qui nous dirigent ont failli à leur mission ! Aucune structure politique ou religieuse des Poissons ne franchira les Portes du Verseau et seuls des rameaux sans vie, pareils à des arbres morts, constitueront quelque temps, encore, le témoignage ultime d'un monde oublieux de Dieu !

*
* *

Le 13 mai 1917, l'Eternel Féminin a jeté le gant !

Le 13 mai 1917, Marie affirma Sa Présence dans un monde à la dérive !

Le 13 mai 1917, la Mère Divine opposa Sa Puissance aux multiples courants ténébreux qui mènent la planète à son apocalypse !

Fatima, c'est le défi marial aux forces noires ! Face aux courants diaboliques, -- car détournés de leur sens initial, selon l'étymologie du mot « diabolus », -- Marie s'est dressée comme un Symbole, inscrivant dans l'astral planétaire la victoire de la Lumière au cours des prochaines épreuves !

Fatima, c'est le ralliement instinctif de tous ceux qui luttent « à contre-courant », affrontant les mille et un visages du Prince de ce Monde !

Fatima, c'est l'annonce de l'apocalypse et la préfiguration « des signes dans le soleil, la lune et les étoiles » annoncés par Jésus-Christ, quand « les hommes rendront l'âme de terreur dans l'attente de ce qui surviendra pour la terre »... (Luc, XXI, 25-26).

Trois secrets furent révélés aux petits voyants de la Cova de Iria. Le dernier d'entre eux devait être rendu public en 1960. Or, quand cette année-là Jean XXIII prit connaissance du texte, il fut tellement bouleversé par ce qu'il y trouva que plusieurs jours durant il fut profondément affecté.

Nul doute qu'il ne se fut agi là d'événements graves, très graves même, et le pape décida aussitôt de garder la Révélation sous le boisseau par crainte, vraisemblablement, de provoquer des remous, voire des inquiétudes énormes dans le monde catholique. Déplorons seulement, en la circonstance, que, Vicaire de Jésus-Christ et à plus forte raison de la Mère, -- selon le dogme catholique --, le pape soit allé à l'encontre de la Volonté Mariale et ait finalement décidé en fonction de raisons humaines et non de la Raison Divine !

Nous ignorons par conséquent ce que fut le texte exact du Message, cependant les nombreux indices qui ont filtré, en provenance notamment d'ecclésiastiques ou de médecins qui approchèrent Lucie ces dernières années, nous amènent à ne retenir comme infiniment probable qu'une seule hypothèse. Mais avant d'exposer celle-ci nous voudrions exposer trois points qui auraient très bien pu être mentionnés dans le Message, sans toutefois en constituer l'essentiel.

1" L'accent aurait pu être mis sur *la dégradation du monde en général et du clergé en particulier*. Déjà le Message interdit de La Salette avait été extrêmement dur pour la hiérarchie catholique qualifiée de « cloaque d'impureté ». Il aurait été notamment précisé que les Puissances Célestes utiliseraient de plus en plus des laïcs pour accomplir les oeuvres de Dieu, et c'est vraisemblablement parmi eux que seront choisis, selon le Message de La Salette

dont nous donnons ci-dessous des extraits relatifs aux événements à venir, les « apôtres des derniers temps » : « La société est à la veille des fléaux les plus terribles et des plus grands événements... J'adresse un pressant appel à la terre. J'appelle les vrais disciples du Dieu Vivant et régnant dans les cieux. J'appelle les vrais imitateurs du Christ fait homme. J'appelle mes enfants, mes vrais dévots, ceux qui se sont donnés à moi pour que je les conduise à mon divin Fils, ceux que je porte pour ainsi dire dans mes bras, ceux qui ont vécu de mon esprit. Enfin j'appelle les Apôtres des derniers temps, les fidèles disciples de Jésus-Christ... Il est temps qu'ils sortent et viennent éclairer la terre... Car voici le temps des temps, la fin des fins » !

Nous pouvons également remarquer l'emploi fréquent du conditionnel dans le reste du Message : « Si l'humanité ne se convertit... ne se détourne des chemins ténébreux, des malheurs la frapperont... » Ce ton se retrouve dans presque toutes les interventions émanant de l'Eternel Féminin. Est-ce à dire que les Hiérarchies se feraient encore des illusions sur l'obéissance des foules et leur aptitude à se convertir d'une façon radicale ? Certainement pas, et la Transcendance a toujours « su » que les fléaux dont l'humanité était menacée ne pouvaient absolument pas être évités car il aurait fallu pour cela un changement de conscience collectif tout à fait improbable. Néanmoins les Hiérarchies ont constamment évité de formuler comme des certitudes ou même des probabilités des événements malheureux pour l'humanité. Elles ont toujours refusé de contribuer par des affirmations « négatives » à provoquer l'élaboration astrale d'événements à venir. De plus, l'emploi du conditionnel avait l'avantage de relancer au maximum les efforts de ceux qui « avaient des oreilles pour entendre le Message » !

Seulement, il y a un moment où le conditionnel lui-même n'est plus de mise et où sonne l'heure des Annonciations ! Il y a un moment où la Vérité doit être clairement et totalement énoncée alors qu'auparavant il y aurait eu profanation du secret initiatique ! C'est lorsque le temps des inscriptions occultes a pris fin en ce sens que ce qui s'additionne encore ne peut plus changer notablement les Echéances Cosmiques. C'est lorsque le temps est venu où le bilan astral d'un monde ou d'un peuple descend sur le plan des effectuations ! Alors retentit la voix des Prophètes et les Oracles abandonnant toute ambiguïté ne dissimulent plus la gravité des événements à venir ! Or, la date de 1960 ayant été désignée par l'Eternel Féminin pour l'ouverture d'un Sceau et la proclamation du Message, nous pouvons légitimement penser que depuis cette année l'humanité est entrée dans une telle période !

2° Les Révélations pourraient être d'ordre politique.

Ce n'est évidemment pas une coïncidence si les apparitions ont eu lieu en 1917, c'est-à-dire l'année même de la révolution sovié-

tique. Le communisme (chinois ou soviétique) (6) pourrait se trouver mentionné indirectement et une proclamation du Message constituerait une prise de position sans réserve de la part de l'Eglise.

3° *Les Révélations pourraient mentionner un événement cosmique* comme « le retour du Fils sur les nuées ». C'est à dessein que nous employons cette phrase prononcée par Jésus et renfermant un symbolisme extrêmement profond. Là encore il ne faut pas confondre les plans en imaginant Christ chevauchant un nuage !

Dans son avertissement de La Salette, Marie avait dit : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon Fils. Elle est si lourde et si pesante que je ne puis la retenir. »

Que signifie cette phrase-symbole ?

Le Fils, par rapport à la Mère qui est son Principe, le Fils représente le plan des effectuations, le plan où s'expriment les événements inscrits préalablement sur la Matrice Astrale, dans la propre chair de la Mère. Or, tant que pour une planète n'a pas sonné l'heure où doit descendre et se manifester ce qui a été inscrit dans l'Astral, « la main du Fils ne s'est pas encore abattue ». Mais quand l'heure du bilan est venue, quand le temps des inscriptions est passé et que retentit l'Apocalypse, la somme de ces inscriptions descend sur le plan du Fils dont « la main s'abat sur le monde ». Et la noirceur du plan astral est telle que la descente prochaine des courants ignés laisserait peu d'espoir de survie à l'humanité s'il n'y avait eu l'action préalable des « apôtres des derniers temps ». Leur oeuvre, ainsi que nous le dit le Message de La Salette, s'est accomplie *préalablement*, dans le silence. Il est vraisemblable qu'elle a été essentiellement constituée par des « inscriptions occultes » destinées à contrebalancer les ténèbres astrales en frayant la voie pour que descendent le plus harmonieusement possible les courants très brûlants du Saint-Esprit.

La *montée* du Kundalini dans un corps insuffisamment purifié s'accompagne toujours de douleurs atroces. De même la *descente* du Saint-Esprit dans un monde où aucune voie n'aurait été frayée pour Lui engendrerait des remous terribles dans la Matrice Astrale. Il en résulterait à peu près simultanément l'éclatement de l'apocalypse sur le plan matériel. Dans ces deux cas, microcosmique et macrocosmique, la solution est identique : « Aplanir les chemins du Seigneur » en constituant, préalablement à ce passage igné, un « Pont » entre le Ciel et la Terre destiné, selon une expression tantrique, à « relier les Terres du bout du Monde ».

6. Les égrégores du communisme chinois et du communisme soviétique ont, d'un point de vue occulte, des origines absolument différentes et il était par conséquent impossible que se perpétue entre eux des relations de bon voisinage sur le plan manifesté. Le courant soviétique appartient au cycle actuel de l'humanité. Le courant chinois constitue la rémanence d'autres cycles. Il est missionné pour l'accomplissement prochain de « certains événements ».

Les trois hypothèses que nous avons envisagées n'expliquent absolument pas l'émoi du pape lorsque celui-ci prit connaissance du Message. Selon nous, si elles figurent dans le texte interdit, elles n'en constituent pas l'essentiel. Nous en arrivons donc obligatoirement à l'hypothèse de l'Apocalypse qui seule peut expliquer le silence total sur cette partie du Message.

Il aurait donc été question de bouleversements de toutes sortes dans le monde, tant sur le plan de l'humanité (guerres, révolutions), que sur celui de la nature (tremblements de terre intenses, modifications du relief et des littoraux, etc.). Nous pensons toutefois que ces derniers événements seraient postérieurs aux premiers. Cependant l'annonce de telles calamités serait capable de provoquer d'énormes paniques, surtout s'il était question d'une guerre atomique !

Il est en tout cas une hypothèse qu'il faut dès à présent écarter, celle d'un message incommunicable pour s'être révélé faux, d'une prophétie rendue caduque par les événements de ces dernières années. Paul VI, en effet, a pris connaissance du texte après Jean XXIII, et l'éclat qu'il tint à donner aux cérémonies du cinquantenaire en se déplaçant personnellement puis en recevant Lucie en audience privée cautionnent à la fois les apparitions et la totalité du Message.

*
* *

L'interdit jeté par le pape sur le secret de Fatima est lui-même le reflet d'un autre interdit infiniment plus grave : le rejet, le refus par l'humanité des Lois Divines.

Les courants transcendants parviennent de plus en plus difficilement à traverser la gangue astrale entourant notre planète et les rayonnements célestes ne pénètrent plus jusqu'aux hommes. Ceci explique la nécessité pour le Saint-Esprit d'intervenir dans toute sa puissance ignée afin de se frayer un passage et de provoquer du même coup la mort du vieux monde.

Fatima constitue l'Annonce Symbolique, l'inscription dans la Matrice Astrale de l'effacement du vieux monde !

Fatima est en effet placée sous le signe de la mort ! Toutes les apparitions, sauf une, se sont effectuées le 13 d'un mois et ce chiffre est l'arcane de la mort. Elles ont débuté le 13 mai, ce mois étant celui de Marie, donc du Saint-Esprit et le nom même du lieu où elles se Manifestèrent - « Fatima » voulant dire « la Dame », « la femme » en arabe - est profondément significatif. L'apparition de la Vierge un 13 mai, en un tel lieu, signifie la fin d'un temps occasionnée par les rayonnements très brûlants du Saint-Esprit !

Il n'y a pas de coïncidence dans les dates auxquelles surviennent les manifestations transcendantales et notre ami Augustin Berger nous a entretenu de ce sujet dans le numéro 243 d'*Atlantis*. Cependant nous utiliserons une fois de plus cette algèbre de l'esprit que forme le Tarot pour nous efforcer de pénétrer davantage encore les secrets des Nombres.

Le 13 est la lame de *la mort*. C'est le squelette avec sa faux moissonnant les vies. Mais de terre sortent des membres, des têtes, des corps car aucune fin n'est définitive. Toute naissance porte en elle le germe de la mort, comme toute mort est suivie par une autre naissance. Notons au passage que le cycle des réincarnations prend fin lorsqu'un être a connu au cours de sa vie terrestre « une Nouvelle Naissance », cette dernière abolissant la nécessité d'un retour ici-bas.

La mort n'existe pas comme l'imaginent les profanes. Elle n'est pas une fin en elle-même, mais la fin d'une ère à l'échelle planétaire, comme elle est la fin d'un cycle terrestre à l'échelle d'un individu.

L'ère du Verseau sera essentiellement l'ère du Saint-Esprit et ce dernier est figuré dans le Tarot par la lame 17, l'Etoile, ainsi que nous l'avons expliqué dans le numéro 233 d'*Atlantis*.

Or, pour aller du 13 au 17, il faut franchir le 4, c'est-à-dire la croix, symbole des épreuves temporelles. Dans l'Apocalypse de Jean ce temps des épreuves est représenté par « les quatre cavaliers ».

Le premier chevauche un cheval blanc, symbole de l'élément Air. Sa mission révélée est la suivante : faire fuir les hommes par les bêtes sauvages qui, en symbolique occulte, représentent les fauves astraux engendrés par l'humanité !

Le second monte un cheval roux, symbole du Feu. C'est la guerre, une guerre qui, hélas, n'existe pas seulement sur le plan matériel !

Le troisième est sur un cheval noir, symbolisant l'élément Terre. Il tient une balance pour peser « le blé et l'orge ». C'est, nous dit-on, la famine. Or, cette famine ne concerne pas le seul plan matériel, car l'homme, ainsi que l'a dit Jésus, « ne se nourrit pas seulement de pain, mais de toute Parole sortant de la bouche de Dieu ». Le sens occulte de cet arcane est le suivant : la Vérité se fera rare, notre temps étant celui des faux prophètes et le pain est, selon les paroles de saint Paul, cette nourriture que seuls peuvent supporter les adultes, les petits enfants en initiation devant se contenter de lait.

Le quatrième cavalier est la mort. C'est l'élément Eau car il figure les eaux mortes, ces eaux gelées dans lesquelles plonge jusqu'aux reins le Lucifer dantesque (7).

Nous pouvons constater que tous ces symboles constituent le reflet involué des quatre éléments et cela correspond très exactement à la période sombre mais certainement très courte que l'humanité s'apprête à traverser.

Notons également que les lames du Tarot situées entre le 13 et le 17 n'occupent pas leur place en fonction d'une simple coïncidence !

La lame 14 est *la Tempérance*.

7. Cf. *Atlantis*, n° 228, « Baphomet, le secret de Dante ».

Un ange tient deux urnes dont les ondes se réunissent, figurant d'une part les deux feux de l'Apocalypse : le feu destructeur du Saint-Esprit ou feu atomique, et le feu constructeur, la Grâce, prévalant au cours de la phase suivante. Cependant la jonction des ondes symbolise également la jonction des plans, le pont de lumière entre le Ciel et la Terre réalisé par les « Apôtres des derniers temps ». Enfin à l'échelle de l'initiation individuelle c'est le long cheminement initiatique à travers le plan astral ou plan de la lune.

Le 14, en effet, est un chiffre lunaire. Les Phéniciens divisaient le mois lunaire en deux périodes : quatorze jours de lune blanche croissante et quatorze jours de lune noire décroissante. Hermès, nous dit la Tradition, « avait la clef du septième portail dans le deuxième monde », c'est-à-dire la clef du plan intermédiaire ou plan astral. Ceci constitue une des raisons pour lesquelles les hindous font régner la planète Mercure sur le karma dans leur astrologie, le karma étant le plan des effectuations astrales obligeant les âmes à se réincarner.

Sur le plan des prophéties, à une échelle cosmique, les arcanes du Tarot prennent des sens différents de ceux qu'on leur accorde généralement en astrologie divinatoire. Plus exactement leur sens est prolongé sans être fondamentalement différencié. Cette remarque est valable pour toutes les lames car chacune est un Symbole dont le sens se répercute à l'infini sur tous les plans.

Nul ne peut effacer un Karma et annuler par exemple la mort qui se trouve inscrite dans son destin à l'âge de quarante-cinq ans. Mais si l'être concerné suit une voie initiatique et, connaît « la mort alchimique » du vieil homme, cette mort annule celle qui était précédemment inscrite en la transférant sur un plan vibratoire plus élevé. C'est seulement dans ce sens que l'on peut parler du libre arbitre et nous devons bien comprendre que la mort du vieux monde, prévue lors des prochaines années, sera largement atténuée sur le plan matériel dans la mesure même où elle sera vécue sur les plans occultes.

La lame 15 est le *Diable*.

Elle représente le déchaînement sur notre monde des forces ténébreuses libérées par la descente des courants transcendants à l'arcane 12, le pendu, symbole d'une force céleste se précipitant sur la terre (8) et cause initiale de tout le remue-ménage qui s'ensuivra... Les lames majeures du Tarot, au nombre de 22 peuvent en effet être divisées en deux parties égales ayant respectivement des sens microcosmique et macrocosmique. Du un au dix et du douze au vingt et un nous sommes en présence de deux cycles distincts. Les lames 11 et 22, *étroitement liées l'une à l'autre*, constituant à elles seules des mystères n'appartenant pas à la lettre.

Vient ensuite le 16, *la Tour Foudroyée* !

8. Cf. *Atlantis*, n. 233, « Alchimie et Rose + Croix ».

C'est le signe du vieux monde achevant de mourir, l'écroulement de Babylone édiflée sur l'injustice. L'aspect destructeur, dissolvant, du Saint-Esprit a rempli son rôle et peut surgir le Nouveau. Temple, la Jérusalem du Verseau éclairée par *l'Etoile*, la dix-septième lame du Tarot.

Le Saint-Esprit manifeste à présent son aspect constructeur et la Grâce Divine se répand à flots sur le monde. Le feu céleste ne brûle plus des êtres régénérés pour qui il est Amour et Connaissance.

Cette lame méconnue entre toutes représente en effet une femme merveilleusement belle versant le contenu de deux urnes sur la terre. Son geste prolonge et accomplit celui de l'ange figurant sur la quatorzième lame, la Tempérance, où *les deux ondes vont à la rencontre l'une de l'autre*. Ici au contraire, le feu inférieur dompté et transmuté coule dans *un sens identique* au feu d'en haut. En magie hermétique, le nom de cette femme est « Celle qui demeure entre les Eaux ». Sa Nature doit à présent nous apparaître clairement : Nue comme la Vérité sortant du puits et éclairée par le rayonnement septuple de l'Esprit Saint (il y a sept étoiles autour d'un Astre Majeur), Elle est la Matrice Astrale purifiée et lumineuse, la femme ré-générée ouvrant à l'Homme du Verseau les Portes du Ciel et non plus celles des Profondeurs.

*
* *

Le quatre a été accompli. La croix s'efface à l'horizon des Poissons. Peut enfin surgir Agni-Mède, l'homme nouveau au corps transformé par le feu divin, qui, tournant le dos aux vieux chemins infernaux retrouvera Celui du Ciel, celui-là même que son ancêtre du Kali-Yuga avait emprunté pour descendre !

PYRAME.



Lettre à un ami intégriste

par Jean PHAURE.

« Nous voudrions que tout ce qui a une valeur fut éternel... Destruction de Troie. Chute de pétales d'arbres fruitiers en fleurs. Aimer Dieu à travers la destruction de Troie et Carthage. Et sans consolation. L'Amour n'est pas consolation, il est Lumière... »

Simone WEIL,

La Pesanteur et la Grâce, p. 124 et 16.



HER ami (1).

Voilà déjà des années que nous correspondons et que nous avons -- trop rarement -- le plaisir de nous rencontrer. Encore une lettre me direz-vous. Certes, mais aujourd'hui, je sais que ces pages -- que je m'efforcerai de faire aussi peu nombreuses que possible, car je sais le poids de vos occupations -- vont prendre, toutes familières qu'elles seront, je ne sais quelle valeur de bilan grave et angoissé, à la lumière d'une exigence totale de vérité qui nous est commune.

Et cependant, les raisons que nous avons de nous comprendre et de nous entendre ne sont-elles pas beaucoup plus fortes que celles que nous pourrions avoir de nous déchirer ? Est-ce que depuis longtemps je n'observe pas, avec fraternité et « de l'intérieur », votre douloureux itinéraire spirituel ? Ne suis-je pas indigné avec vous, lorsque des émissaires de « l'ordre nouveau » vous ricangent au nez, ou vous insultent -- puisque ce nom d'*Intégriste* que vous portez fièrement est en effet pour eux terme de mépris ?

1. Cette « lettre », synthèse d'une correspondance réelle, ne prétend évidemment pas traiter en sa totalité la confrontation de l'intégrisme et de l'ésotérisme chrétien en notre Fin des Temps. Le destinataire aussi bien que celui qui dit Je caractérisent ici deux attitudes possibles devant la subversion spirituelle de notre temps, mais n'ont évidemment pas la prétention de parler au nom de qui que ce soit, de quelque organisme que ce soit, ni surtout de présenter leur engagement comme exemplaire : ils ne veulent que *témoigner* au nom de l'attitude qu'ils croient devoir adopter en vertu de leurs idées et de leur foi blessée.

Que de souvenirs communs je pourrais ce soir évoquer ! En dehors de nos lettres, nos articles -- que souvent nous avons écrits en pensant l'un à l'autre --, nos conférences, nos rencontres, nos promenades même, comme en ce jour où, également horrifiés, nous avons trouvé au Marché aux puces de la Porte de Saint-Ouen des calices, des ciboires en vermeil, et d'autres objets liturgiques que les « nouveaux prêtres » avaient expulsés de leurs « nouveaux temples » pour faire « place nette » et effacer les dernières traces de « triomphalisme » des églises « de papa »... (Ne m'avez-vous pas dit que des *patènes* étaient aujourd'hui utilisées comme cendriers dans des boîtes de nuit ?) Vous m'avez éclairé car j'en étais encore, quant à moi, aux tabernacles utilisés comme niches à chiens... Ce que nous percevons est en effet sans cesse dépassé par ce qui est.

Oui, on *brade*. C'est la grande évacuation par « l'aile marchande de l'Eglise » de tout ce qui portait le sacré : images, statues, objets de culte, symboles, latin, grégorien, orgues, cloches, que sais-je ? Tout ce qui portait sens et mystère, contemplation et prière personnelle, cheminement profond et dialogue muet de l'âme avec le Créateur est moqué, piétiné, censuré, « évacué »... Tous les temps du nouveau rite doivent être occupés par la palabre, la prière ânonnée, les hymnes « modernes », et la bonne parole socialisante impérativement diffusée... Et l'on admoneste ceux qui osent encore (« attitude d'esclave », paraît-il !) s'agenouiller pour la communion ! Et l'on rappelle à l'ordre ceux qui veulent encore se livrer à la prière personnelle ! A la poubelle les vieux bréviaires, les missels en latin ! Au ruisseau les chapelets !

De ces jeunes (et souvent moins « jeunes » !) vicaires, vous en connaissez comme moi. Et souvent, me dites-vous, leur sincérité vous étonne, vous bouleverse. Plus encore leur *ignorance* de tout ce qui a fait depuis deux mille ans la substance même de l'Eglise du Christ ! Ils détruisent tout car ils ne savent ce qu'ils détruisent. Ils prennent pour influx évangélique ce qui n'est que collectivisme instinctif, pour Amour ce qui n'est que copinage. Et avant tout, chez eux, quelle ignorance, encore, pour le problème n° 1, celui du Mal ! Avec eux, on est encore et toujours en plein rousseauisme : « L'homme est bon : laissons faire ! »

Comme en toutes les époques de décadence de la foi (mais plus qu'en tout autre, car ce temps récapitule en sa bassesse toutes les autres décadences), un terrible et envoûtant vent de *naturalisme* souffle sur tous les domaines de l'Esprit ! On connaît le raisonnement : ils suffit d'être *généreux*. Justice, Fraternité, Charité, sont des termes réduisibles à la même exigence... Malheureusement, la générosité, l'enthousiasme, c'est une vertu *naturelle*. Or, la nature est blessée depuis la Chute. La générosité ne devient spirituelle que si elle est orientée véritablement vers le bien, le Vrai et le Beau, que si elle est faite vertu *chrétienne* par adjonction des vertus cardinales et théologiques. L'homme ne peut faire son salut uniquement par son *instinct*, son intellect, ou par la fraternité d'autrui : il faut

que son *intuition spirituelle* soit en lui restaurée par l'influx d'une Révélation, de la Rédemption par le Christ incarné en Jésus. Un chrétien ne peut en lui « faire confiance » à la seule « nature », fût-elle « généreuse ». Sinon, le Verbe n'aurait pas eu besoin, en effet, de venir s'incarner sur la Terre !

Quand le Verbe incarné n'est plus que le « Grand Copain », les églises sont en effet ouvertes aux effluves les plus bas émanés de ce monde et de son « Prince »... Ah ! quelle soif vers les eaux temporelles ! Quel désir éperdu de « *s'ouvrir* » à tout ce qui jusqu'ici n'entrait pas dans le Temple ! Quelle hâte continuelle, quelle perte du sens de l'*Eternité* !

Car ils avaient l'*Eternel* et ils ne font maintenant que tirer une langue concupiscente vers tout ce qui est *temporel*. Tout ce qui flatte, bouge, crie, hurle, les séduit, surtout tout ce qui a *réussi*, même très peu de temps. Tout ce qui est *nouveau* leur est admirable. Les pires funambules leur semblent dignes d'être imités. Aussi, leur prosélytisme, n'est-il plus que racolage... N'avons-nous pas lu dans un livre du R.P. Cloître que la guitare électrique pouvait avoir un pouvoir comparable *aux grandes orgues des cathédrales sur nos ancêtres très chrétiens* ? (Johnny Halliday, édit. Castermann, 1964.) Et ce même ecclésiastique n'est-il pas allé jusqu'à comparer ce bateleur yé-yé... au Christ ? *Voilà le Dieu écartelé, mis en croix par la foule... Pour ce type d'hommes, le triomphe des Rameaux n'est jamais très loin des ténèbres du Vendredi Saint...* Oui, nous en sommes là...

Cher ami, comme moi blessé, vous savez que, rien qu'en reprenant nos lettres, nos écrits, le souvenir de nos conversations, je pourrais ici, en citant des faits, des paroles et des textes, remplir cinquante pages de nos douleurs, de nos indignations communes... Quel terrible temps que celui dans lequel les hommes de foi sont aujourd'hui plongés ! Comme nous nous sentons ici proches l'un de l'autre, à l'intérieur même de notre souffrance !

*

* *

Et pourtant, ami, aussi proche de vous que je sois, « quelque chose », vous le savez, nous sépare, qui est notre position réciproque à l'égard du bouleversement spirituel contemporain. Je m'explique. La maison que nous aimons, où nous prions, et que nos ancêtres ont bâtie, est en ce moment secouée par un violent tremblement de terre, plus violent que tous ceux qui l'ont déjà lézardée dans le passé. Cette maison s'écroule sous nos yeux. Je vous entends crier à travers cendres et flammes qu'il n'est pas d'autre demeure possible pour vous, que cette maison est la *seule* habitable, et que, bien que blessée, elle subsistera jusqu'à la fin des Temps. (Ce qui est vrai puisque cette échéance est proche.) Admirable héroïsme ! Mais vous allez jusqu'à proclamer aussi (et cependant que les poutres vous tombent sur la tête), que quiconque n'est pas dans cette

maison ne sera pas sauvé, car vous avez dit aussi que nul n'était sauvé avant qu'elle fût construite, il y a deux mille ans... Quant à moi, très affligé, certes, de ce spectacle, je me trouve à l'air libre, en péril aussi car le sol tremble partout. Mais, contrairement à vous, avant le déclenchement du cataclysme, j'avais consulté les archives et savais que de nombreuses maisons de prière et de salut avaient été construites autrefois à ce même emplacement et qu'elles avaient elles aussi péri de façon à peu près semblable. Je vois, non loin de votre maison, d'autres constructions où l'on prie aussi et où l'on fait aussi son salut, ne vous en déplaît -- et qui semblent d'ailleurs en ce moment aussi mal en point que la vôtre... Ceci pour le passé et le présent. Quant au futur, ne croyez-vous pas que lorsqu'il ne restera pierre sur pierre de votre chancelante demeure, les survivants, comme autrefois, reconstruiront sur ses fondations, plus belle que jamais, une nouvelle maison de prière et que la Croix à son sommet brillera de nouveau ?

Allons, brisons là cette métaphore. Parlons franchement puisque notre amitié nous le permet. Si je vous ai bien compris en vos propos, vos lettres et vos écrits, la seule forme authentique d'une religion véritable en toute l'existence du monde est l'Eglise catholique romaine, que vous appelez d'ailleurs « l'Eglise » tout court, proclamant que quiconque ne lui appartient pas est dans l'erreur et le péché. (Je reconnais d'ailleurs que contrairement à d'autres qui semblent avoir la nostalgie de l'Inquisition, vous y mettez beaucoup de charité, de soupirs, de prières et de tolérance de fait...) Soyez sans crainte, je ne vous infligerai pas ici un cours de théologie et de liturgie comparées ; nos bibliothèques sont assez fournies d'études magistrales sur ces sujets. Mais, c'est pourtant d'un manque effrayant de... *curiosité* que je vous accuserai. Comment une simple histoire de l'Eglise -- ou des églises si vous préférez -- ne vous a-t-elle pas averti des trésors de foi, de science théologique et métaphysique qui ont existé par exemple dans les églises d'Orient, avant et après le schisme du XI^e siècle ? Comment ne voyez-vous pas qu'aux côtés de votre église -- qui est également celle où j'ai été baptisé et qui est chère à mon cœur -- d'autres églises assument elles aussi à leur façon et avec des bonheurs divers, certes, cette même fonction d'Eglise du Christ ?... *Il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père* (Jean, XIV, 2). ... *J'ai d'autres brebis encore qui ne sont pas de cet enclos ; celles-là aussi je dois les mener ; elles écouteront ma voix et il y aura un seul troupeau, un seul Pasteur* (Jean, X, 16).

Oui, tous les hommes « de bon vouloir » sont déjà en esprit sous la houlette du Verbe divin, en une Eglise véritablement *catholique*, c'est-à-dire *universelle*... Pourquoi avez-vous toujours fait semblant de ne pas m'entendre lorsque je vous ai maintes fois rappelé ce terrible seuil du IV^e siècle -- qui a été le premier et le principal schisme -- au cours duquel l'Eglise primitive porteuse encore de tous ses prestiges internes et externes s'est à la fois

revêtue d'une administration officielle et séparée peu à peu de son caractère initiatique ? Certes, le symbolisme religieux devait subsister et vivre encore d'une vie intense pendant plus d'un millénaire grâce en particulier aux artisans initiés porteurs de la Tradition. Mais que, dès le coeur du Moyen Age, cet enseignement dût s'organiser clandestinement et pâtit de constantes persécutions inspirées par la hiérarchie séculière, en dit long sur l'incompréhension, l'ignorance et la décadence spirituelle de celle-ci...

Je sais que le mot *ésotérisme* vous irrite : vous vous obstinez, ainsi que le mot *hermétisme*, à en faire le synonyme d'*occultisme* ! Vous employez d'ailleurs indistinctement ces mots les uns pour les autres. Pour vous, vous l'avez écrit, l'ésotérisme n'est qu'« une doctrine orientale, un composé aberrant, un étrange magma hétéroclite... » Ce faisant, vous utilisez très exactement le procédé polémique de l'*amalgame*... Vous m'avez à peine écouté lorsqu'un jour voulant vous éclairer, je vous ai longuement parlé, la Bible feuilletée devant nous, de platonisme, de gnose, d'astrologie, d'alchimie et d'illumination... Vous avez traité le tout de « fatras » !... Comment appelle-t-on celui qui prétend tout connaître, se bouche les oreilles et refuse toute discussion ?... N'est-ce pas là ce « refus du dialogue » qu'à bon droit vous reprochez aux progressistes qui vous méprisent ou vous insultent ?

Vous savez -- et c'est là un des points heureusement nombreux qui nous rapprochent -- la profonde admiration que je nourris à l'égard des Pères de l'Eglise et la joie que je prends depuis des années à lire ceux dont je possède les oeuvres dans ma bibliothèque. Ils ont explicité, appliqué, élargi, magnifié l'Ecriture ; mais s'ils l'ont fait c'est que plus de la moitié d'entre eux, à commencer par saint Paul, étaient pétris de platonisme et de néo-platonisme, c'est-à-dire, ne vous en déplaise, de *gnose* non hérétique, c'est-à-dire, ne vous en déplaise, de cet *ésotérisme chrétien* que vous vous obstinez à vouloir rejeter sans le connaître, et qui est le fil d'Ariane par lequel la Tradition Primordiale est devenue le Christianisme, et sans lequel le catholicisme romain n'aurait pas existé.

Le Christianisme primitif était une véritable initiation où l'on dévoilait une véritable magie divine... (Joseph de MAISTRE.)

Mais le Christ, dites-vous, *le Christ seul* a fait l'Eglise ! Certes ! le Christ seul, mais qui a dit : *Je ne suis pas venu abolir la Loi mais l'accomplir*... (Matthieu, V, 17.) L'action de Celui qui a dit de Lui-même *Je suis l'Alpha et l'Oméga*, n'était pas *révolution* mais *restauration* de la Tradition du Premier Jardin. Que vous le vouliez ou non, c'est cette « Eglise intérieure » éternelle qui est dépositaire en l'invisible du Symbolisme, des Mystères, des Prophéties, et de toute la Métaphysique chrétienne, qui nourrit depuis deux mille ans les visions de nos mystiques et les dogmes de votre église lorsqu'ils sont authentiquement inspirés par l'Esprit Saint. C'est à cette « Eglise intérieure » dont le plus visible courant est le

Johannisme, qu'appartenaient Dante, Paracelse, Pic de la Mirandole, Vinci, Dürer, Boehme, Claude de Saint-Martin, Joseph de Maistre, et cette grande Simone Weil pour laquelle vous ne m'avez pas caché votre admiration, tout en continuant à déplorer qu'elle ne fût pas entrée dans l'Eglise de Rome, -- alors qu'elle s'est expliquée de cette « impossibilité » avec précision dans l'admirable *Lettre à un religieux* que vous n'avez jamais voulu lire !

Par ailleurs, que les religions en effet opposées dans leurs implications dogmatiques, liturgiques et sociales puissent cependant s'unir *dans leurs sources métaphysiques*, c'est-à-dire dans leur Symbolisme et dans leur Esotérisme le plus éternel, voilà ce que vous ne voulez pas savoir. Ainsi, la notion même de ce que Schuon appelle « l'Unité transcendante des religions » vous échappe totalement. Vous ne voulez avoir aucune lumière sur la *pluralité* des voies que, selon les races, les climats, les époques et en définitive les Cycles du Temps, peut prendre ce que le catholicisme appelle la Grâce, et qui est l'effusion de l'Esprit, et qui souffle où Il veut, quand Il veut...

Que, hors de l'Occident, on puisse être *sauvé* par Mahomet, Civa, Krishna, Bouddha ou Lao-Tseu, que hors de l'Ere des Poissons on ait pu être sauvé par Orphée, Apollon, Pythagore ou Zoroastre, vous le niez, vous le niez farouchement... Que de millions d'hommes *qui ne connaissent ou ne connaissaient pas le Christ* vous précipitez ainsi dans votre enfer ! Votre amour de Dieu (que je ne conteste certes pas !) aboutit en fait à un terrorisme clérical qui n'a cessé d'être meurtrier que parce que le pouvoir temporel a été depuis quelques siècles de plus en plus dissocié du pouvoir spirituel... Comme vous n'avez plus d'*armes* temporelles, vous avez cessé d'emprisonner, de juger, de condamner... Mais combien j'eusse préféré que cette tolérance de fait fût *volontaire* et devînt *compréhension* !

Vous connaissez mon opinion à ce sujet -- qui est plus qu'une « opinion », qui est une adhésion totale de l'intelligence et du coeur ! -- C'est que depuis deux mille ans Jésus, personnage historique, porteur en lui du Christ, éternel Verbe divin, est en effet la *Voie* principale, la Voie fondamentale, surtout pour la race blanche, et qu'il était hautement licite, comme il est prescrit dans les Evangiles, de la faire « connaître » sans violence et avec les seules armes de l'Amour, au, monde entier... Certains l'ont rejeté qui l'ont connu. D'autres ne le connaissent toujours pas -- ou si mal ! Mais comme disait Marivaux, *on ne voit pas les coeurs* ! Alors, je vous en prie, ne vous substituez pas à l'Ange du Jugement !

Oh ! je connais votre ultime argument : j'ergote, je ratiocine, je biaise et surtout je *désobéis* à l'Eglise qui m'a baptisé : péché d'orgueil, me dites-vous... Peut-être... Or je lis ceci dans *Sainte Colère* sous la plume de notre cher Michel de Saint-Pierre :

Depuis que le Christ a prononcé son « Si tu veux », il n'y a plus d'obéissance aveugle. Le Christ n'a pas obéi aveuglément. Le Christ était

un homme *libre*. A la lumière de l'Evangile, l'obéissance aveugle, l'obéissance de l'esclave est une contradiction. Le Christ savait pourquoi Il obéissait...

Et je sais, moi, pourquoi j'ai cessé d'obéir à l'Eglise de Pierre : pour rester fidèle au Christ. Et parce que Son Eglise de Pierre, comme cela avait été prophétisé, est aujourd'hui activement engagée dans l'Apostasie -- non pas tout entière et dans tous ses fidèles et ses prêtres, Dieu merci ! -- mais dans la majorité de sa hiérarchie épiscopale notamment...

Reniement de saint Pierre... C'est l'Eglise qui a renié trois fois : au temps de Constantin, à la fin du Moyen Age, et au siècle de la technique et de la richesse... (Raymond CHRISTOFLOUR, *La Drachme perdue*.)

A ceci je sais que vous allez me répliquer encore que je tombe dans l'erreur de Luther et de Calvin qui prétendaient interpréter la Bible sans le secours de l'autorité romaine et selon leur propre entendement... Je sais, et je ressens parfaitement -- acculé à cette obligation par la force des choses -- l'inconfort de ma position ; j'en connais, j'en ressens parfaitement le déchirement... Mais la recherche de la vérité ne saurait passer par le « confort » physique et psychique. J'aurais été heureux, croyez-le, de pouvoir demeurer en la demeure temporelle de mon baptême. J'y aurais crû et prospéré avec plénitude et joie... Mais je suis de ceux qui pour obéir ont besoin d'*admirer*... Et je ne puis plus admirer une administration temporelle des mystères divins qui s'est, par caducité, fonctionnarisme, ignorance et lâcheté, laissée aller en ce siècle de la Bête triomphante, à l'Apostasie !

Oui, ami, notre époque est déchirante, atroce... Il m'est arrivé, je l'avoue (je m'en repents) de penser à un « guet-apens » divin ! Alors que seul le diable peut être accusé ! Le fait que des êtres d'aussi bonne foi que nous soient amenés à se déchirer en est la preuve. Aussi, à la fin de cette lettre, ne vous dirai-je pas : « J'ai raison et vous avez tort. » Mais je dis : « Je vous comprends, ami, mais je ne puis vous suivre pour toutes les raisons que je vous expose depuis des années. En retour, je vous demande à vous aussi de faire mieux que me « tolérer », mais de me comprendre aussi. »

Seul le passage, à notre mort, si nous en sommes dignes, dans le Royaume de la véritable Lumière, nous donnera la totale Vérité, et il nous sera sans doute à tous deux tenu compte d'avoir tant cherché !

Ami, cessons de nous déchirer. Si nous ne pouvons parler sans querelle, observons quelque temps un silence entre nous, ne serait-ce que par un sacrifice de nos amours-propres de « lettrés ». Et que le Seigneur nous unisse dès ce monde-ci par ce silence, et par cet Amour qu'à travers Lui nous ne cessons de nous porter !

Très chrétiennement vôtre.

Jean PHAURE.

L'Ère des Poissons

et les Cycles du Zodiaque

par F. DUPUY-PACHERAND.



u cours de deux articles précédents, je me suis attaché à montrer assez longuement combien les phénomènes cycliques préoccupaient les élites des peuples anciens. Il nous reste maintenant à essayer de discerner ce qui peut subsister de ces doctrines pour nous permettre de mieux percevoir certains aspects de l'évolution des civilisations contemporaines.

Il est vraisemblable que l'histoire de chaque peuple est régie par des sortes de vagues cycliques, et que celles-ci s'articulent avec d'autres faits périodiques qui englobent des groupes humains bien définis.

De ces interférences, il résulte des amplifications ou des limitations des cycles locaux, et il devient à priori aussi difficile d'en tirer des conclusions que de prétendre prédire le temps longuement à l'avance.

Les événements politiques semblent ainsi s'enchevêtrer et former un écheveau quasi impossible à dérouler, mais du moins certaines données traditionnelles nous procurent-elles un intéressant fil d'Ariane quand il s'agit des phénomènes religieux dont l'importance retentit nécessairement sur la vie des sociétés humaines.

Différents auteurs (et Paul Le Cour en particulier) ont attiré notre attention sur les rythmes des ères zodiacales, qui semblent avoir influencé les croyances religieuses du passé -- tout au moins dans les civilisations qui ont concouru à la formation du christianisme.

La durée moyenne de chacune de ces ères dépasse 2 000 années (2 160 ans au grand maximum), le tout s'inscrivant théoriquement dans une Grande Année égale au cycle astronomique de la précession des équinoxes, qui vaut environ 25 800 ans, et que certaines écoles antiques portaient à 25 920 ans.

Il est permis, en effet, de constater que les ères zodiacales connues (plus ou moins) historiquement : celles du Taureau, du Bélier, des Poissons, ont visiblement laissé des empreintes sur plusieurs grandes religions au fil de leur existence. S'agit-il d'une

influence non voulue, ou bien au contraire les croyances elles-mêmes, s'appuyant sur des théories astrales définies, ont-elles suscité des cycles culturels et symboliques ?

Toutefois, on peut penser que l'esprit humain est inexorablement relié à des grandes lois cosmiques et que le fait de devenir conscient de l'influence de ces lois ne suffit pas pour que l'on puisse parler d'artifice.

Si des doctrines ont envisagé jadis les phases d'une rénovation religieuse, d'environ 2 000 années, c'est que leurs promoteurs ont entrevu la nécessité d'une telle rénovation, coïncidant avec une tendance quasi irrépessible des peuples.

Or, il y a bientôt deux mille ans que le christianisme existe, et ses dirigeants semblent avoir perdu ou méprisé les clefs zodiacales ; c'est peut-être ce qui explique que le clergé se trouve aujourd'hui porté à nous faire prendre des transformations secondaires (voire même un art et des édifices antirituels) pour une rénovation légitime et durable. On peut donc penser que les églises occidentales subiront diverses convulsions qui devraient se stabiliser dans une première période de l'ère zodiacale du Verseau, après des modifications, et peut-être l'apparition de nouveaux dogmes. Pour mieux juger de l'intérêt de ces conceptions, il semble utile de préciser ce qui motive l'idée que le zodiaque est lié aux phénomènes précessionnels. Rappelons que l'on désigne une ère zodiacale du nom de la constellation qui prolonge dans l'espace la conjonction Terre-Soleil au moment du solstice de printemps ; or, la science actuelle prétend que le zodiaque est une pure invention astrologique, un cycle annuel sans liens valables avec la précession des équinoxes. Il suffit de noter que le mouvement zodiacal est mesuré cependant par un angle de 1 degré en 72 ans, soit trente degrés en 2 160 ans, pour constater que le déplacement bimillénaire d'un signe coïncide pratiquement avec le rythme du déplacement précessionnel : si c'est là un hasard, on doit avouer qu'il demeure passablement étonnant...

Mais les astronomes ne désarment point pour autant, et nous ramènent invariablement à Hipparque, affirmant que c'est cet astronome grec (ou gréco-bithynien) qui découvrit le premier la précession des équinoxes un siècle et demi avant notre ère. En fait, les manuscrits d'Hipparque sur les mesures de la précession ne nous sont point parvenus. Leur existence, a été signalée au II^e siècle après Jésus-Christ par un autre astronome célèbre, Ptolémée, et les chiffres adoptés par celui-ci portaient la durée de la précession à... 36 000 ans, soit quelques 10 000 années de plus que le phénomène réel.

Tout ceci, bien entendu, n'est presque jamais souligné --(et reste même assez souvent ignoré probablement) par beaucoup d'auteurs qui prétendent écrire sur les origines de l'astronomie. Cependant, les Babyloniens, et plus tard les Pythagoriciens (et ceux-ci plusieurs siècles encore avant Hipparque) connaissaient parfaitement une ère

de 25 920 ans qui cadre visiblement avec la durée de la précession et ses sous-cycles bimillénaires.

Au surplus, comment les observateurs du zodiaque n'auraient-ils point découvert la précession alors que les conjonctions zodiacosolaires varient de deux degrés en 144 ans, quatre degrés en 288 ans (etc.), ce qui est considérable. Or, les Babyloniens ont observé le ciel pendant près de deux millénaires, et ils ont mesuré avec une grande précision la valeur du disque lunaire (à 5 secondes d'angle près), ce qui demeure proprement incroyable s'ils ne disposaient que d'instruments rudimentaires, et de leurs yeux. Les Sumériens ayant connu le zodiaque avant eux, selon les propres traditions babyloniennes, on se demande comment les déplacements équinoxiaux de leur propre système stellaire auraient pu passer inaperçus pendant plusieurs millénaires à tant de générations d'observateurs habiles ? Autant dire qu'un peintre ne peut pas voir le nez de son modèle quand il le regarde de face. C'est pourtant sur de telles dénégations, dont le simple bon sens suffit à montrer la faiblesse, que l'on s'appuie inlassablement à notre époque pour maintenir que le cycle de la précession est une trouvaille d'Hipparque...

Car il doit rester sous-entendu (officiellement) qu'aucune découverte astronomique sérieuse n'a jamais pu naître dans les anciennes sociétés, mais seulement au moment de l'apparition des courants tardifs d'un certain « rationalisme grec ».

Il est encore possible de se poser une question à ce propos : pour quels motifs les prêtres babyloniens se sont-ils notamment ingéniés à mesurer le disque lunaire en valeurs angulaires qui furent consignées sur des tablettes, et qui indiquent 34'16" quand notre satellite est au plus près, et 29'27" (29 mn et 27 s) pour son plus grand éloignement ? La réponse la plus sensée que l'on puisse émettre c'est que des mesures de cet ordre correspondent à une préoccupation légitime : celle du calcul de la distance moyenne entre la Terre et la Lune. Aucune autre explication ne semble justifier de telles mesures...

Si donc les astronomes chaldéens avaient les moyens mathématiques de calculer l'angle complémentaire de l'angle lunaire (la parallaxe : c'est-à-dire l'angle sous lequel un observateur fictif voit la Terre à partir de la Lune), le problème était alors résolu... Nous connaissons cependant la réponse des astronomes contemporains : rien n'indique que le calcul de la parallaxe lunaire ait jamais pu être réalisé dans la haute antiquité. Et cependant, le fameux nombre 153, livré comme une clé secrète à la fin d'un des Evangiles, nous permet probablement de ne pas partager l'opinion avantageuse que les hommes de science ont d'eux-mêmes en notre temps.

Les Hébreux, comme les Chaldéens, utilisaient des journées de 24 heures (mais les heures n'avaient pas la même durée entre elles quand on considérait plusieurs jours consécutifs, car on suivait de plus près qu'aujourd'hui les rythmes des saisons) ; néanmoins le nombre 24 était une grande clé cosmique dont on pouvait se

servir afin de montrer certains engrenages harmoniques de l'Univers. Si nous combinons cette clé permanente et quotidienne avec le nombre mystérieux des poissons pêchés sur l'ordre du Christ (selon le texte final de saint Jean), on trouve ceci : $153 \times 24 = 3\,672$. Or, que nous enseigne l'astronomie contemporaine ? Le rapport du diamètre de la Terre au diamètre de la Lune (si on considère seulement les trois premières décimales), est exactement donné par le nombre 3,672.

Le nombre 153 est par conséquent une preuve (parmi d'autres que je ne signale pas ici) des connaissances astronomiques du monde ancien, connaissances que nous font pressentir les mesures angulaires des prêtres babyloniens, dont nous parlions précédemment.

Car il est évident qu'il est impossible de comparer les diamètres de deux astres si on ne possède pas la double valeur angulaire que j'ai signalée (celle vue de la Terre et celle perçue théoriquement quand on observe notre globe de l'astre dont on s'occupe).

Bien entendu, pour parfaire le tableau des connaissances qui ressort du nombre indiqué (3,672) celui-ci suppose également que le calculateur qui le détermine connaît au surplus le diamètre réel de la Terre elle-même.. et nous comprenons cette fois que tant de connaissances méritaient peut-être le secret, qui faisait la force des antiques initiations.

Nous saisissons également pourquoi le rosaire consacré à la Vierge chrétienne (succédant à l'antique Isis), comprend 153 grains sur lesquels on fait oraison, tandis que la statue que l'on contemple est accompagnée d'un croissant lunaire... si ce n'est parfois simultanément d'un globe terrestre et du croissant de lune.

Le nombre 153 étant une donnée majeure, qui permet de comparer les caractéristiques de la Terre et de son satellite, le christianisme a conservé les clés symboliques de cette connaissance, qui fut retrouvée indirectement par l'astronomie au XVIIIe siècle de notre ère (1).

De tels indices permettent de croire que le savoir des élites des vieux peuples était infiniment plus étonnant que ne l'imaginent ceux qui font, aujourd'hui, si facilement profession de le mépriser.

On ne saurait d'ailleurs épuiser facilement les possibilités astronomiques du nombre 153. J'en citerai encore une, qui le relie au nombre 17.

Bien des auteurs (et notre ami Berger en particulier) ont signalé l'importance fréquente donnée dans la Bible au nombre 17.

Cependant, le nombre 153 est lui-même un produit de 17 multiplié par 9 ; si l'on se reporte au calcul que nous avons effectué

1. Bien entendu il reste probable que fort peu de dirigeants chrétiens ont connu le sens réel du nombre symbolique 153. D'autre part, quand je parle de l'astronomie moderne, il demeure certain que celle-ci n'a jamais aperçu le sens du nombre 153, mais qu'elle a seulement déterminé le nombre 3,672.

précédemment, il est donc possible de le détailler de la façon suivante : $(17 \times 9) \times (24) = 3\,672$ ou plus simplement : $17 \times 216 = 3\,672$.

Or nous savons que la série des nombres : 108, 216, 432, joue un rôle constant dans les cosmologies anciennes. Cent huit est un nombre du culte d'Agni aussi bien qu'un nombre bouddhique ; son double (216) a le sens de Puissance ou Victoire pour les Hébreux, et c'est pour eux un des noms sacrés de la Divinité. Astronomiquement, le terme 21 600 (216×100) mesure la durée du demi-jour équinoxial (21 600 secondes = 6 heures de notre temps) ; enfin, puisque nous parlions du Zodiaque, c'est encore le nombre 2 160 (ou 216×10) qui mesure la durée d'influence d'un signe sur le point vernal de notre globe.

Et voici que ce nombre 2 160, à la fois solaire et zodiacal, peut clairement se combiner avec le nombre 17, ce qui permet d'écrire :

$$\begin{array}{r} 17 \times 2\,160 \\ \hline 10\,000 \end{array} = 3,672.$$

En d'autres termes : « le rapport des diamètres de la Terre et de la Lune est égal, en valeur absolue des nombres, à la dix-millième partie de la durée des influences successives de 17 signes du Zodiaque considérés à l'équinoxe de printemps ».

Ces remarques nous ouvrent des horizons assez inattendus sur l'importance attachée au nombre 17 dans les textes anciens. Bien sûr, il peut paraître étrange, à première vue, de comparer des durées aux diamètres de certains astres : mais dans l'optique des civilisations du passé il s'agissait de la recherche d'un « Univers harmonique », où tous les nombres venaient se fondre dans les engrenages d'un « système unitaire ».

Et notre physique moderne, quand elle multiplie des poids par des distances et des temps, ou quand elle cherche des « équations d'Univers », n'obéit pas à d'autres préoccupations que celles des anciens. Que les hommes s'affirment religieux ou non, ils restent hantés par l'idée de réduire à des cycles de moins en moins nombreux, et à des lois précises, les multiples phénomènes qui les entourent...

*
* *

Revenons à l'interaction des ères zodiacales et des religions. Ces conceptions prirent leurs sources dans des doctrines astrologiques, mais le symbolisme qui en découlait n'eut pas en toutes circonstances la même influence dans les diverses contrées. Il y eut manifestement des écoles et des tendances variant au gré des siècles. En outre, dans certaines régions, comme en Egypte, des cultes totémiques d'origines préhistoriques restaient liés à des figures animales locales qui faussaient le symbolisme des courants reli-

gieux plus évolués. C'est ainsi que, dès les premières dynasties pharaoniques connues, on trouve un dieu bélier, Khnoum, auquel le roi Djéser dédie un temple et un territoire dans le haut Nil, dans la région d'Eléphantine, vers 2 800 avant notre ère pour le moins. Or le dieu Khnoum, symbolisé par un corps humain à tête de bélier, fut souvent considéré comme un Démon, créant les formes humaines et les « kas » royaux sur son tour de potier allégorique. Il serait sans doute inexact de penser qu'il y eut un lien véritable entre les ères du Zodiaque et le Khnoum-bélier, protecteur des cataractes et régulateur du Nil. Malgré des restrictions de cet ordre il ne semble pas impossible de voir, dans une certaine mesure, les traces de l'astrologie zodiacale s'affirmant peu à peu dans les diverses religions dont le confluent général devait aboutir au christianisme. Les doctrines issues du Zodiaque ont même culminé, nous le montrerons, au cours des siècles qui coïncident avec l'élaboration du symbolisme chrétien.

En ce qui concerne les plus lointaines périodes de la proto-histoire, le symbole du Taureau paraît prédominer avec une ampleur exceptionnelle, et nous sommes précisément en l'ère zodiacale du Taureau. Faut-il y voir une relation directe de cause à effet ? Rien ne s'oppose, de toute façon, à ce qu'on puisse admettre une influence diffuse du Zodiaque. Les choses paraissent moins claires quand on considère l'ère suivante, celle du Bélier, qui débute un peu avant le deuxième millénaire (avant J.-C.). Les personnages à têtes de béliers ne paraissent en Egypte que de façon intermittente ou locale ; leur symbolisme ne prend de l'extension qu'entre les années 1500 et 1300, et c'est alors que l'on édifie les grandes allées de sphinx criocéphales (sans toutefois que les figures de vaches et de taureaux soient abandonnées).

La religion de Moïse ne se constitue que vers 1400 avant Jésus-Christ. Elle est le type de la religion zodiacale du Bélier, et son fondateur, dès la naissance du culte qu'il institue, prescrit des sacrifices sanglants de béliers, accompagnés d'aspersions de sang, et d'holocaustes qui rappellent ceux de maintes peuplades qualifiées d'idolâtres... Il prescrit également des cornes de béliers pour servir de trompes d'appel dans certaines cérémonies rituelles. Mais tout ce symbolisme accuse évidemment un décalage de sept siècles avec le début de l'ère zodiacale correspondante. Signalons cependant que dans une ville du pays de Sumer (région dont Abraham était originaire) on a exhumé une mosaïque représentant un bélier dont les cornes sont prises dans un buisson. Cette mosaïque précéderait de peu l'ère du Bélier, et l'on est tenté d'y voir une sorte de préfiguration de l'histoire d'Isaac et du bélier qui fut sacrifié à sa place... et dont les cornes étaient prises précisément dans un buisson. Ce qui indiquerait que ce récit est relié à un vieux fond légendaire pré-biblique.

En Grèce, Poséidon lui-même, d'abord lié à un symbolisme chevalin, se transforme ensuite en bélier, et c'est sous cette forme

inattendue qu'il célèbre ses noces avec la déesse Théophane transformée en brebis.

Le fruit de cette union fut l'énigmatique bélier à la Toison d'or, dont l'histoire et la mort sont à l'origine de l'expédition des Argonautes...

Mais tous ces récits ne furent vraisemblablement constitués que dans le courant du deuxième millénaire avant notre ère, c'est-à-dire assez tardivement par rapport aux influences théoriques du Zodiaque. Au surplus les Grecs et les Latins n'abandonnèrent jamais totalement les sacrifices des boeufs et des taureaux, notamment les fameuses « hécatombes » (sacrifice colossal de cent boeufs).

Rappelons enfin que le culte de Mithra, et le taurobole qui accompagnait les initiations, a subsisté assez longtemps après l'apparition du christianisme : il a donc traversé l'ère du Bélier et amorcé celle des Poissons sans modifier son symbolisme. Tout ceci nous fait pressentir que les doctrines religieuses antiques n'ont pas attaché uniformément la même importance au symbolisme du Zodiaque. Curieusement, et ceci dès le début de son avènement, c'est le christianisme qui paraît avoir été soumis le plus étroitement aux règles de l'astrologie zodiacale, jointes elles-mêmes à des influences stellaires annexes.

Le fait mérite qu'on s'y arrête puisque, depuis des siècles, une des préoccupations des clergés chrétiens est de nier et d'effacer les traces de ces liaisons astrales.

Il est sans doute intéressant à cet égard de rappeler que le christianisme est peut-être la seule grande religion actuelle dont le début coïncide, à quelques années près, avec l'apparition de l'ère zodiacale qui la vit naître celle des Poissons. Or les dates fondamentales des calendriers, aux yeux des anciens, n'étaient pas considérées comme des éléments sans valeur, mais comme des repères dans le déroulement d'un ensemble de rythmes sacrés dont le sens rappelait la dépendance entre les hommes et le milieu cosmique.

Si, par conséquent, un Messie devait paraître au Proche-Orient, son action coïncidant avec le signe zodiacal naissant devait être parée d'une auréole particulière aux yeux de tous ceux qui étaient initiés aux règles du renouvellement des ères. Les épisodes du voyage des Mages (et de leur « étoile-guide ») symbolisent la connaissance et l'influence universelle des cycles du Zodiaque ; c'est une allusion transparente à l'astrologie religieuse, qui est stellaire autant que solaire.

C'est encore la croyance en l'importance des lois astrales périodiques qui peut seule expliquer la subite persécution d'Hérode à l'égard de la famille du Messie palestinien, qui est alors obligée de fuir en Egypte.

Sans l'arrière-plan des croyances qui se rapportent aux ères zodiacales, et qui pouvaient représenter une menace pour une dynastie imposée par les Romains, les événements concernant cette persécution restent complètement ahurissants et nébuleux. Tout

s'éclaire au contraire quand on saisit le contexte des conceptions religieuses et politiques qui régnaient au Proche-Orient dans la période qui devait marquer le début du christianisme.

Mais les origines chrétiennes posent encore d'autres problèmes, en particulier par le choix du jour de Noël comme date symbolique de la naissance du Christ. Dans le culte de Mithra, le 25 décembre était marqué par la célébration du *Sol invictus* (le Soleil invincible) et beaucoup de peuples considéraient également le solstice d'hiver comme une fête religieuse importante. En Chine même, à la fin de décembre, un ensemble de cérémonies qui se déroulaient au grand Temple du Ciel exaltait avec éclat le renouvellement du cycle solaire et la fin de la diminution des jours ; l'empereur-pontife officiait en personne, brûlant des aromates, consacrant des libations au Soleil, à la Lune, aux étoiles, aux Ancêtres de la dynastie ; il consultait également le *Livre des Sorts*, appelant la grâce du Ciel et de Dieu sur son royaume pour l'année qui s'annonçait. Après un jeûne rituel, le monarque du « céleste-empire » revenait en cortège solennel au palais de la capitale.

Tel était l'équivalent asiatique traditionnel de notre fête de Noël. Or, durant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, la Nativité était une fête mobile, qui tombait tantôt en mai, tantôt en janvier.

Afin de mieux combattre les fêtes païennes qui avaient lieu, çà et là, dans l'empire romain au mois de décembre, le pape Jules I^{er} décida (vers 340 de notre ère) de faire coïncider la Nativité du Christ avec les cérémonies solaires du solstice. Un certain nombre de pères de l'Eglise protestèrent, car ils estimaient que l'adoption de cette date reliait trop nettement leur croyance aux conceptions païennes mais le pape jugeait au contraire que cet amalgame entre les doctrines pré-chrétiennes et la Nativité assurait une base psychologique meilleure qui devait favoriser le développement de la nouvelle Eglise romaine ; c'est d'ailleurs ce point de vue qui s'est révélé juste... Toutefois les remous consécutifs au choix du solstice d'hiver par Jules I^{er} pour commémorer la Nativité ne furent pas les derniers.

Neuf ans après la mort de ce pape, le chef politique qui accédait au pouvoir fut le propre neveu de l'empereur Constantin. Ce neveu, Julien, avait été élevé dans la religion chrétienne, mais il avait fini par penser que la résurrection du Christ était une fiction sans consistance, et durant les trois années de son règne il s'efforça de rétablir le paganisme : d'où le nom de Julien l'Apostat que l'Eglise lui appliqua plus tard. En l'an 362, à Rome, Julien fit célébrer en grande pompe, le 25 décembre, la fête du « Soleil invincible ».

Mais Julien fut blessé mortellement dès l'an 363 dans une campagne militaire lointaine contre les Perses. On raconte qu'il mourut en s'entretenant paisiblement avec ses familiers de l'immortalité de l'âme.

Après Julien, la date du solstice redevint à nouveau la fête chrétienne de la Nativité qu'elle n'a plus cessé d'être...

Il est sans doute intéressant de rechercher pour quels motifs la plupart des cérémonies antiques du mois de décembre culminaient le 24 du même mois, et non pas le 21 ou le 22 décembre, qui conviennent mieux au solstice ?

Remarquons d'abord que le décalage entre le 21 décembre à minuit et le 24 décembre à minuit est exactement de trois jours ; or la plupart des fêtes de l'année solaire finissante duraient trois jours. Les Babyloniens, qui plaçaient le solstice le 22 décembre, symbolisaient la Déesse-Mère par la constellation de la Vierge, qui, le 25 décembre, à minuit, donnait naissance au soleil de la nouvelle année. Chez les Nordiques, le vengeur de Balder (dieu du bien et de la beauté, assassiné par le méchant Loki) apparaissait dans la nuit du 24 décembre au milieu des réjouissances générales. « La Vierge a enfanté, la lumière croît », telle était au Proche-Orient et en Egypte la parole que les prêtres faisaient résonner au moment du solstice, et telle était la force de ces coutumes millénaires que le pape Léon Ier (440-461) condamna celles qui étaient encore pratiquées à Rome, au Ve siècle, et qui marquaient l'emprise des antiques religions sur l'esprit des hommes. En fait, il reste évident que le christianisme n'a pu surmonter l'irrésistible courant qui vient du fond des âges, et que la fête de Noël reste liée à des rites solaires très émouvants qui rendent les hommes d'aujourd'hui solidaires de ceux des ères révolues.

Il est curieux de remarquer que la fête celtique des morts (correspondant au 1er novembre de notre calendrier) se trouve placée 54 jours avant le 24 décembre, et que par le dualisme de la nuit et du jour il s'écoule 108 unités, alternativement lunaires et solaires, entre l'antique période funéraire de Samain et le solstice de Noël. Le nombre 108 (dont j'ai parlé au début de cet article) fut solaire dans le védisme, et lunaire dans le bouddhisme ; on le retrouve dans la mesure des heures solaires (108×100 s en 3 h) et dans celle des mois lunaires, car le rapport du mois synodique au mois sidéral (29 j. 530 divisé par 27 j. 321) est égal à 1,08. On peut donc penser qu'il y a plus qu'une coïncidence fortuite si le nombre 108 se trouve inclus entre la fête des morts occidentale et la naissance de l'année astronomique, date de la Nativité, liée elle-même aux croyances christiques en la résurrection dont elle marque le cycle de départ. Au surplus, comme le fait de la croissance de la lumière peut aussi s'entendre dans un sens spirituel, il est assez surprenant de constater que cette croissance paraît s'articuler avec un groupe de 108 unités, qui symbolise le renouvellement perpétuel du Cosmos.

Qu'on n'imagine point d'ailleurs que le nombre 108 était inconnu dans les traditions occidentales ; Rabelais, dans un texte énigmatique sur la « Dive bouteille » (qui concerne le Vin de la connaissance) consacre un passage de son récit à nous décrire 108 marches (ou « degrés »). Si on examine l'angle de 108 « degrés », dans une circonférence, le rapport entre le rayon du cercle et la corde qui

sous-tend cet angle n'est autre que le Nombre d'Or, que les Egyptiens considéraient comme une clé astronomique du système solaire... Le fait reste d'autant plus frappant que l'auteur de Pantagruel explique ensuite qu'il s'agit d'un angle, et que le nombre 108 est un terme « platonicien » généralement mal entendu à son époque.

Mais je voudrais signaler encore un fait bien plus étonnant, et qui m'a vivement impressionné lorsque j'ai visité l'exposition sur l'Art Scythe (et Russe) réalisée en 1967 au Grand-Palais parisien à l'aide des collections des Musées soviétiques ; dans une vitrine se trouvait un collier composé de 108 perles de cornaline, et ce bijou provenait d'une tombe scythique de la région du Caucase ; selon l'opinion des archéologues russes cet objet daterait du début du 3e millénaire avant notre ère : il aurait donc été fabriqué voici 5 000 ans environ...

Ainsi le nombre 108 pouvait être connu, il y a quelque 50 siècles, par un peuple caucasien, et il demeure fort probable que ce nombre jouait déjà le rôle d'un terme rituel... De telles découvertes n'ouvrent-elles pas des horizons surprenants sur les origines des nombres symboliques et sur l'ancienneté indiscutable des connaissances des civilisations de la protohistoire ?

*
* *

Ce que je vais dire maintenant ne concerne point les mystères de la foi chrétienne, celle-ci demeurant une affaire de croyance personnelle.

Mais par contre nous pouvons raisonner sur les légendes et les textes qui présentent cette foi, ce qui permet de situer le contexte astral et zodiacal dont j'ai déjà signalé quelques aspects, et, pour ma part, je ne trouve pas mauvais que les Ecritures relient la naissance du Christ à des phénomènes cosmiques. Toutes les religions importantes, au début de notre ère, étaient d'ailleurs enveloppées par des thèmes de cette nature, et il n'y a donc pas lieu de s'étonner que ces thèmes eussent marqué le christianisme. Ce serait le contraire qui serait étonnant et incroyable.

Une partie des scènes du Noël chrétien provient d'ailleurs non des Evangiles canoniques mais des textes apocryphes ; ceci ne signifie pas que ces derniers sont faux (comme on l'imagine parfois) mais tout au contraire qu'ils peuvent exprimer éventuellement des éléments ésotériques (en grec : « apokruphos » = caché). Il n'y a donc aucun scandale à chercher le sens caché des « apocryphes », qui donnent d'abord des détails sur les Mages, et qui ont surajouté l'histoire du Boeuf, de l'Anon, de la grotte, etc., c'est-à-dire ce qui a formé l'imagerie traditionnelle de Noël.

En fait, historiquement, nous savons peu de chose sur la personnalité du Christ, et moins encore sur sa naissance. Un seul évangile canonique parle des Mages (celui selon Matthieu), et paraît fort heureux de se débarrasser très rapidement de ces énigmatiques

personnages. Quant aux détails sur la naissance elle-même, ils sont fort succincts et n'existent que dans l'Evangile de saint Luc. Celui ci nous dit que la Vierge mit au monde son fils premier-né, l'emmaillota et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Suit l'épisode des bergers, qu'un ange avertit, et qui vont reconnaître le Messie à Bethléem. Jusqu'ici il ne peut d'ailleurs être question (dans l'esprit des bergers) que du Messie promis aux Juifs dans leurs doctrines, puisque le christianisme n'est encore ni prêché ni élaboré en quoi que ce soit...

Ce qui demeure tout de même fâcheux pour les Israélites lorsqu'ils découvriront que la Loi talmudique les a leurrés en leur promettant l'empire mondial par l'intermédiaire du Messie...

On sait que la secte juive de la mer Morte (dite Essénienne), et à laquelle il semble plausible de rattacher le Christ, s'occupait d'astrologie ; on sait aussi que les grands maîtres de l'astrologie zodiacale religieuse étaient les Mages qui, au surplus, étaient des prêtres et non des rois ; c'est pourquoi il ressort du contexte des apocryphes, à propos des Mages, que leur présence doit nous guider résolument vers les influences et le symbolisme des constellations.

Et nous allons montrer que ce sont en effet des figures astrales qui transparaissent au travers des traditions de Noël et qui en composent la trame. Quand il est question du symbolisme céleste on se borne souvent à évoquer le Signe zodiacal qui « marque » l'ère au printemps. Toutefois, il y avait jadis d'autres phénomènes qui entraient en ligne, et notamment les positions culminantes des constellations dans leurs conjonctions avec le Soleil ou la Terre. La position culminante concerne la période durant laquelle un astre (ou un groupe d'astres) trône dans les régions centrales du ciel, et la conjonction peut être directe ou indirecte. Directe, elle se rapporte à une constellation, visible de la terre, pour un observateur regardant le ciel nocturne à une heure déterminée.

Indirecte, elle concerne la conjonction Terre - Soleil - Constellation (dans l'ordre que nous citons), c'est dire que cette culmination reste invisible à l'observateur et qu'elle correspond au groupe d'astres réellement visible six mois auparavant. Quand les Mages du Proche-Orient, au solstice d'hiver, invoquaient la Déesse-Mère qui devait enfanter le nouveau soleil, la Constellation de la Vierge culminait dans leur ciel nocturne en position « indirecte »... ce qui revient à dire que la culmination était directe et visible aux environs du solstice d'été (21 juin).

Or l'étoile « alpha » de la Vierge, encore appelée l'Epi, la plus brillante de la constellation, était un astre placé sous l'influence de la déesse Ishtar qui jouait au Proche-Orient le rôle de l'Isis égyptienne (que l'on représentait parfois allaitant le dieu solaire Horus).

Près de la constellation de la Vierge se trouve la Couronne, groupement d'étoiles disposées en cercle ; non loin de là s'étire

l'amas du Serpent ; et le Bouvier (qui évoque le Boeuf) domine tout cet ensemble.

Ne voyons-nous pas ainsi s'amorcer dans le ciel l'imagerie chrétienne, qu'il s'agisse tantôt de la Nativité, tantôt des statues classiques de la Vierge ? Car nous venons de rencontrer successivement la Couronne d'étoiles, le Serpent, et le Boeuf, présents par l'intermédiaire de son conducteur, le Bouvier céleste. Et nous avons cité l'Epi de la Vierge, qui évoque la paille sur laquelle repose le nouveau-né solaire, et la Maison du Pain (littéralement Bethléem).

Ce n'est là d'ailleurs que la première partie de la trame astrologique... Pourquoi la légende des « apocryphes » nous parle-t-elle aussi de la Crèche et de l'Ane ? Une tradition connue des pythagoriciens (et qui vient certainement d'âges plus anciens) disait que les esprits qui s'incarnent ici-bas descendaient en venant de la direction du Cancer, et que les âmes d'élite remontaient vers les cieux par le secteur opposé, celui du Capricorne. Si l'on tient compte de cette donnée, il fallait donc que l'influx du Cancer soit présent symboliquement dans le récit de la naissance du Christ, puisqu'il s'agit de l'Incarnation par excellence.

Cependant Pline l'Ancien, qui périt dans la catastrophe de l'éruption du Vésuve (en 79 de notre ère), note à propos de la tradition astrologique transmise à Rome en son époque :

« Il y a dans le signe du Cancer (donc celui des incarnations) deux petites étoiles appelées les Anons, et entre eux un petit espace nébuleux (c'est-à-dire lumineux) qui, lui, s'appelle la Crèche. »

Cette description complète le symbolisme de la Nativité. Le Cancer se trouve en effet très proche de la constellation de la Vierge (avec le Lion) quand celle-ci culmine dans les zones centrales du ciel (2).

Nous avons cette fois découvert les maillons qui nous manquaient encore pour parfaire les allégories du Noël chrétien.

Celui-ci, on ne sait comment, a perdu l'un des Anes au cours des siècles, mais l'autre reste encore, et la Crèche également...

Et l'on saisit alors pourquoi il était indispensable que le Christ ne naisse point dans une hôtellerie, mais dans une « crèche », où le Boeuf (du Bouvier) et l'Anon (du signe de l'Incarnation) fussent auprès de la Vierge terrestre les répondants exacts des constellations invoquées par les Mages dans les cérémonies du renouveau solaire du solstice hivernal.

Tout cela ne signifie point que la vie du Christ soit elle-même une allégorie, mais, pour ses partisans et ses disciples, il était important de mêler des signes célestes au personnage terrestre.

2. A notre époque la culmination « directe » de la constellation de la Vierge a lieu au mois de mai, qui est d'ailleurs « le mois de Marie ». Toutefois, en juin, la constellation est encore très haute dans le ciel nocturne, et bien placée pour l'observateur. Ce décalage, par rapport à l'antiquité, provient de la précession des équinoxes, comme pour les ères du Zodiaque.

Ainsi le voulait la croyance de l'époque. De même les signes célestes accompagnaient les pharaons, les rois de Babylone, les rois de Perse, certains empereurs chinois, et quantité de personnages légendaires des civilisations antiques.

Il eut donc été bien étonnant qu'un fondateur de religion prestigieux soit à l'écart de ces courants de pensée. Ce qui reste également certain c'est que l'Eglise des premiers siècles ne les ignorait point, puisque en choisissant la date du solstice pour la Nativité elle accepta par surcroît tout le symbolisme astral des « apocryphes », et qu'elle l'introduisit systématiquement dans les représentations de son rituel.

Dernier point dont il nous reste à parler : la Grotte de la Nativité.

Ici encore nous n'en trouvons pas trace dans les Evangiles canoniques, mais seulement dans les apocryphes. Or la grotte était liée depuis de longs siècles à certains dieux. Le culte de Mithra, le dieu solaire iranien qui fit la conquête des légions romaines, était célébré dans des cryptes qui rappelaient une grotte. On dit également (et l'Eglise ne le dément point) que la grotte qui est aujourd'hui considérée comme celle de la Nativité servait auparavant au culte d'Adonis, dieu phénicien adopté par les Grecs, et qui mourait et ressuscitait périodiquement. Il n'est pas jusqu'à Dionysos, dieu de l'initiation, fils de Zeus et de Sémélé, qui ne fut élevé dans une grotte ; et c'est encore dans cette grotte que le dieu ouvrit les yeux, couché sur un « van mystique », qui rappelle la « crèche » des chrétiens. Selon une des légendes de la mythologie, Dionysos fut déchiré par les Titans qui dépecèrent son corps en 7 morceaux, ce qui rappelle le mythe d'Osiris dont le corps fut fragmenté en 14 morceaux (2 X 7).

Sous une forme allégorique nous retrouvons ici les 7 plans qui (avec des sous-plans) constituent la structure de l'Univers dans certaines doctrines ésotériques.

Mais, qu'il s'agisse des constellations et de la grotte, c'est dans la vaste trame des croyances les plus anciennes, dans un immense contexte à la fois céleste et souterrain, que s'insère l'ensemble des récits de la religion du Christ. Et personne ne peut trancher s'il y a là seulement une série de constatations rationnelles et prosaïques, ou tout au contraire s'il n'y faut pas voir une preuve de la sagesse et du discernement des énergies du Démoniaque qui dirige secrètement notre Univers.

*

* *

Paul Le Cour a souvent insisté dans ses ouvrages (voir particulièrement *Hellénisme et Christianisme*, puis *Dieu et les dieux*) sur le nombre de conceptions grecques qui ont été incorporées au christianisme, et sur les non concordances entre les Evangiles et l'ancien Testament.

A l'examen, la religion chrétienne contient encore bien d'autres constituants que les plus apparents : on y trouve amalgamés des éléments helléniques et judaïques, iraniens et babyloniens, égyptiens et palestiniens.

Ceux-ci sont mal connus et cependant ils sont intéressants. Les Hébreux s'efforcèrent de terroriser les indigènes quand ils arrivèrent en Palestine, et la Bible raconte comment un certain nombre de cités qui résistaient aux envahisseurs furent quasi anéanties : les ruines de Jéricho, retrouvées incendiées par les archéologues, en sont un témoignage parmi d'autres.

Cependant les populations de Chanaan ne furent pas entièrement exterminées. Soumises apparemment, reléguées à la périphérie de la Palestine, elles gardèrent certains vestiges de leurs cultes anciens. Et c'est ainsi que subsistait obscurément la religion d'un dieu Sauveur, sacrifié annuellement sur une croix (probablement sous la forme d'un Substitut magique remplaçant la victime consacrée des temps préhistoriques) (3). C'est à l'égard de ce culte mystérieux des vaincus que la Bible prononce une phrase (totalement incompréhensible dans l'optique judéo-chrétienne), et qui lance une malédiction à l'égard du « crucifié » (*Deutéronome*, XXI-23).

Or, il est aujourd'hui bien connu que le culte de la divinité qui se sacrifie (ou est sacrifiée) remonte aux sources de nos civilisations.

Les explications métaphysiques ne sont pas exactement les mêmes suivant les peuples ; elles sont plus ou moins développées, plus ou moins convaincantes, plus ou moins profondes, mais l'acte magique du sacrifice divin subsiste dans la plupart des religions, comme venant d'une primordiale croyance. Deux religions seules l'ignoraient : le Judaïsme et l'Islam (exotérique). Faire dériver le culte christique du Judaïsme est donc une gageure, et les rabbins ne s'y sont point trompés.

En fait, en soumettant le Christ au rituel sacrificiel (reconstitué réellement) d'un dieu de leurs ennemis Chananéens, les dirigeants du haut sacerdoce hébraïque croyaient savoir ce qu'ils faisaient. Ils voulaient détruire dans l'esprit des masses juives l'idée qu'il puisse s'agir du Messie conquérant voulu par leurs traditions, alors que l'enseignement du Galiléen ne cadrerait point avec les vues politiques et religieuses du Sanhédrin.

Et ce fanatisme se mêlait étrangement avec une certaine peur de la puissance romaine. Toutefois, ce qui n'était pas humainement prévisible arriva : beaucoup d'autres peuples reconnurent dans la Passion des éléments de leurs propres croyances, et Celui que le Sanhédrin avait condamné parut le Sauveur annoncé par le Zodiaque, en conformité avec les cycles célestes.

Ici encore, il nous faut penser que de telles rencontres ne sont peut-être pas fortuites, et que les sectateurs de la Thora montrèrent

3. Edouard Dujardin, *Histoire ancienne du dieu Jésus* (Edit. Messein, 1945).

(involontairement) qu'elle n'était précisément pas l'instrument révélateur que ses admirateurs prétendent y voir. Car c'est une chose que de transmettre certains éléments d'une science « apprise » (de l'Égypte et des Babyloniens notamment), et c'en est une autre que de jeter les bases d'une religion valable pour un grand nombre de peuples de notre globe.

Ce sont par conséquent les vénérables traditions d'Alchimie spirituelle de l'Hyperborée et de l'Atlantide qu'il faut chercher et cultiver, traditions qui remontent à 150 ou 200 siècles, et non celles d'une Bible destinée à flatter la vanité d'un seul peuple, qui commençait à peine à prendre conscience de lui il y a 3 400 ans...

*
* *

Après le survol des événements liés à l'origine et au développement de l'ère des Poissons, il nous reste peu de place pour examiner ce qui paraîtrait souhaitable pour l'ère du Verseau. L'actuelle fin du cycle zodiacal est accompagnée de graves menaces. La crainte d'un conflit atomique, le fanatisme brutal des doctrinaires du marxisme, la vénalité obtuse des élites occidentales, leur flagornerie vis-à-vis de l'immoralité et de l'Art Inapte (sous toutes ses formes) voilà qui annonce des lendemains qui sont loin de « chanter ».

Il reste probable que Paul Le Cour avait raison lorsqu'il voyait dans une sorte de groupement d'esprit chevaleresque un moyen (parmi d'autres) de pallier aux effets de tant de désordres et de vices. Il y aurait une grande utilité humaine à voir naître un « Ordre » rénovateur, les dirigeants de cet Ordre renonçant d'abord (pour eux-mêmes) à toute grosse fortune.

Sur d'autres plans (intellectuels et spirituels) de bien grands efforts devraient être tentés. Toute l'Alchimie de l'esprit tient dans la suprématie de la recherche, de la méditation (et des actes) personnels, ce que le christianisme romain n'a pas assimilé totalement dans sa doctrine. Le progrès moral collectif n'est pas l'oeuvre d'un sacrifice unique, mais le résultat des efforts millénaires des élites spirituelles.

C'est ce que toutes les traditions ésotériques ont enseigné et mis en oeuvre. La rédemption collective (et quasi automatique), au sens du catholicisme actuel, n'a qu'un sens métaphysique très obscur et peu convaincant.

Paul Le Cour a même pu écrire que cette conception de la rédemption était venue (par une transformation inattendue) des idées judaïques (p. 89 : *Hellénisme et Christianisme*).

Or, l'Univers, considéré dans son mouvement global et cyclique, est régi probablement par un déterminisme divin, et le résultat des efforts individuels y est statistiquement prévisible, comme est prévisible l'énergie fournie par une chute d'eau : l'énergie est plus grande si la chute est plus puissante, ou plus minime s'il s'agit d'une simple cascade.

Si l'homme doit descendre et remonter la pente (vers ses sources) c'est parce que le destin en fut irrévocablement fixé par les lois et le D miurge de notre Monde. La r d mption « alchimique » par l'effort individuel est donc la voie « voulue », et la seule valable. Et c'est précisément le sens de la vie du Christ, vie exemplaire où le mépris de la mort s'accompagne des espérances de la résurrection. Ce qui demeure encore un thème indo-européen et non point juda ique...

Pythagore, de son côté, enseignait que ceux qui persévéraient dans le mal par nature (au cours des réincarnations)  taient « anéantis »   la longue ; l'Égypte disait symboliquement quelque chose d'analogue   propos du monstre Baba ,   la tête de crocodile, et qui est qualifié de « mangeur d'âmes ». Faut-il voir dans tout cela une sorte de pr d stination ? Quelle est pour l'homme la marge de liberté, malgré ses penchants souvent mauvais ? Qui le sait ? Notre sonde est trop courte, et l'humanité ne connaît même point les ressorts de sa propre nature...

De toute façon, l'Eglise future devrait donc être ax e bien plus sur le perfectionnement individuel que sur des complaisances   l'égard de certaines d magogies inhumaines et anti-occidentales.

L'enseignement religieux devrait être hiérarchisé, transformé, et comporter des recherches et des épreuves ésotériques.

C'est une vue bien révolutionnaire, si l'on considère les voies prises aujourd'hui par les clergés chreti ns.

Autres réformes pour le christianisme « johannite » : ne pas adopter le mépris qui caractérise le christianisme romain quand il considère les autres grandes religions ; et sans doute convient-il   ce sujet de relire et de méditer les admirables préceptes de la Bhagavad-Gita sur le Dieu qui transcende tous les cultes...

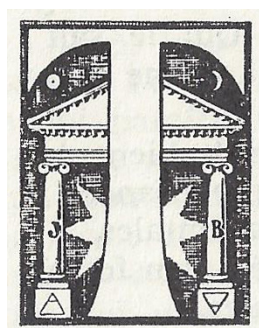
F. DUPUY-PACHERAND.



L'Ère du Verseau

serait-elle déjà bi-centenaire ?

par Ioan DIONYSIOS.



OUT concorde à le faire supposer.

L'étude du fameux zodiaque de Denderah donnée par Dupuis dans son ouvrage : *L'Origine de tous les cultes*, l'affirme, et la suite des événements depuis 1772 le confirme.

On peut reprocher à Dupuis d'être, sinon un athée, tout au moins un violent sectaire ; mais on ne peut lui dénier son savoir scientifique et en particulier ses connaissances en astronomie et en histoire qui lui valurent d'être élu membre de l'Institut.

Les conclusions de son étude du zodiaque de Denderah nous paraissent assez péremptoires et méritent qu'on s'y arrête.

Ce zodiaque, qui se trouve actuellement au musée du Louvre, compte parmi les plus anciens que possède l'humanité. Comme tous les zodiaques de l'antiquité, il indique pour une latitude donnée : une année, un jour et une heure, car ils n'ont pas été établis pour autre chose que d'indiquer à la postérité, l'heure et la date d'un événement mémorable. Ils tiennent tous compte, et en particulier celui-ci, d'une chose volontairement ignorée des astrologues modernes : la précession des équinoxes.

C'est ainsi que le zodiaque de Denderah a été dressé par le 26° de latitude nord où se trouve Denderah qui s'appelait autrefois : Tentyra ; que l'heure qui s'y trouve inscrite est indiquée par la position du Soleil comparativement au méridien, et que la place du Soleil et sa distance au début de l'année, soit aux solstices, soit aux équinoxes, indique le jour de son érection.

Or, voici comment Dupuis démontre avoir trouvé ces renseignements :

Lorsque le Capricorne est au méridien supérieur, le Bélier est à l'horizon, au bord oriental, comme on le voit ici. Donc si l'heure donnée par le zodiaque est celle du lever du Soleil, nous devons trouver près du Bélier ou du bord oriental (puisque'il l'occupe dans cette position) le symbole du Soleil levant. Or nous le trouvons, et à égale distance des deux extrémités de la colonne, comme l'horizon l'est du méridien

supérieur et du méridien inférieur. Ce symbole est un jeune enfant assis sur le Lotus, placé dans le dixième bateau.

Plutarque nous apprend que les Egyptiens peignaient le Soleil levant par l'emblème d'un enfant assis sur le Lotus, plante aquatique, pour représenter le Soleil sortant du sein des eaux. (Plutarque, de *Iside*, p. 355). Donc le Soleil occupait cette place au bord oriental, c'est-à-dire qu'il se levait dans la constellation du Bélier, puisque le Bélier figure au bord oriental. Il était donc six heures du matin si l'équinoxe répondait au Bélier. Or, l'équinoxe était dans le Bélier.

En effet, l'équinoxe de Printemps était désigné en Egypte par l'image de l'épervier. (Clément d'Alexandrie, *Stromates*, L/5, p. 567.) Or, cette image nous la trouvons près du Bélier, placée au-dessus d'un groupe de deux animaux adossés, qui sont la chèvre et le chien, c'est-à-dire deux constellations qui longtemps fixèrent l'équinoxe de Printemps : la chèvre qui monte avec la fin du Bélier le fixait par son lever du matin, et le grand chien qui accompagne le coucher du Taureau, par son coucher, comme on le voit par ces vers :

*Candidus auratus aperit cum cornibus annum,
Taurus, et averso cedens Canis occidit astro.*
(VIRGILE, *Georg.*, L/I, v. 217.)

Voilà donc le jour et l'heure indiqués par ce monument, qui nous sont bien connus.

L'heure marquée par la position du Soleil comparativement au méridien est donc 6 heures du matin, et le jour : celui de l'équinoxe de Printemps qui correspond à notre 21 mars, équinoxe qui en ce temps-là se réalisait dans la constellation du Bélier.

En ce qui concerne l'année, voici ce que dit encore Dupuis :

Nous ne savons jusqu'ici qu'une chose, c'est que les points équinoxiaux et solsticiaux, à l'époque à laquelle fut composé ce zodiaque, correspondaient aux constellations du Bélier, Balance, Cancer, Capricorne ; mais ils y ont répondu pendant 2 160 ans, c'est-à-dire depuis 2548 jusqu'à l'an 388 avant le commencement de l'ère vulgaire. C'est dans ces limites qu'est renfermée l'époque indiquée par ce monument.

Si l'ère du Bélier (qui comme toutes les autres est de 2 160 ans) a débuté 2 548 ans avant « l'ère vulgaire », c'est-à-dire ce qu'on a coutume de considérer comme l'ère chrétienne ou des Poissons, on a donc : $2\,548 - 2\,160 = 388$ ans.

Ce reste est à déduire des 2 160 ans de l'ère des Poissons (qui aurait en réalité commencé 388 ans plus tôt qu'on ne le croit) pour avoir la fin réelle de cette ère et le début de celle du Verseau.

On a alors : $2\,160 - 388 = 1\,772$.

Il ressort de tout ceci que l'ère du Verseau serait commencée depuis l'an de grâce 1772.

Voyons maintenant si cela correspond à la réalité, et pour cela étudions d'abord ce que symbolise le Verseau.

Dans le zodiaque de Denderah, cette constellation est figurée par un personnage dont la coiffure est surmontée de cinq tiges de

Lotus épanouies (les cinq éléments dont seule la tradition chinoise se fait l'interprète) et tenant en chacune de ses mains, un vase d'où s'échappe un liquide qui se répand par terre. Ces vases ont l'orifice tourné vers le haut et cependant le liquide s'en échappe comme pour déverser un trop plein. En étudiant de plus près l'image, on serait tenté d'affirmer que ces récipients pourraient bien être des outres dont le personnage presse le fond en chaque main pour en expulser le contenu, car la partie qu'il tient en chaque main et qui en déborde légèrement par le bas, se trouve réduite au tiers de celle débordant par le haut. De toute manière, il y a débordement, renversement d'eaux célestes sur la terre. Et tous les zodiaques conçus et érigés par la suite ont toujours symbolisé le Verseau de cette manière ; l'hiéroglyphe le plus connu, concrétisant le Verseau, étant deux lignes jumelles verticales en zig-zag.

Deux vases, deux urnes d'où s'échappent deux fluides qui sont les deux pôles de toute vie ; le positif et le négatif ; l'eau et le vin et tout ce qu'ils signifient : le Verseau serait donc l'ère de la plénitude vitale versée du Ciel sur la Terre ; l'ère où tous ceux en quête des choses célestes, tous les mendiants de l'Esprit divin, recevraient ce qu'ils demandent. Et si cette ère a commencé réellement vers 1772, il doit y avoir beaucoup de « saints » parmi nous à cette date.

Malheureusement, les véritables saints, ceux qui vivent en communion totale avec le Ciel, sont en majeure partie inconnus de leurs semblables et il est alors presque impossible de contrôler ce fait à quelques exceptions marquantes. Le véritable saint n'est pas forcément celui dont le nom figure au calendrier, reconnu tel par ses semblables pour avoir plus ou moins tiré l'épée contre le prochain au nom de Dieu qui l'avait défendu, tel un Louis IX et sa Blanche mère aux mains rouges, ou tel fondateur d'abbayes ou de communautés religieuses, ou tel qui a élaboré en maître une philosophie religieuse, etc.

Le véritable saint est celui qui a reçu sa quête de Dieu, celui que Dieu a choisi et non les hommes, qui dès lors vit en union avec l'Esprit divin et parfois tellement effacé du monde, que le monde l'ignore. C'est aussi celui qui subit jusqu'au martyr pour sa foi, ainsi que celui qui se donne en se multipliant le plus possible au prochain tels un Jean « francesco » d'Assise, un Vincent de Paul, un Jean-Marie Vianney, pour ne citer que ceux-là. C'est encore et surtout l'homme des « Béatitudes » en quête de l'Esprit divin, le doux, celui qui pleure, celui qui a faim et soif de justice, le miséricordieux, celui au coeur pur, comme celui qui ne rêve que de paix, c'est encore celui qu'on insulte et qu'on persécute. C'est à celui-là seul que le Ciel a été promis.

Et, en effet, depuis 1772 et surtout depuis le XXe siècle de l'ère vulgaire, pour parler comme Dupuis, l'homme des « Béatitudes » s'est prodigieusement multiplié.

Il en est qui affirmeront le contraire, disant que l'homme, avec toutes ses découvertes mirobolantes et leurs applications mécaniques, n'a jamais eu moins de peines physiques et morales. Car, en effet, les eaux célestes du Verseau sont facteur de l'éveil de l'intelligence des hommes, malheureusement presque uniquement obnubilés par la matière qu'ils n'ont cessé de disséquer, de torturer, pour lui faire épouser des formes à l'infini, se croyant ainsi les égaux de Dieu ; ne comprenant pas que ces formes différentes ne sont qu'une même vie qui leur échappe.

Ils ignorent à tel point ce qu'est la Vie, qu'ils la martyrisent à plaisir et cruellement tant que ça ne les touche pas personnellement car alors ils sont capables de toutes les lâchetés.

Cela, depuis 1772, prend en effet des proportions catastrophiques, une anarchie croissante dominant le monde. Mais avant d'étudier les principales étapes de cette anarchie envahissante, il est bon de nous rappeler qu'en matière astrologique, chaque constellation ou signe du zodiaque est le lieu d'élection : le « Domicile » d'une planète, et que la planète gouvernante du Verseau est Kpovoç ou Saturne à qui on a substitué Oυpαvoç ou Uranus depuis la découverte de cette planète en 1782 par l'astronome anglais Herschel, alors qu'elle se trouvait dans la constellation des Gémeaux. La découverte d'Uranus à une date si proche de celle avancée par Dupuis comme marquant le début de l'ère du Verseau, est d'une coïncidence extraordinaire. La mythologie va donc nous renseigner sur ce que symbolisent Ouranos et Kronos.

Ouranos, c'est le Ciel qui a pour soeur Gé ou la Terre, qu'il épouse et de qui il a pour enfants les douze « Titans » (6 mâles et 6 femmes) parmi lesquels, le benjamin « Kronos ». Puis, plus tard, naquirent de cette union incestueuse, les « Cyclopes ».

Horrifié d'être le père de tels monstres, Ouranos, au fur et à mesure de leur naissance, les enfermait. Gé s'en irrita et conçut contre son époux une vengeance. Après avoir tiré de ses entrailles un acier résistant dont elle fabriqua une « Harpé » elle en arma le bras de son favori Kronos qui, profitant du sommeil de son père, le mutila atrocement en lui fauchant son sexe qu'il jeta à la mer. Du sang noir qui coula de la blessure et s'infiltra en terre naquirent les Furies. Kronos, ayant ainsi réduit Ouranos à l'impuissance, libéra ses frères les Titans et devint le maître absolu de l'Olympe. Il épousa alors sa soeur Rhéa (autre forme de Gé) et, redoutant d'avoir un jour le sort qu'il fit subir à son père, il dévora, dès leur naissance, tous les enfants qui naissaient de cette union.

Voilà donc la « lettre » de la légende des gouverneurs du Verseau, qui fait ressortir la révolte allant jusqu'à la mutilation et au meurtre ; où le fils se révèle plus outrancier et cruel que le père.

Révolte des « mineurs » contre l'ordre et le pouvoir des « majeurs », parce que ceux-ci ont abusé de leurs droits et méconnu leurs devoirs. Certes, cela a toujours existé par-ci par-là ; et depuis que l'homme est sur la terre Kaïn supprima Habel. Mais jamais ce

péché édénique et endémique n'atteint une acuité telle, qu'il soit devenu maintenant épidémique et mondial.

Dupuis donne comme date du début de l'ère vulgaire, c'est-à-dire celle des Poissons ou Chrétienne, l'année 388 avant celle officiellement adoptée. Cette date correspond avec le meurtre des rois qui régnaient en Etrurie et le début de l'ère républicaine Romaine. La révolte des masses l'emporte et son pouvoir ploutocratique s'impose. Encore une fois, cela n'est pas nouveau, mais n'existe que sporadiquement. Partout, au contraire, l'autorité du pouvoir des nations revêt et garde un caractère sacré dont personne ne trouble l'ordre, sauf les guerres que les pays se font entre eux. Et il en sera bien ainsi jusqu'aux environs de 1772 de l'ère vulgaire. Mais à partir de cette date, en effet, c'est le renversement du sacré parce que le Suzerain méconnaît ses devoirs. Le vassal impose alors son droit du plus fort par le nombre et devient tyran à son tour.

Partons donc de 1772 : le « Nouveau Monde » est vassal de la couronne anglaise, vassale occulte elle-même de ses financiers qui résident à la « City » et qui entendent régenter l'économie de ce vaste pays à leur seul profit, comme ils viennent de le faire pour les Indes en 1763 après avoir évincé les Français.

Mais las d'être opprimés et bafoués, les divers Etats d'Amérique du Nord se concertent et s'unissent pour faire front à leur tyrannique suzerain. Cela se passe en 1774-1775 alors qu'en France un roi débonnaire monte sur le trône et envoie en 1777 au secours des peuples brimés d'Amérique du Nord, une mission dirigée par La Fayette ; mais aussi peut-être bien pour se venger de l'Angleterre qui, comme aux Indes, avait chassé la France de ces contrées où elle avait accédé avant elle. 1783 verra la victoire des révoltés d'Amérique et la proclamation de l'union de leurs Etats en une république démocratique, première grande république basée sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Un esprit de liberté et d'indépendance souffle alors sur le monde. On le verra atteindre la France en 1789, renverser la monarchie et guillotiner, en 1793, son roi qui, artisan de la république des Etats-Unis d'Amérique, tombait chez lui victime de ses états généraux avec la complicité sournoise de l'Angleterre qui se vengeait ainsi de son éviction d'Amérique.

Avec la République française, le virus révolutionnaire a désormais pris pied dans le « Vieux Monde » et, malgré de timides restaurations, il s'y installe définitivement. On le verra au cours des ans gagner la Suisse, l'Espagne, l'Italie et, les défaites militaires aidant, s'emparer de la vaste Russie qui à l'instar de Kronos deviendra plus tyrannique et autocrate qu'Ouranos au point d'asservir à son tour tous les Etats Baltes et Balkaniques, la Hongrie et la Pologne, ainsi qu'une partie de l'Allemagne.

De Russie l'épidémie atteint l'empire du Soleil où elle s'empare également du pouvoir, puis par les marches de l'Asie mineure, s'in-

filtre en Afrique où le monde noir et le monde Arabe se libèrent entièrement de la tutelle blanche.

Dans tout ce chaos, seule une grande couronne semble apparemment debout qui l'accuse et derrière laquelle les machiavéliques financiers de la City tirent les ficelles qui font tout s'écrouler.

Voici un tableau hâtivement brossé de la marche révolutionnaire fulgurante qui atteint le monde entier en moins de deux siècles. Tous les peuples du monde sont libres ou bien près de l'être et de disposer historiquement d'eux-mêmes, et ce depuis 1772, le fait est là, indéniable. Sur le plan économique, les événements suivent le même rythme, pour la bonne raison qu'ils sont neuf fois sure dix à la base de tout mouvement révolutionnaire et qu'ils ont les mêmes hommes pour auteurs.

Chaque fois qu'un savant ou un chercheur fera une découverte ou mettra au point une invention pouvant être utile au monde, les groupes titanesques des financiers interviendront de telle manière que de progrès en progrès, la masse du peuple descendra l'échelle sociale, crevant de faim sur un matelas de facilités, ou parce qu'on lui aura donné des appétits qu'elle ne peut satisfaire.

C'est ainsi que de 1765 date à laquelle Watt perfectionnant la découverte de Papin qui avait déjà un demi-siècle, mettra au point sa machine à vapeur, jusqu'à nos jours où triomphe l'énergie atomique, de découvertes en découvertes et d'inventions en inventions, le monde s'appauvrit au lieu de s'enrichir. Cela dresse l'employé vassal contre l'employeur suzerain, qui bien souvent comme la couronne anglaise n'est que le paravent derrière lequel s'abritent les fomenteurs saturniens de révolutions.

Du temps heureux de Babylone ou de l'antique Rome, l'esclave était protégé par des lois qui lui permettaient de se racheter et de s'établir à son compte ; de vivre librement et d'élever sa famille. Cette chose est maintenant rendue impossible (malgré toutes les lois sociales) à l'individu n'ayant que ses bras pour travailler. La machine, propriété des groupes titanesques financiers le supplante quand elle n'en fait pas son esclave. Sans elle, il n'est plus rien ! Il le sait bien, c'est pourquoi il ne cesse de se révolter en masse pour « nationaliser » les industries et en faire la chose commune, pensant ainsi jouir d'une plus juste rémunération.

Mais j'entends les « autruches » m'objecter que j'exagère, que le « manœuvre » n'est pas si malheureux que je le dis et qu'avant 1772 le monde avait déjà connu des heurs, et des malheurs, et que si on voulait éplucher l'histoire à la loupe, on ne manquerait pas d'en broser bien des noirs tableaux.

Nous n'en maintenons pas moins que jamais dans l'histoire des hommes on n'a rencontré une époque semblable à celle que nous vivons depuis un siècle surtout, où : sur la totalité du globe souffle un vent d'anarchie tendant à la ploutocratie comme à la contrainte des masses, à l'esclavage le plus cruel et à la déportation massive auprès desquels le moyen âge féodal semble un âge d'or.

Car si le serf était esclave, il vivait en famille sur la terre qui l'avait vu naître et à laquelle il était attaché. Son « seigneur », s'il avait tous droits sur lui, avait aussi ses devoirs qu'il respectait.

Aujourd'hui, sur toute la terre, tout le monde prétend avoir des droits et personne de devoirs. Tout le monde prétend être libre et agir à sa guise, et alors c'est l'an-archie, mot terrible à l'étymologie duquel on ne s'appesantit pas assez.

C'est le règne de Kronos tuant Ouranos et dévorant ses propres enfants, car ces enfants sont devenus des monstres ne respectant plus rien, même leurs parents, ceux-ci leur servant d'exemple.

Est-ce à dire que les deux mille cent soixante ans du Verseau seront perpétuels révolutions et renversements ?

Nous pensons que le plus terrible est encore à venir. Je m'en suis expliqué dans mon petit ouvrage intitulé : *Finis Latinorum*.

Mais une fois l'inéluctable accompli, une grande paix régnera parmi les hommes de bonne volonté, car si les eaux du Verseau peuvent, tel un violent raz de marée, tout engloutir et dévaster, elles sont aussi fécondantes et vivifiantes.

Ioan DIONYSIOS.

-->

Une des quinze gravures qu'Albert Dürer composa en 1518 pour l'Apocalypse de Saint Jean. Cette planche illustre le chapitre XIII, versets 1 à 9 : *Alors je vis sortir de la mer une Bête portant sept têtes et dix cornes, sur ses cornes dix diadèmes et sur ses têtes des titres blasphématoires... Et le Dragon lui transmet sa puissance et son trône avec un empire immense... Alors, émerveillée, la Terre entière suivit la Bête... On lui donna le pouvoir d'agir durant quarante-deux mois... De mener campagne contre les saints et de les vaincre, on lui donna pouvoir sur toute race, peuple, langue ou nation. Et tous l'adoreront, tous les habitants de la Terre dont le nom ne se trouve pas écrit, dès l'origine du monde, dans le Livre de Vie de l'Agneau égorgé. Que celui qui a des oreilles écoute !...*





Gravure de Jehan Duet (1511), illustrant l'Apocalypse de saint Jean, chapitre XXII, versets 1 et 2 : *Après cela, l'ange me fit voir un fleuve d'eau vive, clair comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Et au milieu de la grande place de la ville, et sur les deux bords du fleuve, était l'arbre de vie, qui porte douze fruits, rendant son fruit chaque mois ; et les feuilles de cet arbre étaient pour la guérison des gentils.*



(Collection Viollet.)

La Bête de l'Apocalypse (XIII, 1, 9). Gravure par DÜRER (1518).

Demain...

par Jean PHAURE.

« Heureux le lecteur et les auditeurs de ces paroles prophétiques s'ils en retiennent le contenu, car le Temps est proche... »

Apocalypse, 1, 3.



ENDUE inévitable par les dimensions mêmes du plan que nous avons proposé dès le début de ces quatre numéros, l'abondance des matières de cette dernière livraison d'*Atlantis* sur les Cycles du Temps qualifié ne nous permet pas d'insérer ici la confrontation que nous nous étions proposée (voir n° 241, p. 321-2) entre les principales prophéties des textes sacrés, les plus importantes des prédictions, et l'Apocalypse de saint Jean. Il nous sera peut-être possible de le faire dans l'avenir. Déjà, au cours de ces quatre numéros, soit par des allusions précises, soit par de longues citations, nombreux sont les textes eschatologiques que nous avons signalés à nos lecteurs : ainsi l'« apocalypse » égyptienne attribuée à Hermès Trismégiste : *Asclépius*, 24-26 (n° 242, p. 428-9) ; la vision des quatre Ages de l'humanité par Hésiode dans *Les Travaux et les Jours* (n° 242, p. 430-1) ; l'étude du *Livre de Daniel* par notre ami Augustin Berger (*ibid.*, p. 435-9) ; enfin les prophéties mariales : le « secret » de La Salette (n° 243, p. 35-6) ; et un choix des révélations d'Amsterdam (*ibid.*, p. 42-5). Tout cela s'ajoutant à toutes les indications eschatologiques contenues dans ce numéro-ci.

Par ailleurs, nous nous doutons bien que ceux de nos lecteurs que ces questions intéressent particulièrement ne nous ont pas attendu pour prendre connaissance d'un grand nombre de ces « prophéties de la Fin des Temps ». (Les quelques ouvrages récents que nous indiquons dans la bibliographie ci-après pourront peut-être compléter leurs connaissances.) A titre d'exemple de ce qui peut être tenté dans ce domaine, nous proposons à nos lecteurs le parallèle que voici :

CONFRONTATION DU CHAPITRE XXIV D'ISAIE AVEC LE SECRET DE LA SALETTE

ISAIE

1. Voici que Iahvé rompt la Terre et la fait craquer, il en défigure la face et en disperse les habitants...

3. La Terre sera complètement rompue, elle sera complètement mise à sac, car Iahvé a proféré cette parole.

4. La Terre est dans le deuil, elle dépérit, le monde languit, il dépérit, les lieux élevés languissent de concert avec la Terre,

5. Tandis que, sous ses habitants la Terre est profanée, car ils ont passé outre aux lois, ils ont transgressé la règle, ils ont rompu l'Alliance perpétuelle.,

6. C'est pourquoi l'imprécation a dévoré la Terre ;

ceux qui y habitent sont coupables. C'est pourquoi les habitants de la Terre ont été consumés ; il ne restera que peu de gens.

7. Le vin nouveau est triste, la vigne s'étiole...

10. Elle est effondrée, la cité du néant...

12. Il ne reste dans la Ville que la désolation...

13. Il en sera sur la surface de la Terre, parmi les nations, comme au gaulage de l'olivier, comme pour les baies du grappillage, lorsque la vendange est terminée.

14. Ceux-ci élèvent la voix : ils chantent la majesté de Iahvé ; à l'occident ils exultent...

LA SALETTE

3. 4. Dieu va frapper d'une manière sans exemple. Malheur aux habitants: de la Terre !

23. Il y aura une guerre générale qui sera épouvantable... On se tuera, on se massacrera jusque dans les maisons...

6. On doit s'attendre... à boire le calice de la colère de Dieu.

Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront...

14. 15. Chaque individu voudra être supérieur à ses semblables. On abolira les pouvoirs civils et ecclésiastiques, tout ordre et toute justice seront foulés aux pieds...

Si la récolte se gâte, ce n'est qu'à cause de vous autres. Les péchés des hommes sont cause de toutes les peines qui arrivent sur la Terre...

5. Dieu abandonnera les hommes... et enverra des châtiments qui se succéderont...

6. La société est à la veille des fléaux les plus terribles...

Les conducteurs du peuple de Dieu ont négligé la prière et la pénitence, et le démon a obscurci leur intelligence...

27. La Terre deviendra comme un désert.

Les raisins pourriront...

24. Paris sera brûlé...

25. Plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre...

27. Tout à coup les persécuteurs de l'Eglise de Jésus-Christ et les hommes adonnés au péché périront, et la Terre deviendra comme un désert.

28. Alors se fera la paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes ; Jésus-Christ sera servi, adoré glorifié;

16.. Nous avons entendu des hymnes venant de la lisière de la Terre : « Honneur au juste ! ».

19. La Terre s'est brisée en morceaux, a été agitée de spasmes, a été ébranlée de secousses ;

20. La Terre oscille comme un ivrogne, elle vacille comme un abri nocturne. Son forfait pèse sur elle, elle tombe pour ne plus se relever.

21. Il adviendra en ce jour là que Iahvé sévira contre l'armée des lieux élevés, dans les lieux élevés, et sur le sol, contre les rois de la Terre.

22. Ils seront rassemblés à destination de la fosse du prisonnier ; ils seront incarcérés, et, après nombre de jours, châtiés.

23. La lune sera confondue, le soleil obscurci, car Iahvé des Armées régnera sur la montagne de Sion et à Jérusalem ; et la Gloire sera en présence de ses anciens.

La charité refleurira partout...
L'Evangile sera prêché partout...

40. L'eau et le feu donneront au globe de la Terre des mouvements convulsifs, et d'horribles tremblements qui feront engloutir des montagnes...

54. La Terre, qui depuis trois jours sera en de continuelles révolutions, ouvrira son sein plein de feu.

55. Alors l'eau et le feu purifieront la Terre et consumeront toutes les oeuvres de l'orgueil des hommes...

53. Voici le Roi des Rois des Ténèbres, voici la Bête avec ses sujets se disant le sauveur du monde ; il s'élèvera avec orgueil ;

54. Il tombera... Il sera pour jamais plongé avec tous les siens dans les gouffres éternels...

55. Et tout sera renouvelé...

40. Les astres perdront leurs mouvements réguliers ; la lune ne reflétera qu'une faible lumière rougeâtre...

55. Dieu sera servi et glorifié !

On voit qu'il s'agit là de la prophétie, exprimée par deux voyants séparés par dix-huit siècles, de la « Grande Tribulation » de l'Apocalypse suivie de ce que les prophéties privées appellent « le Grand Coup » (le « Jour du Seigneur ») c'est-à-dire la destruction brutale des « mauvais » et le début du temps de l'Apaisement, que saint Jean désigne sous le nom de « Règne de Mille ans » ou « Millenium », -- temps que, nous l'avons vu, l'astrologie nous permet de faire coïncider zodiacalement et précessionnellement avec le début tout au moins de « l'Ere du Verseau ».

Nostradamus dans son *Epître à Henri II* décrit ainsi cette « Grande Tribulation » :

... Et semblera que les règnes affaiblis par les Orientaux que Dieu le Créateur ait délié Satan des prisons infernales pour faire naître le grand Dog et Doham (le Gog, roi de Magog, de la Vision d'Ezéchiël, chap. XXXVIII), lesquels feront si grande fraction abominable aux églises, que les rouges ni les blancs sans yeux ni sans mains plus n'en jugeront. Et leur sera ôtée leur puissance, alors sera faite plus de persécution aux Eglises que ne fut jamais, et sur ces entrefaites naîtra la pestilence si grande que des trois parts du monde plus que les deux défaudront. Tellement qu'on ne saura ni connaître les appartements des

champs et maisons, et naîtra l'herbe par les rues des côtés plus haute que les genoux...

Voici par ailleurs une révélation de la bergère de la Salette au sujet de Paris :

Venue en France à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'apparition de la Salette, Mélanie, passant sur le pont Louis-Philippe (qui rejoint le quai de l'Hôtel-de-Ville à l'île Saint-Louis) le vendredi 29 mai 1896, s'arrêta, examinant longuement le beau paysage du cours aval de la Seine entre la Cité et la rive droite. La personne qui l'accompagnait, intriguée de cette contemplation prolongée, la questionna :

Voyez-vous la Seine ? répondit-elle... Si vous saviez combien de gens y viendront et y seront jetés ! Et ce n'est pas tant ceux qu'on y jettera... -- il y en aura certainement --; mais le plus grand nombre viendront s'y jeter, tout affolés, fuyant le feu qui sera comme suspendu au-dessus de la Ville ! Ils s'y jetteront comme fous de terreur, croyant éviter ainsi ce feu menaçant ! Il y aura des quartiers où le feu du ciel sera comme suspendu au-dessus des maisons, mais ne détruira rien ; tandis que, dans certains autres, les pierres mêmes tomberont en poussière !

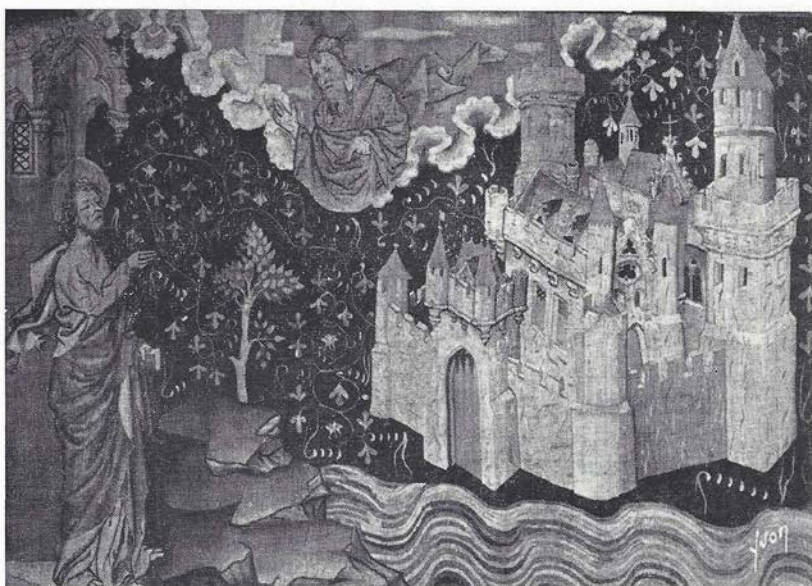
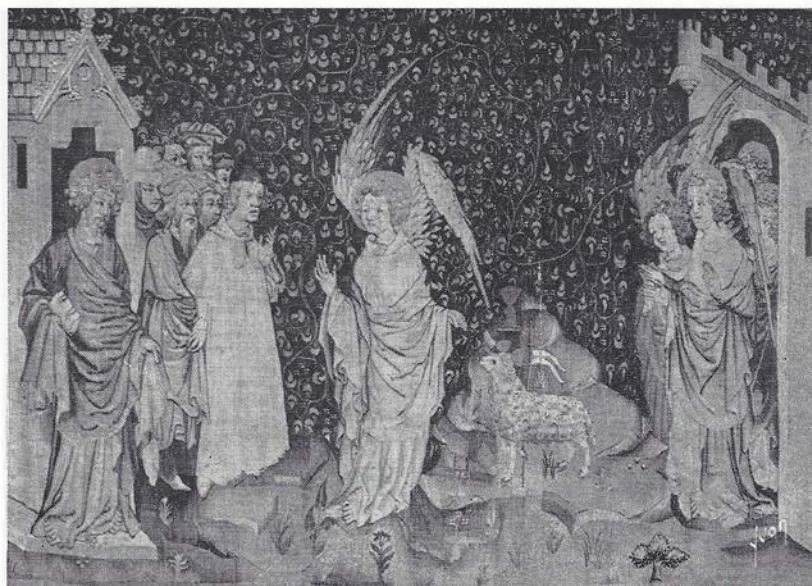
Nous pourrions multiplier les exemples pendant un numéro entier d'*Atlantis*, qui montreraient que de toutes ces visions synthétisées s'établit comme une sorte de « photographie » des tribulations à venir, -- épreuves dont Dieu ne nous dévoile pas à l'avance certains aspects pour nous terroriser, moins encore pour nous inciter à un épicurisme d'« après-moi-le-déluge » ! mais bien au contraire pour nous avertir que tout ce que nous aimons charnellement est voué à l'anéantissement, que seules demeurent les oeuvres de l'Esprit, et enfin et surtout que nos vraies « racines » sont au Ciel et non sur la Terre !...

Pour clore cette série d'études, voici un rapide survol du Nouveau Testament en saint Matthieu et en saint Jean, fils conducteurs divins de toute interprétation de textes eschatologiques :

Matthieu, XXIV :

Et Jésus leur répondit : « Prenez garde qu'on ne vous abuse. Car il en viendra beaucoup sous mon nom.. » (4-5). On se dressera nation contre nation... Il y aura çà et là des famines et des tremblements de terre... (7). Vous serez haïs de tous les peuples à cause de mon nom... (9). Des faux prophètes surgiront en nombre et abuseront bien des gens... (11). L'Amour se refroidira chez le grand nombre. Mais celui qui aura tenu bon jusqu'au bout, celui-là sera sauvé... (13). Cette Bonne Nouvelle du Royaume sera proclamée dans le monde entier, en témoignage à la face de tous les peuples. Et alors viendra la fin... (4). Vous verrez l'*Abomination de la Désolation*, dont a parlé le Prophète Daniel, installée dans le lieu saint (que le lecteur comprenne !)... (15). Il y aura alors une grande détresse, *telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour...* (21). Et si ces jours-là n'avaient pas été abrégés, nul n'aurait eu la vie sauve ; mais à cause des élus, ils seront abrégés, ces jours-là... (22).





Aussitôt après..., le soleil s'obscurcira, la lune perdra son éclat, les étoiles tomberont du ciel... (29). Et alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme... (30).

Apocalypse, XVII:

... Alors l'un des sept Anges aux sept coupes s'en vint me dire : « Viens que je te montre le jugement de la Prostituée fameuse assise au bord des grandes eaux... (1).

XVIII : Le premier Combat entre « la Bête » et « le Cavalier » :
...Les gens ayant reçu la marque de la Bête et les adorateurs de son image, on les jeta.. dans l'étang de feu, de soufre embrasé... (20).

XX : Satan enchaîné pour « mille années », puis à nouveau déchaîné ; seconde et définitive victoire contre « la Bête » :

... Et la mer rendit les morts qu'elle gardait, la Mort et l'Hadès rendirent les morts qu'ils gardaient, et chacun fut jugé selon ses oeuvres (13). Alors la Mort et l'Hadès furent jetés dans l'étang de feu... (14). Et celui qui ne se trouva pas inscrit dans le livre de Vie, on le jeta dans l'étang de feu... (15).

XXI :

Puis je vis un *Ciel nouveau, une Terre nouvelle...*, le premier ciel en effet et la première terre ont disparu... (1). Et je vis la Cité Sainte, Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, de chez Dieu ; elle s'est faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux (2).

C'est la Cité Sainte, le Nouveau « Jardin » d'un Nouvel Age d'Or, début d'un nouveau Cycle...

Alors Celui qui siège sur le trône déclara : « Voici que je fais l'univers nouveau »... (5). « Je suis l'Alpha et l'Oméga »... (6).

XXII :

Puis l'Ange me montra le fleuve de Vie, limpide comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau... (1). ...L'Esprit et l'Epouse disent : « Viens ! » Que celui qui écoute dise : « Viens ! » Et que *l'homme assoiffé s'approche*, que l'homme de désir *reçoive l'eau de la vie gratuitement* ! (17).

Notre vœu à la fin de ces trop rapides études sur les Cycles du Temps qualifié est en effet que tous nos amis lecteurs soient ces hommes et ces femmes « de désir », ces *Assoiffés* que la Fontaine de Vie de l'Age d'Or à venir rassasiera !

Jean PHAURE.

Quelques réflexions sur la deuxième bête
de l'Apocalypse de Saint-Jean
par Henry de TURCKHEIM.

« Et la Connaissance augmentera. »
DANIEL, XII, 4.
« La Lune sera couverte de Honte. »
ESAIE, XXIV, 23.



AUL LE COUR fut un apôtre de la Tradition ; il y consacra sa vie et nous devons suivre l'éclat de son sillage.

Dans le numéro 229 d'*Atlantis* sur les « Graphiques de Dieu », il est dit : « La Raison suprême n'a pas de figure, par conséquent, on ne peut la connaître que par des énigmes ou des images. »

Depuis la plus haute Antiquité, ces images ont servi de base aux religions primitives. La science mystérieuse de la Kabbale a donné un sens aux nombres. Le Soleil et la Lune furent, dans les temps anciens, les symboles des Divinités.

Le Soleil, jaune au zénith et rouge au Levant et au couchant, a pour emblème l'or ; et, étant unique, a le chiffre I. Représenté par un cercle, on lui a donné le nombre 360 qui est réduit à 36.

La Lune, par son éclatante blancheur, est devenue l'emblème de la pureté, de la virginité, et a pour signe l'argent. Mais, étant aussi dans les ténèbres, elle représente les forces sataniques du Mal, de la Haine, de la Division, dominées par la puissance et l'amour de l'argent.

Ses deux croissants opposés lui ont fait attribuer le chiffre 2 et sa forme de demi-lune (demi-cercle) le chiffre 18, moitié de 36. Elle a sa place sur la dix-huitième lame du Tarot, jeu répandu déjà dans les Temps très anciens.

Sommes-nous déjà arrivés aux Temps Apocalyptiques ? Peut-être. Les catastrophes sont autour de nous et surtout devant nous. Heureusement, le Christ éternellement présent, déjà préfiguré dans les visions des Prophètes de l'Ancien Testament, nous donne l'espérance de voir, par son action, un monde meilleur.

Dans le chapitre 13 de l'Apocalypse, la première Bête qui sort de la mer, semblable à un léopard, a les caractéristiques décrites par le prophète Daniel au chapitre VII. Elle représente toutes les forces du Mal encore agissantes dans notre Babylone moderne parmi les nations si divisées.



Saint Jean, en décrivant la deuxième Bête, fait un thème cabalistique en prenant, je le crois, comme cible la Lune.

Cette deuxième Bête, « qui monte de la Terre, a deux cornes semblables à celles d'un agneau », peut être identifiée à la Lune qui s'élève. Elle parle comme un dragon, en opposition à la Parole de Dieu.

C'est la Lune qui renvoie du Ciel sur la terre, à la vue de tous, les feux lumineux du Soleil. C'est elle, peut-être, qui par sa forme de croissant a donné à l'image du diable, ses cornes et ses pieds fourchus.

Le nom symbolique de la Lune, représentant l'argent, nul ne peut acheter ni vendre sans avoir sur la main ou sur son front le nombre de l'argent nécessaire.

L'Apocalypse donne 6 6 6 comme nombre de la deuxième Bête. En additionnant ces trois 6 on obtient le nom-

bre 18 qui est celui de la Lune.

Je pense qu'il est nécessaire qu'un nouveau feu rouge brille bientôt parmi les Nations pour arrêter l'action affolante de la Bête qui obscurcit le droit chemin de la paix. Il est temps de s'unir et et de s'élever de plus en plus en Christ :

Christ, seul point d'appui des forces spirituelles du monde.

Henry de TURCKHEIM,
Chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem

Ce court texte d'un fidèle et très ancien ami d'Atlantis renferme, en sa concision, bon nombre de thèmes de réflexion que chaque lecteur pourra méditer.

En égard au sujet du présent numéro, nous ne soulignerons que l'aspect « reflet » -- qui est. « inversion » -- de la Lune, cette forme docile s'inscrivant obligatoirement dans le concept d'Unité, comme le souligne remarquablement la lame du Tarot.

Nous serions tentés d'ajouter, à propos de cette conception de « la Bête »: que celui qui a des oreilles pour entendre entende...

La fin du monde et les romanciers

par G.-C. HONORE.



L'AVENIR est la plus vieille curiosité des Hommes.

La fin du monde ? Prophètes, savants, romanciers, l'ont imaginée de bien des façons.

Sous un nouveau déluge ? Possible. La lente fonte des calottes polaires faisant basculer l'axe terrestre ? Cela s'est vu à l'époque tertiaire. Cela peut se renouveler.

Le Feu du Ciel ? Zeus tonnant, Jehovah, furieux, châtiant l'humanité ? Nos ancêtres y croyaient. Notre vingtième siècle n'y croyait guère. Mais depuis Hiroshima, la Grande Peur est revenue.

Un choc planétaire ? Bolide ou comète ? C'est un danger que les astronomes peuvent prévoir avec quelques siècles d'avance. D'ailleurs, si comme le prétend Raymond Bachelard, le continent australien n'est autre qu'un météorite tombé sur notre globe, à l'aube de son âge, nous savons au moins qu'il n'en est pas mort.

Refroidissement progressif ? La lune nous offre-t-elle le visage que prendra notre grain de sable d'ici quelques centaines de millénaires ? C'est l'hypothèse la plus conforme à la nature des choses.

Il y a aussi celle d'une conflagration générale. Les moyens mis en oeuvre dépasseront de beaucoup ceux de la dernière guerre, et, dans ce domaine, nous pouvons faire fonds sur l'humaine sottise.

Mais quelles que soient les armes du futur suicide collectif, il se trouvera toujours, au fond d'un bunker ou d'une forêt, une poignée de survivants prêts à recommencer la grande aventure.

La Fin du Monde ? Qu'en pensaient les anciens ?

Limitons-nous à la chrétienté (1). Elle le confond avec le Jugement Dernier et la Résurrection de la chair.

Et puisque la première destruction de l'humanité a été opérée, si l'on peut dire, par l'élément liquide, il faut bien que la prochaine soit l'oeuvre du feu. Depuis Jésus, les Grands Esprits, saint Augustin en 426, saint Grégoire en 573, la prédisaient dans un avenir relativement proche.

1. Six cents ans avant Jésus-Christ le Zend-Avesta annonçait la Fin du Monde, par le fer et par le feu.

Famines, épidémies, séismes, et pis encore, toute éclipse ou apparition de comète étaient considérées comme signes avant-coureurs de la catastrophe. Ces frayeurs se cristallisèrent sur l'an 1000.

Bernard de Thuringe fixa la date fatale au Vendredi-Saint de 992, qui coïnciderait avec le jour de l'Annonciation de la Vierge. Druthmare de Corbie accorde un sursis, à l'humanité, jusqu'au 25 mars 1000. Raoul Glaber, interprétant une épître de saint Jean, est du même avis.

Le fait est qu'en Occident, sévit, entre 980 et 1040, une longue période de calamités. Peste et famine, invasions barbares, et pour comble, l'éclipse de soleil « moult terrifique » du 29 juin 1033. Cette année-là, le trône de saint Pierre était occupé par un débauché de dix-huit ans, fils d'Albéric Tusculum, et sacré, on ne sait comment, sous le nom de Benoît IX. Ses vices et turpitudes étaient un défi à la colère divine, et sans doute pour la conjurer, il vendit sa tiare à Jean Gratien en 1044.

La fin du Monde n'en survint pas pour autant. Pas plus qu'en 1335, malgré les prédictions d'Arnaud de Villeneuve. Non plus qu'en 1491, en dépit de l'ouvrage de Vincent Terrier : *De la Fin du Monde et de la Source spirituelle*. Non plus qu'en 1524, comme l'assurait l'astrologue allemand Stoffler.

Epoque fertile en prédictions menaçantes. Voyez celles d'Auriol de Toulouse (1530), de Jean Carion (1532), de Cyprien de Leotwitz (1584), de Conrad de Lycosthènes (1557). Et n'oublions pas ce quatrain de Nostradamus, que je laisse à d'autres le soin d'interpréter :

*Quand Georges Dieu crucifiera
Que Marc le ressuscitera
Et que saint Jean le portera
La Fin du monde arrivera.*

A peu près tous ces prophètes sont d'accord pour décrire l'Apocalypse. Pluie de fer et de feu, cavaliers démoniaques chevauchant, foudre au poing, des hippogriffes issus de l'enfer, détruisant tout sur leur passage, tandis que résonne la trompette du Jugement Dernier.

Des témoins prétendent en avoir vu les avant-gardes. Chars célestes environnés d'éclairs, jetant des flèches et se déplaçant à des vitesses inhumaines (2) On verra là une certaine identité de vision avec nos actuels « découvreurs » de soucoupes volantes. Ignorance, crainte, superstition épargnaient peu de monde.

En 1661, Mine de Sévigné, qui avait les pieds par terre et la tête froide, écrivait à Bussy-Rabutin :

« On dit que le Cardinal étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige et lui dirent qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur.

2. Conrad de LYCOSTHÈNES, *La Chronique des Prodiges*, 1557.

L'orgueil humain se fait toujours trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir. »

Depuis trois cents ans, Marquise, les hommes n'ont guère changé. Et vous n'auriez pas de peine, de nos jours, à en reconnaître, parmi les plus grands, qui font dépendre du Cosmos, cet infini multiplié par l'éternité, leur éphémère et négligeable destin.

En 1773, de La Lande annonce que huit comètes convergent vers la Terre. Une fois de plus, tremblent les bonnes gens. Il faut attendre l'éclipse du 8 juillet 1842, pour que François Arago définisse objectivement les lois du phénomène. Les masses n'en furent guère éclairées pour autant. En août 1910, la comète de Halley, le signataire s'en souvient, inspira, grâce à une certaine presse, un début de panique.

C'est vers la fin du XIXe siècle que la littérature s'empara sérieusement du sujet. Le grand Jules Verne ne fit que l'effleurer. Dans *Les 500 millions de la Bégum*, il prévoit la guerre scientifique. Elle avorte, du fait d'une erreur commise par son responsable, le professeur Schultz, préfiguration prophétique d'Adolf Hitler.

Camille Flammarion, savant rêveur et poète érudit, imagine dans *La Fin du monde* (1894), une humanité parvenue à l'Age d'Or vers le centième siècle. Les races se sont fondues en une seule, blanche, comme il convient. Il n'y a plus qu'une seule nation ; ignorant les guerres et les maladies d'autrefois. Mais l'appauvrissement de la planète, le lent refroidissement du soleil, l'assèchement du sol ont scellé le destin des hommes. Le dernier couple s'envole vers Jupiter, dans les bras du fantôme de Khéops. Il y fondera une humanité nouvelle.

Cet épilogue semble avoir inspiré, tout récemment (3), un certain docteur Ruth Reyna. Physicienne à l'Université de Punjab, elle affirme que Vénus est occupée depuis cinq mille ans, par une colonie, indienne. Ces antiques cosmonautes, avertis d'une catastrophe imminente (Déluge ?) par leurs astrologues s'étaient envolés vers l'étoile Vesper, à bord d'une machine de leur invention. Version aérienne et sidérale de l'arche de Noé, cette nouvelle s'appuie sur des textes hindous sacrés. On ne nous précise malheureusement pas lesquels.

Pour le capitaine Danrit (*La Guerre fatale*, 1901) et pour Pierre Giffard (*La Guerre infernale*, 1908) c'est l'homme qui détruira l'homme. Le feu du ciel viendra de machines volantes au cours de guerres inexorables.

Illustrant ces ouvrages, Robida, autre anticipateur, reste prisonnier de son époque. Ses armées du XXVe ou du XXXe siècle portent des uniformes du XIXe. Ses combattants japonais sont encore vêtus en samouraïs, ses Chinois portent la queue et ses escadrilles aériennes à ciel ouvert, manoeuvrent aux sonneries de clairons. Ballons captifs et cavalerie...

3. *Le Figaro*, 10 octobre 1967.

Ce mélange ingénu n'empêche pas nos deux romanciers et leur dessinateur attitré de prévoir ce que seront, dans leurs grandes lignes, les deux premières guerres mondiales. Tanks, avions gigantesques, soucoupes volantes, fusées y sont minutieusement décrits. Mais la réalité s'est manifestée avec plusieurs siècles d'avance sur leurs cogitations.

H.G. Wells, pour qui Paul Le Cour avait une prédilection justifiée, a consacré plusieurs de ses ouvrages à la fin du Monde.

Dans sa *Machine à explorer le Temps*, il s'en tient à une intrigue assez banale, sans base scientifique. Il décrit notre sphère telle qu'elle sera dans trente millions d'années : un cimetière desséché où seuls survivent quelques lichens, quelques hépatites sous les pâles rayons d'un soleil entré en agonie.

Quand le Dormeur s'éveillera.. ne nous décrit pas la fin du monde en soi, mais l'avenir de la civilisation. Comme dans l'ouvrage précédent, il voit une humanité divisée en deux classes : exploitants et exploités. Dévorants et dévorés. Cela s'éloigne assez de ses habituelles préoccupations sociales.

La Guerre des Mondes est d'une tout autre classe. Mars, grâce à des canons formidables empruntés à Jules Verne, prépare la conquête de la Terre. Les premiers projectiles, des cylindres lumineux, tombent dans la banlieue de Londres. Leurs occupants sont des êtres étranges, constitués d'un encéphale monstrueux supporté par des tentacules filiformes. Ils se déplacent grâce à d'énormes machines tripodes, sont armés d'un rayon ardent (anticipation du Laser), ravagent Londres et anéantissent les armées et les flottes qu'on leur oppose. Parallèlement, une herbe rouge dont ils ont apporté le germe, envahit le sol de la vieille Angleterre et détruit toute végétation. Nulle résistance n'apparaît possible. Et cependant, l'humanité sera sauvée par ses propres microbes, contre lesquels l'envahisseur cosmique n'est pas immunisé. Les Martiens périssent l'un après l'autre ; l'Herbe Rouge se corrompt.

Russes et Américains ont songé déjà à stériliser les projectiles destinés à la Lune ou à Vénus. Il faudra peut-être aussi penser à prémunir les astronautes terrestres contre les bacilles des planètes-soeurs qu'ils aborderont un jour ou l'autre.

La Mort de la Terre de J.-H. Rosny est une oeuvre remarquable. L'auteur, injustement oublié de nos jours, était un authentique homme de lettres et un érudit. En 1912, il écrivait : « *L'homme capte jusqu'à la force mystérieuse qui assemble les atomes. Cette frénésie annonce la mort de la Terre.* » Cependant, il assigne à celle-ci des fins naturelles. Les océans sont asséchés, les sources sont taries, la végétation ne peut plus nourrir ce qui reste d'herbivores et les derniers survivants attendent la mort autour des derniers points d'eau. C'est la victoire du Minéral, en qui se développe une nouvelle forme de vie aveugle, fatale aux autres règnes. Targ, le dernier homme, voit périr ses derniers compagnons et ses yeux se ferment sur l'image d'un désert universel.

En 1922, Noël Roger s'en tient, dans son *Nouveau Déluge*, à l'hypothèse séculaire. Roman agréable, à l'usage des lecteurs de *L'Illustration*. L'action débute à l'époque des vacances, sur une petite plage normande, proche d'Etretat. Un beau matin, à l'heure du reflux, la mer ne redescend pas. D'abord on s'en amuse. Puis on s'inquiète. Et enfin devant l'assaut des vagues vers le village, c'est la panique, la fuite vers l'intérieur, vers l'altitude. Les héros de l'aventure traversent Paris déjà menacé, et gagnent les Alpes parmi des milliers d'autres fuyards. Images d'exode un peu inspirées par celles que nous a déjà données H.-G. Wells dans sa *Guerre des Mondes*. Dans un palace des Grandes-Jorasses, la vanité des fortunes et la loi du muscle se disputent les dernières réserves de vivres. Un petit groupe de sages s'écarte du massacre final. Il récupère quelques outils, s'installe dans une haute vallée épargnée par les eaux et s'apprête à reprendre à zéro le chemin de la vie.

Environ à la même époque, parut un feuilleton intitulé : *Une Invasion de Macrobes*. L'auteur dont le nom m'échappe aujourd'hui, imagine une fin du monde originale. Un savant biologiste, cultivant certains microbes des milieux alcalins, provoque chez ceux-ci une croissance telle qu'ils surclassent en force et proportions toutes les autres créatures. Ils prolifèrent à une vitesse effarante et viendraient à bout de l'humanité, si un autre savant n'avait l'idée de leur opposer des projections acides.

Comme on le voit, les romanciers de la belle époque, comme les prophètes de jadis, ont fait le tour de toutes les hypothèses.

Dans la réalité, disons que les dangers accidentels qui peuvent menacer notre globe sont temporaires ou évitables. Seule, sa vieillesse ne l'est pas.

Les cataclysmes naturels peuvent se reproduire, tels celui qui détruisit l'Atlantide, ou les déluges traditionnels, les conflagrations les plus meurtrières peuvent le ravager, il subsistera toujours quelques individus qui sauront s'adapter aux conditions nouvelles, de l'existence. Le Temps seul, aura raison d'eux.

G.-C. HONORÉ.

N. B. - *La Fin du Monde* est aussi le titre d'une comédie de Sacha Guitry (1952). Cette aimable fantaisie, faut-il le préciser, n'a aucun rapport avec notre propos.

L'incroyance serait-elle

le dernier refuge du bon sens ?

J'ai mis l'accent, dans mon éditorial, sur la confusion des esprits, signe particulièrement tangible de la Fin des Temps, dont nous approchons. Pour illustrer cette idée, j'aurais pu trouver des centaines d'exemples autour de nous dans les domaines les plus divers, et sans aborder le domaine de la politique. Dès lors, le choix s'avérait difficile, lorsque j'ai lu avec un sentiment à la fois mêlé de consternation et de plaisir l'article de Morvan Lebesque paru dans Le Canard enchaîné du 3 janvier 1968 sous le titre « Pétition pour les cloches ».

Indépendamment du remarquable bon sens de l'auteur, j'ai été frappé par sa prise de position lucide en fonction de son incroyance déclarée. D'autant plus que la cloche a depuis la plus haute antiquité un symbolisme remarquable, en fonction même de sa forme de « coupe d'airain renversée » --- et chacun de ces trois termes a sa valeur...

Quoi qu'il en soit, la chronique de Morvan Lebesque illustre parfaitement les propos du présent numéro d'Atlantis sur la fin des Temps. Et, c'est pourquoi nous nous permettons de la reproduire in extenso, avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Ce que faisant, je me dois de préciser qu'une telle insertion n'engage évidemment en rien la liberté totale d'Atlantis vis-à-vis des prises de position du Canard enchaîné.

Je constaterai seulement, nouvel exemple de confusion, que certains traitent les lecteurs du Canard enchaîné de « progressistes » alors que le texte que vous allez lire pourrait -- à un important détail près, celui de la croyance en Dieu -- avoir été écrit par un intégriste dit « réactionnaire » !

Alors, trêve des « étiquettes » qui n'ont en fait aucune signification -- en quelque domaine que ce soit -- et tentons de recouvrer le don de « discernement des esprits » dont parle saint Paul (I, Corinthiens, XII). C'est le seul antidote à la confusion actuelle.

Jacques d'ARÈS.

PETITION POUR LES CLOCHES

MONSEIGNEUR JACQUEMAIN,

Les journaux nous apprennent qu'en votre diocèse de Bayeux et Lisieux vous avez demandé à vos curés d'arrêter les cloches de vêpres. Motif : déclenchées électriquement, elles parasitaient la télévision du dimanche après-midi. La presse a, là-dessus, longuement chanté vos louanges ; quelqu'un même a parlé d'*aggiornamento*. Me permettez-vous d'exprimer un avis différent et de prendre ici la défense de vos cloches, vos pauvres cloches excommuniées ?

La chose vous surprendra sans doute : la défense des cloches de Vêpres figure rarement au sommaire du *Canard*. Me serais-je converti ? Le seul fait que je revienne de Palestine suffit à ruiner cette hypothèse encore que je connaisse des chrétiens assez fermes pour que leur foi ait résisté à tout, même à la visite des Lieux-Saints. Non, que les mécréants qui me lisent se rassurent. Mon incroyance n'a pas fléchi, ni ma répugnance au cléricalisme, c'est-à-dire à la confusion de la foi et du système. Mais c'est justement comme anticlérical que je supplie aujourd'hui Votre Excellence en faveur des cloches de Bayeux. Précisément je souhaite qu'on ne remplace pas une religion par une autre car, ainsi que le disait à peu près la vieille femme de Syracuse, on sait toujours le tyran qu'on perd mais jamais celui qu'on aura.

Or, c'est bien de cela qu'il s'agit, d'une religion nouvelle. Pendant des siècles, une certaine heure du dimanche a été consacrée à appeler les fidèles à l'oraison du soir. Aujourd'hui, la même heure les convie à suivre pieusement *Télé-Dimanche*. Office de même rigueur, aux rites également impérieux : les matches, les résultats, l'obligatoire Vedette, le Jeu de la Chance et, pour finir, l'Arrivée du Tiercé. Hélas pour vous, cette religion l'emporte sur la vôtre. Par sa nouveauté : quelle technique moderne vos pauvres cloches, même électrifiées, opposeraient-elles au petit écran sûr de lui et dominateur ? Par la qualité de son affiche : à part le Pape, qui, chez vous se mesurerait à Mireille Mathieu ? Par son message : quel Mystère vaut le suspense dominical : *oui ou non, le 6-4-2 dans l'ordre fera-t-il 20 000 balles pour 1 franc* ? Et surtout par le nombre de ses fidèles, car la télévision vide aussi les églises ou, pour mieux dire, elle est elle-même église, autel et culte à domicile. Tout cela, Monseigneur, a pesé sur votre décision. Chargé de défendre tant bien que mal votre religion menacée, vous avez paré au plus pressé, lui éviter l'antipathie publique. Vous vous êtes fait docile, soumis à l'époque. On n'arrête pas le progrès : vous avez donc arrêté vos cloches. Vous n'avez pas voulu qu'on dise : « *Quelle est cette religion incommode qui nous prive de Léon Zitrone* ? »

Incommode, ah ! ce serait sa fin ! Accommodons, plutôt, accommodons ! Ainsi pense l'évêque de Grenoble - Grenoble, cité des J.O. où s'imposait une messe de minuit *up to date* : à ville pilote, Noël dans le vent. On en a donc confié la publicité, non à de minables cloches médiévales, mais à Europe I ; on l'a ensuite célébrée sur la patinoire olympique, un lieu vraiment moderne, dynamique, capable de recevoir 16 000 spectateurs et digne de sa photo dans *Match*. Décision en tous points judicieuse. Spirituellement d'abord : quelle alliance inespérée, ce mariage du Christ et du Sport, la religion qui monte ! Politiquement aussi : car on pense bien que le régime compte sur les J.O. pour engourdir l'opinion, lui masquer les difficultés de 1968, la matraquer de records, de prouesses bien de chez nous et de chauvinisme de la glissade ; et cette magnifique Opération-Diversion, on eût mal compris que Dieu n'en fût pas

le starter. N'en doutons pas, l'inspiration est venue d'En-Haut, je veux dire du gouvernement. Et pourtant, des croyants ont protesté, au nom du sacré. Ils regrettaient leurs vieilles églises ; ils prétendaient qu'ils s'y sentaient plus à l'aise, plus près de Dieu et du mystère originel... Du coup, l'évêque n'a fait ni une ni deux : il a ordonné aux curés de les fermer pour éviter de concurrencer la patinoire. Rien qu'un soir, rassurez-vous, celui de la naissance du Christ.

Seulement voilà : que deviennent les incroyants, dans cette affaire ? Vous me répondrez, Monseigneur, qu'ils ne sont point de votre ressort : tant pis pour eux, qu'ils se débrouillent. La chose, hélas ! n'est pas si simple. Incroyants nous sommes. Incroyant je suis. Incroyant total. Cela signifie que je ne crois pas à la divinité de Jésus: Mais je ne crois pas non plus à celle d'Adamo, de Killy, du Quinze de France et de Couderc ! Pauvre de moi ! Ecrasé entre tant de religions, j'avais fini par m'habituer à la plus ancienne, celle dont les siècles avaient émoussé le fanatisme, celle dont les mauvais prêtres n'avaient plus guère les moyens de persécuter les gens ou -- comme l'autre -- de les abrutir. L'avouerai-je ? Quand j'entendais les cloches du soir --. et puis, les cloches, c'est aérien, cristallin, cela a tout de même plus de grâce que le play-back j'en venais à les admettre, à les aimer, à me dire : « Tiens voilà mon frère croyant que son église appelle... » C'était, au fond, un de gagné -- un de gagné contre le Moloch du Télé-Sports. Et c'est pourquoi, Monseigneur, tout bien pesé et choisissant de deux maux le moindre, je dépose à vos pieds cette supplique : *Pétition pour les cloches qu'on empêche de sonner*, comme jadis Paul-Louis Courier, mon maître, *Pétition pour les villageois qu'on empêche de danser*.

Ne soyez pas si humble, Monseigneur. Ne partez pas vaincu. Relevez la tête et relevez vos cloches. Vous susciterez, bien sûr, la colère des bien-pensants. Vous aurez contre vous le *Pèlerin*, la Croix et toute la Bonne Presse. Mais je vous garantis le soutien du *Canard*.

Morvan LEBESQUE.



**BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE
POUR LES DEUX DERNIERS NUMÉROS D'« ATLANTIS »
SUR LES CYCLES**

*Nous n'y avons mentionné que les ouvrages les plus récents.
(La première bibliographie a figuré aux pages 494-495 et 516 du n° 242.)*

**Sources du Christianisme - Christologie - Mariologie
Apparitions mariales - Les Eres des Poissons et du Verseau
Eschatologie - Signes de la fin des Temps et de la fin
de notre Cycle d'humanité.**

- Paul LE COUR. -- *Hellénisme et Christianisme*, Omnium littéraire, 1951 ; *L'Evangile ésotérique de saint Jean* ; *Saint Paul et les Mystères chrétiens*, Dervy, 1953 ; *L'Ere du Verseau*, Omnium littéraire, 1962.
- Simone WEIL. -- *La Connaissance surnaturelle*, N.R.F., 1950 ; *Lettre à un religieux*, N.R.F., 1951 ; *La Pesanteur et la Grâce*, Plon, 1948 et 1962.
- Marie-Magdeleine DAVY. -- *Introduction au message de Simone Weil*, Plon, 954.
- Gaston KEMPFNER. -- *La Philosophie mystique de Simone Weil*, La Colombe, 1960.
- Claude TRESMONTANT. -- *Essai sur la connaissance de Dieu*, Cerf, 1959 ; *Etudes de métaphysique biblique*, Gabalda, 1955.
- Jean DORESSE. -- *Les Livres secrets des gnostiques d'Egypte*, 4 vol., Plon, 1958.
- F. AMIOT. -- *Evangiles apocryphes*, intr. par Daniel-Rops, Fayard, 1952 ; *Visions d'Anne-Catherine Emmerich*, 3 vol., Téqui, 1965.
- Abbé DE CAZALÉS. -- *La Douloureuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après les méditations d'Anne-Catherine Emmerich*, Téqui.
- A.-D. SERTILANGES. -- *Ce que voyait Jésus du haut de la croix*, Flammarion, 1930.
- Robert ARON. -- *Les Années obscures de Jésus*, Grasset, 1960.
- Jean GUITTON. -- *Jésus*, Grasset, 1956.
- P. LAGRANGE. -- *M.-J. L'Evangile de Jésus-Christ*, Gabalda, 1928.
- Jean DANIÉLOU. -- *Approches du Christ*, Grasset, 1960.
- Andrée PETIBON. -- *Christ et Zodiaque*, La Colombe, 1962.
- Maurice GOGUEL. -- *La Naissance du Christianisme*, Payot, 1946.
- DANIEL-ROPS. -- *Histoire de l'Eglise*, 12 vol., Fayard, 1943-1965 ; *Qu'est-ce que la Bible ?* Fayard, 1955.
- Ludwig HERTLING. -- *Histoire de l'Eglise*, Marne, 1962.

Nouvelle histoire de l'Eglise, 5 vol. prévus, 3 parus : Seuil, 1963, 1966 et 1968, sous la direction de L.-J. ROUER, R. AUBERT, M.-D. KNOWLES.

Robert-M. GRANT. -- *La Gnose et les origines chrétiennes*, Seuil, 1964.

Hans LEISEGANG. -- *La Gnose*, Payot, 1951.

R.-P. CORNELIS. -- *La Gnose éternelle*, Fayard, 1961.

Serge HUTIN. -- *Les Gnostiques*, P.U.F., « Que sais-je ? », 1963.

Claude TRESMONTANT. -- *La Métaphysique du christianisme et la naissance de la Philosophie chrétienne*, Seuil, 1961 ; *Les Idées maîtresses de la Métaphysique chrétienne*, Seuil, 1962.

René GUÉNON. -- *Le Symbolisme de la Croix*, Véga, 1931 ; *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*, 1929-1954 ; *Aperçus sur l'Esotérisme chrétien*, Editions Traditionnelles ; *Initiation et Réalisation spirituelle*, Editions Traditionnelles, 1952 ; *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, N.R.F., 1962.

Frishtof SIMON. -- *L'Unité transcendante des religions*, N.R.F., 1948.

Julius EVOLA. -- *La Tradition hermétique*, Editions Traditionnelles, 1963.

Jean DANIELLOU. -- *Platonisme et Théologie mystique*, Aubier, 1944 ; *Philon d'Alexandrie*, Fayard, 1957.

PLOTIN. -- *Ennéades*, trad. Bréhier, 1924-1938.

Pierre HADOT. -- *Plotin ou la simplicité du regard*, Plon, 1963.

Abbé Gustave BARDY. -- *Origène*, Gabalda, 1931.

Henri MARROU. -- *Saint Augustin et l'Augustinisme*, Seuil, 1955.

Pseudo Denys L'ARÉOPAGYTE. -- *Oeuvres*, trad. Gandillac, 1943.

Vladimir Lossky. -- *La Théologie mystique de l'Eglise d'Orient*, Aubier, 1944 ; *Petite philocalie de la prière du coeur*, trad. prés. par Jean Gouillard, Editions des Cahiers du Sud, 1953.

J. IVIEYENDORF. -- *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, 1959.

Jean GAUVAIN. -- *Récits d'un pèlerin russe*, Cahiers du Rhône, 1948.

Angelus SILESIUS. -- *Le Pèlerin chérubinique*, trad. Plard, 1946.

Paul GILSON. -- *L'Esprit de la philosophie médiévale*, 1932.

J.-G. BOUGEROL. -- *Saint Bonaventure et la Sagesse chrétienne*, Seuil, 1963.

Dom Claude J. NESMY. -- *Saint Benoît et la vie monastique*, Seuil, 1959.

Gaston Luce. -- *De Platon à Dante*, Heugel, 1933.

René GUÉNON. -- *L'Esotérisme de Dante*, N.R.F., 1925 ; *Saint Bernard*, Editions Traditionnelles, 1929.

Claude TRESMONTANT. -- *La Métaphysique du Christianisme et la crise du treizième siècle*, Seuil, 1964.

Maître ECKHART. -- *Traités et Sermons*, Aubier, 1942.

Jeanne ANCELET-HUSTACNE. -- *Maître Eckhart et la Mystique rhénane*, Seuil, 1961.

Auguste VIATTE. -- *Les sources occultes du romantisme*, 2 vol., Champion, 1928 et 1965.

D'ECKHARTSHAUSEN. -- *La Nuée sur le sanctuaire*, Psyché, 1948.

Martinès DE PASQUALLY. -- *Traité de la réintégration des êtres*, Chacornac, 1899.

Robert AMADOU. -- *Louis-Claude de Saint-Martin et le Martinisme*, Griffon d'Or, 1946 ; *Gnostiques de la Révolution : Claude de Saint-Martin, Fabre d'Olivet*, textes choisis par André Tanner, 2 vol., Egloff, 1946.

Joseph DE MAISTRE. -- *Les Soirées de Saint-Pétersbourg ou entretien sur le gouvernement temporel de la Providence*, 2 vol., Vitte, 1924 ; *Considérations sur la France*, Vrin, 1936.

Emile DERMENGHEM, *Joseph de Maistre mystique*, La Colombe, 1946.

C.-J. GIGNOUX. -- *Joseph de Maistre*, Nouvelles Editions Latines, 1963.

Henri CORBIN. -- *Herméneutique spirituelle comparée : 1. Swedenborg, 2. Gnose ismaélienne*, Eranos Jahrbuch, Zurich, 1964-1965.

Sören KIERKEGAARD. -- *L'Ecole du Christianisme*, Perrin, 1963.

SEDIR. -- *Mystique chrétienne*, Bibliothèque des Amitiés spirituelles, 1950.

Dr Francis LEFEBURE. -- *Puissance du Christianisme*, Aryana, 1960.

René DRAGUET. -- *Histoire du dogme catholique*, 1946.

Dom Edmond BERNARDET. -- *Les plus beaux textes de la liturgie romaine*, La Colombe, 1946.

R.P. REGAMEY. -- *Les plus beaux textes sur la Vierge Marie*, La Colombe, 1942.

DANIEL-ROPS. -- *Les Evangiles de la Vierge*, Laffont, 1948.

R.P. BERNARD, o.p. -- *Le Mystère de Marie*, Desclée de Brouwer, 1933.

Charles JOURNET. -- *Esquisse du développement du dogme marial*, Alsatia, 1954.

Cardinal NEWMANN. -- *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, Paris, 1908 ; *Du culte de la Sainte Vierge dans l'Eglise catholique*, 1908.

P.-E. NEUBERT. -- *Marie dans le dogme*, 1945.

A. MOLLIN. -- *Les grandeurs de Marie*, 1934.

Abbé BERTAUD. -- *Etudes de symbolisme dans le culte de la Vierge*, Nouvelles Editions Latines, 1947.

Léon BLOY. -- *Celle qui pleure*, Mercure de France, 1945.

Gaëtan BERNOVILLE. -- *La Salette*, Albin Michel, 1946.

Louis BASSETTE. -- *Le fait de La Salette*, Cerf, 1955.

Grillot DE GIVRY. -- *Lourdes, ville initiatique*, Chacornac, 1959.

Marcelle AUCLAIR. -- *Bernadette*, Bloud et Gay, 1957.

Alexis CARREL. -- *Le Voyage de Lourdes*, Plon, 1949.

Abbé Léonce MANENT. -- *Nouvelle histoire de Lourdes*, La Colombe, 1955.

Henry PANNEEL. -- *Pontmain ou la Madone aux étoiles*, La Colombe, 1955.

Antero DE FIGUEIREDO. -- *Notre Dame de Fatima*, Livraria Bertrand, Lisbonne, 1944.

Chanoine C. BARIHAS. -- *Les Apparitions de Fatima*, Fayard, 1952.

William-Thomas WALSH. -- *Notre Dame de Fatima*, Amiot-Dumont, 1954.

F. Sanchez-Ventura Y PASCUAL. -- *La Vierge est-elle apparue à Garabandal ?*, Nouvelles Editions Latines, 1965.

Raoul AUCLAIR. -- *La Dame de tous les peuples*, Nouvelles Editions Latines, 1967 ; *Les Epiphanies de Marie*, Beauchesne, 1967.

Philippe DE LA TRINITÉ, o.p. -- *Rome et Teilhard de Chardin*, Fayard, 1963 ; *L'Evolution rédemptrice du père Teilhard de Chardin*, Cèdre, 1950.

R.-Th. CALMEL, o.p. -- *Réponse au Teilhardisme*, « Itinéraires », 1963.

Bernard CHARBONNEAU. -- *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire*, Denoël, 1963.

André MONESTIER et Louis SALLERON. -- *Pour ou contre Teilhard de Chardin*, Berger-Levrault, 1967.

Henri DE LUBAC. -- *Le Drame de l'humanisme athée*, U.G.E., 10-18, 1965.

Pierre ANDREU. -- *Histoire des prêtres ouvriers*, Nouvelles Editions Latines, 1960.

Michel DE SAINT-PIERRE. -- *Les Nouveaux prêtres*, La Table Ronde, 1963 ; *Sainte colère*, La Table Ronde, 1965 ; *J'étais à Fatima*. La Table Ronde, 1967.

Pierre DEBRAY. -- *Dossier des nouveaux prêtres*, La Table Ronde, 1965.

Jean OUSSET. -- *Pour qu'il règne*, La Vie Catholique, 1959.

Bernadette LÉCUREUX. -- *Le Latin, langue de l'Eglise*, Spès, 1964.

Jacques MARITAIN. -- *Le Paysan de la Garonne*, Desclée de Brouwer, 1967.

Raymond CHRISTOFLOUR. -- *La Drachme perdue*, Ed. du Dialogue, 1967.

Jean MADIRAN. -- *L'Intégrisme, histoire d'une histoire*, Nouvelles Editions Latines, 1964 ; *La Vieillesse du monde*, Nouvelles Editions Latines, 1966.

Marcel HAMON. -- *Les Prophètes et la fin des Temps*, Nouvelles Editions Latines, 1945.

Baron DE NOVAYE. -- *Demain ?...*, Lethielleux, 1934.

Raymond CHRISTOFLOUR. -- *Signes et messages pour notre Temps*, Buchet-Chastel, 1958.

R.-A. HAROLD. -- *Apocalypse, les prophètes et les prophéties*, L'Avenir, 1948.

Suzanne JACQUEMIN. -- *Les Prophètes des derniers Temps*, La Colombe, 1958.

Angèle L'HERMITE. -- *L'Ere atomique et les prophéties*, Courrier du Livre, 1959.

Henri D'AMFREVILLE. -- *Les Temps à venir*, La Colombe, 1961.

Jacques GAUSSERON. -- *Hiroshima ou la pensée désintégrée*, La Colombe, 1961.

Joëlle DE GRAVELAINE. -- *Prédictions et Prophéties*, Hachette, 1965.

Pierre FONTAINE. -- *Les Grandes prophéties d'origine divine*, Courrier du Livre, 1966.

HADÈS. -- *Que sera demain ?*, La Table Ronde, 1966.

P.-V. PIOBB. -- *Le secret de Nostradamus*.

Dr DE FONTBRUNE. -- *Les prophéties de Nostradamus dévoilées*, Adyar, 1939.

Raoul AUCLAIR. -- *Les Centuries de Nostradamus*, Deux-Rives, 1958.

Jean-Charles PICHON. -- *Nostradamus et le secret des Temps*, Productions de Paris, 1959.

NOSTRADAMUS. -- *Les Prophéties*, présentation et commentaires de Serge Hutin, Pierre Belfond, 1966.

Dom Jean DE MONLÉON. -- *Le sens mystique de l'Apocalypse*, Ed. Nouvelles, 1948.

Henri D'ALLAINES. -- *Actualité de l'Apocalypse*, La Colombe.

Oswald SPENGLER. -- *Le Déclin de l'Occident*, 1917.

Paul VALÉRY. -- *Regards sur le monde actuel*, N.R.F., 1931-1962 ; *Variété*, N.R.F., 1924-1965.

Jules ROMAINS. -- *Le Problème numéro un*, Plon ; *Lettre ouverte contre une vaste conspiration*, Albin Michel, 1966.

Nicolas BERDIAEV. -- *Les sources et le sens du communisme russe*, N.R.F., 1965.

Marcel DE LA BIGNE DE VILLENEUVE. -- *Satan dans la cité*, Cèdre.

I. GAUTIER-VIGNAL. -- *L'Enfer des villes*, Buchet-Chastel, 1964.

Dr HUANT et DUSSERT. -- *Les Maladies de notre société*, Debresse.

Alexis CARREL. -- *L'Homme cet inconnu*, Plon, 1935, et Livre de poche, 1961 ; *La Prière*, Pion, 1944 ; *Réflexions sur la conduite de la vie*, Plon, 1950.

André PASSEBECQ. -- *Cours de psychosomatique naturelle*, Institut de Culture humaine, Lille, 1962.

C.-V. D'AUTREC. -- *Les charlatans de la médecine*, « L'Ordre du Jour », Lille.

Jean ROSTAND. -- *Pensées d'un biologiste*, Stock ; *Inquiétudes d'un biologiste*, Stock, 1967.

Gunther SCHWAB. -- *La Danse avec le Diable*, La Colombe, 1963 ; *La Cuisine du Diable*, La Colombe, 1964.

Nicolas SKROTZKY. -- *Alerte à l'homme*, Del Duca, 1961.

Rachel CARSON. -- *Printemps silencieux*, Plon.

Roger HEIM. -- *Destruction et protection de la nature*, Armand Colin,

Jean DORST. -- *Avant que nature meure*, Delachaux et Niestlé, 1965.

André BIRRS. -- *Une Politique de la terre*, « Vie et Action », 1967.

Max PICARD. -- *Désintégration des formes dans l'art moderne*, Vitte, 1960.

Charles BAUDOUIN. -- *Le Mythe du moderne*, Mont-Blanc, 1946.
 Kingsley Amis. -- *L'Univers de la science-fiction*, Petite Bibliothèque Payot, 1960.
 Aldous HUXLEY. -- *Le Meilleur des mondes*, Plon.
 Georges ORWELL. -- *1984*, Livre de poche, 1964.
 Gustav VIEYRINCK. -- *Le Golem - Le Visage vert*, La Colombe.
 Pierre MARIEL. -- *Le Diable dans l'histoire*, Galic, 1961 ; *L'Europe païenne du vingtième siècle*, La Palatine, 1964.
 Paul VULLIAUD. -- *La Fin du monde*, Payot, 1952.
 Ioan DIONYSIOS. -- *Finis Latinorum*, Omnium littéraire, 1961.
 Julius EVOLA. -- *Chevaucher le tigre*, La Colombe, 1964.
 Raoul AUCLAIR. -- *Le Crépuscule des nations*, La Colombe, 1954.
 Romano GUARDINL. -- *La Fin des Temps modernes*, Seuil, 1953.
 Jean DANIÉLOU. -- *Essai sur le mystère de l'histoire*, Seuil, 1953.
 René GROUSSET. -- *Bilan de l'histoire*, Plon, 1946 et 1962.

